UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01161246 2

1 postcard.
1 folding map
book free empu
lacking
piece torn off top
a little.
Tear on title,
affecting no le
only.

Robt. Bourne Sept. 176

Robt. Bourne

Septembre le 2me

183
1763

12

J.S. Müller Sculp

AVANTURES

Robert DE Bouzne

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE,

Par feu Messire

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON,

Précepteur des Enfans de FRANCE, & depuis Archevêque de CAMBRAI, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue & corrigée avec soin

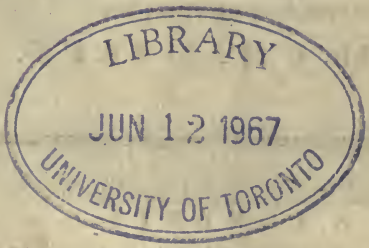
Par Mr. CHAMBAUD.

A LONDRES:

Chez Messieurs RIVINGTON dans le cimetièrre St. Paul; & KINCAID & DONALDSON, à Edinbourg.

M.DCC.LV.

PQ
1795
T5
1755



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE

PRINCE DE GALLES.

MONSEIGNEUR,

UN ouvrage compôſé pour former un Prince, & pour le rendre propre à gouverner un grand Etat, ne doit reparoître que ſous

les auſpices d'un PRINCE, qui faît concevoir les eſpérances les mieux fondées d'un regne ſage & heureux. En éffet le beau naturel qui éclate dans VOTRE ALTESSE ROYALE, le déſir qu'elle témoigne de s'inſtruire, à un âge où il eſt permis d'être inapliqué, le jugement ſolide qu'on remarque dans les queſtions qu'elle faît, ou aux quelles elle répond, le gout qu'elle a non ſeulement pour l'excellent ouvrage dont je prends la liberté de lui préſenter une nouvelle édition, mais auſſi pour tous ceux qui peuvent contribuer à lui former le cœur & l'eſprit, ſont des préſages aſſurés de ce que ſera un jour le MONARQUE DE LA GRANDE BRETAGNE. Puiſſiez-vous, MONSEIGNEUR, croître en vertus comme en âge. Puiſſiez-vous puiſer dans le Télémaque les juſtes ma-

ximes

ximes de Gouvernement & la ſaine politique, en quoi ſeul conſiſte la vraie gloire, le bonheur ſolide, d'un Souverain. Tels ſont les voeux que forme dans l'ardeur de ſon zele, & avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Royale,

Le très humble,

& très obéiſſant ſerviteur,

LEWIS CHAMBAUD.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier cet ouvrage qui a pour titre, *Les Avantures de Télémaque*, avec une préface qui en découvre toutes les beautés ; & j'ai cru qu'il ne méritoit pâs ſeulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent les peuples qui aſpirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en prôſe, mêt notre nâtion en état de n'avoir riên à enviér de ce côté-là-aux Grècs, & aux Romains. La fâble qu'on y expôſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité & à flater notre orgueil. Les récits, les deſcriptions, les liaîſons, & les grâces du diſcours, éblouiſſent l'imaginâtion ſans l'égarer ; les réflèxions & les converſâtions les plus longues paroiſſent toujours trop courtes à l'eſprit, qu'èlles n'éclairent pâs moins qu'èlles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les myſtères de la politique la plus ſaine & la plus ſure y ſont dévoilés. Les pâſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funèſte ; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune ; à aimer ſon père,

APPROBATION.

père, & sa patrie ; à être Roi, citoyen ami, esclâve même si le sort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juste, humain, patient, sincère, discret & modeste. Il ne parle point qu'il ne plaise, qu'il n'intéresse, qu'il ne remue, qu'il ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admirâtion, & on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuse la nâtion pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque, & un Mentor! A Paris, ce premiér Juin 1716.

DE SACY.

PREFACE DE L'EDITEUR.

CETTE nouvelle édition du Télémaque a des avantages considérables sur toutes celles qui ont paru jusqu'à présent, sans en excepter même les éditions qu'on assure avoir été faites sur le manuscrit original de l'auteur. Non seulement on a consulté les meilleures copies, &, où elles varient, on s'est attaché à la diction qui a semblé être la véritable & la meilleure, & qu'on peut prouver telle ; mais de plus on a réformé l'orthographe surannée, qui convenoit mal dans un ouvrage qui ne vieillira jamais : on l'a même purgé de quelques fautes de langage, qu'il est surprenant que les éditeurs précédens y aient laissées, soit par inattention, soit par un scrupule mal fondé.

Ce soin étoit d'autant plus nécessaire que le Télémaque est devenu un des livres classiques de notre langue, dont on se sert dans les écoles pour aprendre le Francois. C'est aussi pour en faciliter la lecture qu'on a fait faire exprès un nouvel accent.

Les accens n'ayant point pour objet dans notre langue les tons des mots, n'y ont été introduits que pour marquer la prononciation de nos *e*. Nos pères surpris de voir plusieurs sons différens représentés par un même signe, crurent y remédier en adoptant les accens que les Grecs

& les Latins avoient inſtitués, quoique pour un autre uſage. Cette pratique ſuivie avec éxactitude ne pouvoit manquer de ſupléer au défaut des ſignes : mais à peine fut-elle établie qu'elle tomba preſque tout-à-fait par la négligence des imprimeurs & des auteurs. Elle s'eſt pourtant inſenſiblement rétablie, & même perfectionnée. On a introduit depuis quelques années un accent perpendiculaire, pour marquer l'*e* mitoyen, celui qui a un ſon mitoyen entre l'*e* ſimplement ſonore & celui qui eſt très ſonore : de ſorte que les accens caractériſant nôs *e*, en ſont devenus une partie plus eſſencielle que le point ne l'eſt de l'*i*.

En effet l'*e* eſt ou guttural, ou muét, ou aigu, ou grave, ou circonflexe, ou mitoyen, ou nâzal. On ne ſe méprendra jamais dans la lecture à l'*e* guttural ni au muét, quand les autres ſeront accentués ; & quelques obſervâtions ſuffiſent pour faire diſtinguer l'*e* muét du guttural. Toute la difficulté conſiſte à connoître les autres pour les prononcer ſuivant leur valeur : or les accens lèvent entièrement cette difficulté. L'*e* qu'on apelle fermé ſe marque de l'accent aigu : celui qu'on apelle ouvert, eſt, comme diſent les auteurs de ces dénominâtions, ou ſimplement ouvert, ou très ouvert, ou bien il tient un milieu entre ces deux ſons. S'il eſt ſimplement ouvert, on le marque de l'accent grave comme dans *très*, *après*, *père*, *mère* ; s'il eſt très ouvert, du circonflexe, comme dans *bête*, *même*, *grêle*, *pêche*, *tempête* ; & on marque l'*e* mitoyen de l'accent perpendiculaire, comme dans *règle*, *fidèle*, *flèche*, *amène*. Ce même accent ſervant auſſi ſans confuſion à diſtinguer le véritable *e* nâzal d'avec celui qui n'a que le ſon d'*a* nâzal, on ne ſauroit plus ſe tromper à la prononciâtion de ces môts *bien*, *rien*, *ſoutien*, *je viens*, *il tient*, *prudent*, *entièrement*, *orient*, *patient*, &c. La terminaiſon *eve* ſe prononçant toute différemment dans ces trois môts *ſève*, *Genevieve*, *Genéve*, l'accent en marque auſſi la vraie prononciâtion. L'aigu ſur la pénultième de *différent* fait voir que c'eſt un adnom, & le grave

grave *différent* que c'eſt un verbe. Il en eſt de même de *précédent* adnom & *précédent* verbe, & de pluſieurs autres mots ſemblables qui ne ſe peuvent diſtinguer dans l'écriture que par l'accent. Les accens grave & perpendiculaire font voir de plus que l'*e* qui les ſuit, ou qui les précede, eſt muet. Ils marquent encore dans *manière, fièl, tièrs, muèt*, &c. que la voyèle qui précède l'*e* fait avec lui une diphthongue ſillabique, & non une diphthongue d'orthographe, comme il arrive très fréquemment dans l'Anglois, l'Allemand, & preſque toutes les langues du Nord. L'uſage n'a pas encore établi de mettre l'aigu ſur l'*e* de l'article pluriel, des pronoms, des prépoſitions, non plus que ſur la dernière ſillabe de l'infinitif des verbes & des noms en *er*, comme *les, mes, ſes, des, parler, danger, horloger*; ni le grave & le perpendiculaire ſur l'*e* ſuivi d'une conſonne avec la quelle il ne fait qu'une ſillabe, comme dans *fer, tel, bec, net, amer, amertume*. Il ſeroit ſans doute plus uniforme de marquer tous ces *e* de l'accent qui en déſigne la prononciation : mais après tout l'omiſſion de l'accent dans ces occaſions, où les yeux ne ſont pas accoutumés à l'y voir, ne ſauroit guères cauſer d'inconvéniens, pourvu qu'on ne manque point de le marquer dans les autres.

On a employé le circonflèxe à ſon vraî uſage, qui eſt de marquer une voyèle longue : il ſert auſſi à diſtinguer la troiſième perſonne ſingulière du prétérit du ſubjonctif, d'avec celle du prétérit de l'indicatif, quoique la ſillabe ne ſoit pas toujours longue Quant à l'emploi qu'en font certains écrivains, en le ſubſtituant aux conſonnes inutiles qu'on a retranchées de la viéille orthographe, c'eſt abſolument marquer une inutilité par une autre inutilité.

On a ſuprimé les notes allégoriques qui ſe trouvent dans quèlques éditions du Télémaque ; ç'eſt du fanatiſme en fait d'allégories & de caractères : mais on a conſidéra-

blement augmenté les notes Géographiques & Mythologiques, fi utiles pour l'intelligence de ce poëme. Enfin malgré l'attention qu'on a aportée pour rendre cette édition correcte, on n'a pu empêcher qu'il ne s'y gliſſât quelques fautes d'impreſſions, aſſez conſidérables pour meriter d'être ramâſſées ici, afin qu'on puiſſe plus facilement les corriger.

ERRATA.

Page 1, *ligne* 3, d'immortelle, *lez* d'. *P.* 92, *l.* 6, profondes, *liſez* profonds. *P.* 127, *l.* 13, haute, *liſ.* haut. *P.* 150, *l.* 34, *aprés* que, *ajoutez* je. *P.* 162, *l.* 15, ſuivrent, *liſ.* ſuivirent. *P.* 165, *note p.* Caſſandrine, *liſ.* Caſſandre. *P.* 180, *l.* 5, alliéz, *liſ.* alliés. *P.* 191, *l.* 11, des autres, *liſ.* d'autres. *P.* 197, *l.* 31, élèvront, *liſ.* éleveront. *P.* 237, *l.* 36, recueillira, *liſ.* recueillera. *P.* 248. *l.* 8, parlons, *liſ.* partons. *P.* 262 n. *a* La Galèze, *liſ.* Le. *P.* 289. *l.* 21, Tarare, *liſ.* Tartare. *P.* 323, *l.* 15, du, *liſ.* de. *P.* 368, *l.* 8, on, *liſ.* un. *P.* 375, *l.* 6, du, *liſ.* de. *P.* 376, *l.* 18, Gonvernement, *liſ.* Gouvernement.

* DISCOURS

SUR LA

POËSIE EPIQUE,

ET

SUR L'EXCELLENCE

DU POËME

DU TELEMAQUE.

Origine & fin de la Poëſie.

SI l'on pouvoit gouter la vérité toute nue, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination: mais ſa lumière pure & délicate ne flate pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non ſeulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images ſenſibles qui l'arêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'Eloquence, de la Poëſie, & de toutes les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces ſciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne

* Ce diſcours a été revu, changé & enrichi en pluſieurs endroits ſur des corrections envoyées par Mr. de Ramſay, qui en eſt L'auteur.

ſuffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable †.

NOUS éxaminerons le poëme du Télémaque ſelon ces deux vues, d'inſtruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'auteur a inſtruit plus que les anciens, par la ſublimité de ſa morale ; & qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux ſortes de Poëſies héroïques

IL y a deux manières d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La première, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funèſtes : c'eſt le déſſein principal de la *Tragédie*. La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe ; c'eſt le caractère propre à *l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions qui appartiènnent à l'une, ſont la terreur & la pitié. Celles qui conviènnent à l'autre, ſont l'admirâtion & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent ; dans l'autre, le poëte faît la narrâtion.

Définition & diviſion de la Poëſie Epique.

ON peut définir le poëme épique, *Une Fâble racontée par un poëte, pour exciter l'admirâtion & inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un Hérôs favoriſé du ciel, qui éxécute un grand déſſein, malgré tous les obſtacles qui s'y opôſent.* Il y a donc trois chôſes dans l'Epopée, *l'Action*, *la Morale*, & *la Poëſie*.

I. DE L'ACTION EPIQUE.

Qualités de l'Action Epique.

L'ACTION doit être *grande, une, entière, merveilleuſe, & d'une certaine durée.* Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modèles de la poëſie épique, Homère & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Déſſein de l'Odyſſée.

NOUS ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme, Homère introduit un Roi ſage, revenant d'une guèrre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence

† *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci ; Lectorem delectando, pariterque monendo.* Hor. Art. Poet.

& de

& de sa valeur : des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les lois, la politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, mépriſe tous les plaisirs de la vie ; l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour soulager son peuple & revoir sa famille.

Sujet de l'Enéïde.

DANS l'Enéïde, un Hérôs pieux & brave échapé des ruines d'un Etat puissant, est destiné par les Dieux pour en conserver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premier. Ce Prince, choisi pour Roi par les restes infortunés de ses Concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs pays, où il aprend tout ce qui est nécessaire à un Roi, à un Législateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azyle dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opôsent à son établissement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le maitre de l'univers.

Plan du Télémaque.

L'ACTION du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son père, dont l'absence causoit le malheur de sa famille & de son royaume. Il s'expôse à toutes sortes de périls ; il se signale par des vertus héroïques : il renonce à la royauté & à des couronnes plus considérables que la sienne ; & parcourant plusieurs terres inconnues, aprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage Politique, en Prince religieux, en Hérôs accompli.

L'action doit être une.

L'ACTION de l'Epopée doit être une. Le poëme épique n'est pas une histoire, comme la Pharsale de Lucain, & la guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entière d'un Hérôs, comme l'Achilléïde de Stace : l'unité du Hérôs ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités. Il change sans cesse de desseins, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus

de

de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraſte de paſſions opôſées, ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'Epopée n'eſt pâs la louange d'un Hérôs qu'on propôſe pour modèle, mais le récit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour exemple.

Des Epiſodes.

Il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture : l'unité de l'action principale n'empêche pâs qu'on n'y inſère pluſieurs incidens particuliérs. Le deſſein eſt formé dès le commencement du poëme ; le Hérôs en vient à bout en franchiſſant tous les obſtacles. C'eſt le récit de ſes opôſitions, qui faît les épiſodes : mais tous ces épiſodes dépendent de l'action principale, & ſont tellement liés avec elle, & ſi unis entre eux, que le tout enſemble ne préſente qu'un ſeul tableau, compôſé de pluſieurs figures dans une bèlle ordonnance & dans une juſte proportion.

L'unité de l'action du Télémaque, & la continuité des épiſodes.

Je n'examine point ici, s'il eſt vrai qu'Homère noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes épiſodes ; ſi ſon action eſt double ; s'il perd ſouvent de vue ſes principaux Perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité par tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épiſodes de notre auteur ſont continus, & ſi habilement enclavés les uns dans les autres, que le premiér amène celui qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoîſſent point, & les tranſitions qu'il faît de l'épiſode à l'action principale, ſont ſentir toujours l'unité du deſſein. Dans les ſix premiérs Livres, ou Télémaque parle & faît le récit de ſes avantures à Calypſo, ce long épiſode, à l'imitâtion de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement que le ſéjour de ce Hérôs dans cette île, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII, & XIV livre où Mentor inſtruit Idoménée, Télémaque n'eſt pâs préſent, il eſt à l'armée : mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du poëme, qui faît tout en vue de Télémaque & pour l'inſtruire après ſon

son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans son poëme des épisodes, qui ne sont pâs des suites de sa fâble principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épisodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune Prince, qui est le grand dessein du poëte, mais parce qu'il les faît raconter à son Hérôs dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des mœurs & des lois de la Bétique, pendant le calme d'une navigâtion: & Philoctète lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune Prince est au camp des Alliés, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entière.

L'ACTION Epique doit être entière. Cette intégrité supôse trois chôses: la cause, le nœud, & le dénoûment. La cause de l'action doit être digne du Hérôs, & conforme à son caractère. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Du Nœud.

LE nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéïde, c'est la colère de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. L'opôsition de Junon dans l'Enéïde, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune Prince, qui méprise la volupté par amour de la vertu, & dompte ses pâssions par le secours de la sagesse, est une fâble tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale sublime.

Du Dénoûment.

LE dénoûment doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses avantures; & ces insulaires, amateurs du merveilleux, charmés de ces récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui: le dénoûment est simple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Hérôs, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins, dont il sera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat singuliér. Ce denoûment est noble. Celui du Télémaque est

tout

tout ensemble naturel & grand. Ce jeune Héros, pour obéïr aux ordres du ciel, surmonte son amour pour Antiope & son amitié pour Idoménée, qui lui offroit sa Couronne & sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives & les plaisirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des Vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite île déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insçu, au travers des mers orageuses, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux & sa destinée heureuse ; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l'action héroïque finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre Héros, & qu'il a besoin d'un apui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poëme du Télémaque, l'observation des plus petites règles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud & du dénoûment du Poëme Epique.

OUTRE le nœud & le dénoûment général de l'action principale, chaque épisode a son nœud & son denoûment propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'épopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des romans modernes. La surprise seule ne produit qu'une passion très imparfaite & passagère. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les évènemens d'une manière si délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la poësie héroique, qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénoûment fabuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser : mais dans un poème épique, qui est une espèce de Philosophie morale, ces intrigues sont

ſont des jeux d'eſprit au deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

L'Action doit être merveilleuſe.

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des romans modernes, il ne s'eſt pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques-uns reprochent aux anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépiés, ni travailler des ſtatues. Ce n'eſt pas que ce merveilleux choque la raiſon, quand on ſupoſe qu'il eſt l'effet d'une puiſſance divine qui peut tout.

Les anciens ont introduit les Dieux dans leurs poëmes, non ſeulement pour éxécuter par leur entremiſe de grands événemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux: mais pour aprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par là le poëte rend tout poſſible à ſon Hérôs, & fait ſentir, que ſans la Sageſſe divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non ſeulement le vraiſemblable, mais le naturel, qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Télémaque avoit ſçu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand; il en auroit été trop ſoutenu. Les Hérôs d'Homère ſavent preſque toujours ce que les immortels ſont pour eux. Notre poëte, en dérobant à ſon Hérôs le merveilleux de la fiction, éxerce ſa vertu & ſon courage.

Quoique l'action doive être vraiſemblable, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit vraie. C'eſt que le but du poëme épique n'eſt pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'inſtruire & de plaire, par le récit d'une action qui laiſſe le poëte en liberté de feindre des caractères, des perſonnages & des épiſodes à ſon gré, propres à la morale qu'il veut inſinuer.

La vérité de l'action n'eſt pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des deſcriptions, l'enthouſiaſme, le feu, l'invention & les autres parties de la poëſie; & pourvu que le Hérôs ſoit fait pour l'action, & non pas

l'action pour le Hérôs. On peut faire un poème épique d'une action véritable, comme d'une action fâbuleuſe.

La proximité des tems ne doit pâs gêner un poëte dans le choix de ſon ſujèt, pourvu qu'il y ſuplée par la diſtance des lieux, ou par des évènemens probables & naturels, dont le détail a pu échaper aux hiſtoriens, & qu'on ſupôſe ne pouvoir être connus que des perſonnages qui agiſſent. C'eſt ainſi qu'on peut faire un poème épique, & une fâble excellente, d'une action d'Henri IV. ou de Montézuma: parce que l'eſſenciel de l'action épique, comme dit le Père le Boſſu, n'eſt pâs qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, mais qu'elle ſoit morale, & qu'elle ſignifie des vérités importantes.

De la durée du PoëmeEpique.

La durée du poème épique eſt plus longue que celle de la Tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu qui ſurmonte tout: dans l'autre, on montre les maux inopinés que cauſent les pâſſions. L'action de l'un doit avoir par conſéquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'épopée peut renfermer les actions de pluſieurs années: mais ſelon les critiques, le tems de l'action principale, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narrâtion, ne peut être plus longue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homère & Virgile n'ont obſervé aucune règle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entière ſe pâſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narrâtion, n'eſt que d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque, depuis qu'il ſort de l'île de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre poëte a choiſi le milieu entre l'impétuoſité & la véhémence, avec laquelle le poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du poëte Latin, qui paroit quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narrâtion.

De la narrâtion Epique.

Quand l'action du poëme épique eſt longue & n'eſt pâs continue, le poëte diviſe ſa fâble en deux parties: l'une, où le Hérôs parle & raconte ſes avantures pâſſées; l'autre, où le poëte ſeul faît le récit de ce qui arive enſuite à ſon Hérôs.

Hérôs. C'eſt ainſi qu'Homère ne commence ſa narrâtion qu'après qu'Ulyſſe eſt parti de l'île d'Ogygie; & Virgile la ſienne, qu'après qu'Enée eſt arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modèles. Il diviſe ſon Action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte; & elle commence, où Télémaque finit le récit de ſes avantures à Calypſo. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement. Dix-huit Livres y ſont employés. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems: Mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour les circonſtances. Elle ne contient que les ſix premiérs livres. Par cette diviſion, de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il faît raconter à Télémaque, il rapelle toute la vie du Hérôs: il en raſſemble tous les évènemens, ſans bleſſer l'unité de l'action principale, & ſans donner une trop grande durée à ſon poème. Il joint enſemble la variété & la continuité des des avantures: tout eſt mouvement, tout eſt action dans ſon poème. On ne voit jamais ſes perſonages oiſifs, ni ſon Hérôs diſparoître.

II. De la Morale.

I. *Des Mœurs.*

On peut recommander la vertu par les exemples, & par les inſtructions, par les mœurs & par les préceptes. C'eſt ici où notre auteur ſurpâſſe de beaucoup tous les autres poëtes.

On doit à Homère la riche invention d'avoir perſonaliſé les attributs divins, les pâſſions humaines, & les cauſes phyſiques: ſource féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poëſie. Mais ſa religion ſe réduit à un tiſſu de fâbles, qui ne nous repréſentent la divinité que ſous des images peu propres à la faire aimer & reſpecter.

L'on ſait le gout qu'avoit toute l'antiquité ſacrée & profane, Gréque & Barbâre, pour les paraboles & les allégories. Les Grècs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pâs dire la plus anci-

ènne, manière d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiſeaux, d'animaux, de reptiles, & des diverſes productions de la nature, qui déſignoient, comme des emblêmes, les attributs divins & les qualités des eſprits. Ce ſtyle ſymbolique étoit fondé ſur une très ancienne opinion, que l'univers n'eſt qu'un tableau repréſentatif des perfections divines; que le monde viſible n'eſt qu'une copie imparfaite du monde inviſible; & qu'il y a par conſéquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres ſpirituels & les corporels, entre les propriétés des uns & celles des autres.

CETTE manière *de peindre la parole, & de donner du corps aux penſées*, fut la véritable ſource de la mythologie, & de toutes les fictions poëtiques: mais dans la ſucceſſion des tems, ſurtout lorſqu'on traduiſit le hiéroglyphique en ſtile alphabétique & vulgaire, les hommes ayant oublié le ſens primitif de ces ſymboles, tombèrent dans l'idolatrie la plus grôſſière. Les poëtes dégradèrent tout en ſe livrant à leur imaginâtion. Par le gout du merveilleux, ils firent de là théologie, & des traditions anciennes, un véritable cahos, & un mélange monſtrueux de fictions & de toutes les paſſions humaines. Les hiſtoriens & les philoſophes des ſiécles poſtérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pâs juſqu' à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pié de la lettre, & ſe moquoient également des myſtères de leur religion & de la fâble. Mais quând on conſulte chez les Perſes, les Phéniciens, les Grècs & les Romains, ceux qui nous ont laiſſé quèlques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroaſtre, Euſèbe, Philon & Manéthon, Apulée, Damaſcius, Horus Apollon, Origène, St. Clément d'Alexandrie, ils nous enſeignent tous que ces caractères hiéroglyphiques & ſymboliques déſignoient les myſtères du monde inviſible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les viſages des Dieux.*

LA fâble Phrygienne inventée par Eſope, ou ſelon quèlques uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pâs s'attacher à la lettre, puiſque les acteurs qu'on fait parler & raiſonner, ſont des animaux privés de parole & de raiſon. Pourquoi ne s'attacher qu' à la lettre,

lettre, dans la fable Egyptienne & dans la mythologie d'Homère ? La fable Phrygienne exalte la nature de la bête en lui donnant de l'esprit & des vertus. La fable Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homère avec attention, sans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de plusieurs grandes vérités, qui sont diamétralement opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous présente. Ce poëte établit pour principe dans plusieurs endroits de ses poèmes, * que c'est une folie de croire que les dieux ressemblent aux hommes, & qu'ils passent avec inconstance d'une passion à une autre ; † que tout ce que les Dieux possèdent est éternel, & tout que nous avons passé & se détruit ; ‡ que l'état des ombres après la mort est un état de punition, de souffrances & d'expiation ; mais que l'âme des Hérôs ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les astres, & qu'elle est assise à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuse ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde invisible ; que sans la divinité les mortels ne peuvent rien ; ‖ que la vraie vertu est une force divine qui descend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus passionés, & qui les rend humains, tendres & compatissans. Quand je vois ces vérités sublimes dans Homère, inculquées, détaillées, infinuées par mille exemples différens, & par mille images variées je ne saurois, croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroit attribuer à la divinité suprême des préjugés, des passions & des crimes.

Je sai que plusieurs modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homère, d'avoir ravalé ainsi la nature divine. & ont déclamé avec beaucoup d'esprit & de force contre l'absurdité qu'il y a de représenter les mysteres de la theologie par des actions impies attribuées aux puissances célestes, & d'enseigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, sans blesser les égards qu'on doit avoir pour le

* Odyſ. Liv. 3.
‡ Ibidem.
† Ibid. Liv. 4.
‖ Iliad. Liv. 24.

jugement & le gout de ces critiques, ne peut-on pâs leur repréſenter avec reſpect, que cette colère contre le gout allégorique de l'antiquité peut être portée trop loin ?

Au rèſte, je ne prétends pâs juſtifier Homère dans le ſens outré de ſes aveugles admirateurs : il vivoit dans un tems où les anciènnes traditions ſur la théologie orientale commençoient déjà à être oubliées. Nos modèrnes ont donc quèlque ſorte de raiſon, de ne pâs faire grand câs de la théologie d'Homère ; & ceux qui veulent le juſtifier tout-à-fait ſous prétèxte d'une allégorie perpétuèlle, montrent qu'ils ne connoiſſent point aſſez l'eſprit de ces véritables anciens, en comparaiſon de qui, le chantre d'Ilion n'eſt lui même qu'un modèrne.

Sans continuér plus longtems cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer, que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fâbles du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonaliſe comme lui les attributs divins, & en faît des Divinités ſubaltèrnes ; mais il ne les faît jamais paroître qu'en des occâſions qui méritent leur préſence. Il ne les faît jamais parler ni agir que d'une manière digne d'èlles. Il unit avec art *la poëſie d'Homère & la philoſophie de Pythagore*. Il ne dit rièn que ce que les Payens auroient pu dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la morale Chrétiènne, & il a montré par-là que cette morale eſt écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple raiſon, pour ſe livrer totalement à cette vérité ſouveraine & univerſèlle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoléil éclaire tous les corps ; ſans laquèlle toute raiſon particulière n'eſt que ténèbres & égarement.

Ses Idées de la Divinité.

Les idées que notre poëte nous donne de la Divinité, ſont non ſeulement dignes d'èlle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour, une piété douce, une adorâtion noble & libre, due à la perfection abſolue de l'Etre infini ; & non pâs un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile, qui ſaiſit & abbat le cœur, lorſqu'on ne conſidère Dieu que comme un puiſſant Légiſlateur, qui punit avec rigueur le violement de ſes lois.

Il

IL nous repréſente Dieu, comme amateur des hommes ; mais dont l'amour & la bonté ne ſont pâs abandonnés aux décrèts aveugles d'une deſtinée fatale, ni mérités par les pompeuſes aparences d'un culte extérieur, ni ſujèts aux caprices bizares des Divinités payènnes ; mais toujours règlés par la loi immuable de la ſagéſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des pâſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des Hérôs d' Homère.

ON peut juſtifiér plus aiſément les caractères qu'Homère donne à ſes Hérôs, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & pâſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes de ſon pays, des cérémonies de ſa religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le gout de leur ſiècle & de leur nâtion, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive ; toutes ces chôſes peuvent nous tromper & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtimé dans l'ancièn̈ne Gréce.

IL y a, ſelon Ariſtote, deux ſortes d'épopée, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale* ; l'une, où les grandes pâſſions règnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée donnent des èxemples de ces deux eſpéces. Dans l'une, Achille eſt repréſenté naturèllement avec tous ſes défauts ; tantôt comme emporté, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colère ; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Héros de l'Odyſſée ſoit plus réguliér que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le poète peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt préſque toujours jointe avec le menſonge & la diſſimulâtion. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homère.

SANS vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en pâſſant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art, avec lequel notre auteur réunit dans ſon poëme ces deux ſor-

tes d'épopées, la pathétique & la morale. On voit un mélange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble ; car la juſtice & la vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe ; qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre poëte n'élève pas Télémaque au deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincère de la vertu ; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache : mais il excite notre émulation, en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractère de ſon Hérôs, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, & la piété d'Enée. Télémaque eſt colère comme le premier, ſans être brutal ; politique comme le ſecond, ſans être fourbe ; ſenſible comme le troiſième, ſans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomède & celle d'Ajax, la prudence de Neſtor & celle d'Ulyſſe, l'amour d'Hélène & celui de Briſéis, la fidélité d'Andromaque & celle de Pénélope, ne ſe reſſemblent point. On trouve un jugement & une finéſſe admirables dans les caractères du poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caractères ſi variés & toujours ſi bien ſoutenus de Séſoſtris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraſte, de Protéſilas & de Philoclès, de Calypſo & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'oſe dire même qu'il ſe trouve dans ce poème ſalutaire, non ſeulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes paſſions. mais une telle diverſité de caractères oppoſés, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'eſprit & du coeur humain ; c'eſt que l'auteur connoiſſoit

connoissoit *l'homme & les hommes*. Il avoit étudié l'un au dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante cour. Il partageoit sa vie entre la solitude & la société : il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au dedans, & ne sortoit de là que pour étudier les caractères, afin de guérir les pâssions des uns, ou de perfectioner les vertus des autres : il savoit s'accommoder à tous pour les aprofondir tous, & prendre toutes sortes de formes sans changer jamais son caractère essenciel.

28. Des préceptes & des instructions morales.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'Auteur du Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques ; la morale d'Homère avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des anciens, soit poëtes, soit philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualités de la morale du Télémaque.

1° Elle est sublime dans ses principes.

1°. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui dévelope les ressorts sécrets de ses pâssions, les replis cachés de son amour propre, la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir par tout, que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons et heureux : qu'il est la source immédiate de toutes nôs lumières, & de toutes nôs vertus : que nous ne tenons pâs moins de lui la raison que la vie : que sa verité souveraine doit être notre unique lumière, et sa volonté suprême régler tous nôs amours : que faute de consulter cette sagesse universelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses pâssions : que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chôse d'étranger, qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pâs les éffets de nôs propres éfforts, mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous

ne

ne distinguons pas toujours l'action, à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette puissance première & souveraine, qui élève l'homme au dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa divinité, & devient en même tems & l'idolâtre & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce Philosophe que Télémaque vit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de sa propre vertu.

C'EST ainsi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier notre être propre, pour le raporter tout entier à l'être souverain, & nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & nous faire aimer les hommes. On sçait les systêmes de Machiavel, d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérés, Puffendorf, & Grotius. Les deux premiers, sous le vain & faux prétexte que le bien de la société n'a rien de commun avec le bien essenciel de l'homme, qui est la vertu, établissent pour seules maximes de gouvernement la finesse, les artifices, les stratagêmes, le despotisme, l'injustice & l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux philosophes modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la Société, & qu'ils ont raporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur du Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une république universelle & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les lois *de nature & des nations*, equitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres ; mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie : le cœur s'étend, devient immense ; & par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle

tuelle entre les nâtions voiſines, la bonne foi, la juſtice, & la paix parmi les Princes de l'univers comme entre les particuliérs de chaque Etat. Notre auteur nous montre encore que la gloire de la royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux: que l'autorité du Prince n'eſt jamais mieux affermi que lorſqu'elle eſt apuyée ſur l'amour des peuples, & que la véritable richeſſe de l'Etat conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire & des plaiſirs ſimples & innocens. Par-là, il faît voir que la vertu contribue non ſeulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la ſociété actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. *La morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs.*

2°. La morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Plâton: *l'honnête*, à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Cicéron. Voilà la ſource des ſentiments nobles de la grandeur d'âme, & de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées qu'il détruit, d'une manière infiniment plus touchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux, *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain*. Notre poëte montre par la belle morale qu'il mêt dans la bouche de ſes Hérôs, & les actions généreuſes qu'il leur faît faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait ſur un cœur noble, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſirs aux devoirs pénibles de la vertu. Je ſçai que cette vertu héroïque pâſſe parmi les âmes vulgaires pour un fantôme; & que les gens d'imaginâtion ſe ſont déchainés contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains qui jugent de la force des géans par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu, qui élève l'homme au deſſus de lui-même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes

couvertes dans la philosophie se sont laissés entraîner par leurs préjugés, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaisir ; & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le gout naturel du plaisir*.

On ne peut lire sérieusement le Télémaque sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une âme noble, qui ne conçoit rien que de grand ; d'un cœur désintéressé, qui s'oublie sans cesse ; d'un philosophe, qui ne se borne ni à soi ni à sa nation, ni à rien de particulier ; mais qui raporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre suprême.

3° La morale du Télémaque est universelle dans ses usages.

3°. La morale du Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y aprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble, Roi, Guerrier, Philosophe & Législateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes ; la manière de conserver la paix au-dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du royaume une jeunesse aguerrie, prête à le défendre ; d'enrichir ses Etats sans tomber dans le luxe ; de trouver le milieu entre les excés d'un pouvoir despotique, & les désordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans son poëme, non seulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de ses devoirs.

L'ILIADE a pour but, de montrer les funestes suites de la désunion parmi les chefs d'une armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un Hérôs pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vues morales ;

de

de sorte qu'on peut dire avec le philosophe critique d'Homère : * *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque ; car si le bonheur du Genre humain pouvoit naître d'un poème, il naîtroit de celui-là.*

* *L'Abbé Terrasson.*

DE LA POESIE.

C'EST une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poësie doit réünir ce que la musique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poësie ne diffère de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme, on aime mieux dire, que la poësie emprunte son harmonie de la musique, sa pâssion de la peinture, sa force & sa justesse de la philosophie.

L'harmonie du style du Télémaque.

LE Style du Télémaque est poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homère, sans avoir son intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites ; & quand il parle des mêmes chôses, il ne rapelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ses périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire. Toutes ses paroles sont penser ; & toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Excellence des peintures du Télémaque.

LES images de notre poëte sont aussi parfaites, que son style est harmonieux. Peindre, c'est non seulement décrire les chôses, mais en representer les circonstances, d'une manière si vive & si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les pâssions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoissoit tous les ressorts. En lisant son poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne. On sent toutes les pâssions qu'il décrit.

LES

Des comparaîsons & descriptions du Télémaque.

LES poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures. Les comparaîsons & les descriptions. Les comparaîsons du Télémaque sont justes & nobles. L'auteur n'élève pâs trop l'esprit au-dessus de son sujèt par des métaphores outrées : il ne l'embaraſſe pâs non-plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les descriptions des anciens, les combâts, les jeux, les naufrages, les sacrifices, &c. sans s'étendre sur les minuties qui font languir la narrâtion, sans rabaiſſer la majesté du poème épique par la description des chôses bâſſes & désagréables. Il déscend quelquefois dans le détail : mais il ne dit rien qui ne merite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités ; tantôt sublime, sans être guindé ; tantôt naïf sans être bâs. C'eſt un faux gout de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, & cependant agréables. Il peint non seulement d'après nature, mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homère, & la noblèſſe de Virgile. Ce n'eſt pâs tout ; les descriptions de ce poëme sont non seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'eſt pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combâts, ce n'eſt pâs seulement pour célébrer les funérâilles d'un ami ou d'un père, comme dans l'Iliade & dans l'Eneïde : c'eſt pour choisir un Roi qui surpâſſe tous les autres dans la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inspirer à son Hérôs la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvèlle Edition, la sculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale sublime, que le boucliér d'un Prince, & le soutièn d'un Etat,

Etat, sont les sciences & l'agriculture : qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, & trouve des ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie du Télémaque.

LA poësie tire sa force & sa justesse de la philosophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un esprit juste & profond. Ces deux qualités se rencontrent rârement dans la même personne. Il faut que l'âme soit dans un mouvement presque continuel, pour inventer, pour passionner, pour imiter ; & en même tems dans une tranquilité parfaite pour juger en produisant ; & choisir, entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espèce de transport & d'enthousiasme, pendant que l'esprit, paisible dans son empire, la retient, & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui règle tout, ils sont sans justesse & sans vraie beauté.

Comparaison de la poësie du Télémaque avec Homère & Virgile.

LE feu d'Homère, sur-tout dans l'Iliade, est impétueux & ardent, comme un tourbillon de flâme, qui embrâse tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur ; il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Méntor sur la politique, & de Télémaque sur le sens des lois de Minos, &c. Ces idées pures rempliſſent l'esprit de leur paisible lumière : l'enthousiasme & le feu poëtique seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir, quand on a vu clairement la vérité, quand les reflections ne viennent que d'irrésolution, alors le poëte excite un feu, & une passion qui détermine, & qui emporte une âme affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque dans l'île de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière & d'ardeur distingue notre poëte d'Homère, & de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'essor de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénèrent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt historien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philosophes, & modernes, que le premier. N'est ce pas qu'ils sentent, qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grec, que la *nature* seule peut donner?

Notre auteur doit plaire à toutes sortes de poëtes, tant à ceux qui sont philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philosophe. Il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable a la persuasion; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a suivi ce grand Précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparoitre, se faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, & les passions quon veut purifier.

Dans le Télémaque tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un poëme de toutes les nations, & de tous les siècles. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoise, n'effacent point ses beautés originales. Le savant apologiste d'Homère nous assure que le poëte Grec perd infiniment par une traduction; qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, & l'âme de sa poësie. Mais on ôse dire que le Télémaque conservera toujours, en toutes sortes de langues, sa force, sa noblesse, son âme & ses beautés essencielles. C'est que l'excellence de ce poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imagination, mais dans un gout sublime de la vérité, dans des sentimens nobles, élevés, & dans la manière naturelle, délicate & judicieuse de les traiter. De pareilles

pareilles beautés ſont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les pays, & touchent également les bons eſprits, & les grandes âmes dans tout l'univers.

Première objection contre le Télémaque.

ON a formé pluſieurs objections contre le Télémaque : 1° qu'il n'eſt pas en vers.

REPONSE.

LA verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, & Strâbon, n'eſt pas eſſencielle à l'épopée. On peut l'écrire en prôſe, comme on écrit des tragédies ſans rimes. On peut faire des vers ſans poëſie ; & être tout poëtique ſans faire des vers. On peut imiter la verſification par art, mais il faut naître poëte. Ce qui faît la poëſie n'eſt pâs le nombre fixe & la cadence réglée des ſyllabes ; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force ; un je ne ſçai quoi dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strâbon dit de Cadmus, Phérécyde, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poëſie, en rompant ſeulement la meſure ; mais il a conſervé toutes les autres beautés poëtiques.*

Notre âge retrouve un Homère,
Dans ce poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé.
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité. *

DE plus, je ne ſçai pâs ſi la gêne des rimes & la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointes à ce nombre fixe & meſuré de piés, ne diminueroient pâs beaucoup l'eſſor & la paſſion de la poëſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grècs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & gout, uſoient des inverſions de phraſes ; leurs môts n'avoient point de place fixe : ils les arrangeoient comme

* Ode à Meſſieurs de l'Académie par M. de la Motte.

ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compôſé du Latin, & des jargons de toutes les nâtions barbâres, qui ſubjuguèrent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de ſyntaxe. Ils ne comprenoient point cette bélle variété de longues & de brèves, qui imite ſi bién les mouvemens délicâts de l'âme. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quélques Italiéns, quélques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſificâtion de la gêne des rimes. Un poëte Anglois y a réuſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phrâſes dans ſa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grècs & des Romains.

Seconde objection contre le Télémaque.

QUELQUES uns, par une ignorance grôſſière de la noble liberté du poëme épique, ont reproché au Télémaque qu'il eſt plein d'anachroniſmes.

REPONSE. L'AUTEUR de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer, que Didon n'étoit pâs contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque, frère de cette Didon ; Séſoſtris qu'on dit avoir vécu vers le même tems, &c. ne ſont pâs plus des fautes, que l'anachroniſme de Virgile. Pourquoi condâmner un poëte de manquer quélquefois à l'ordre des tems, puiſque c'eſt une beauté de manquer quélquefois à l'ordre de la nature ? Il ne ſeroit pâs permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les annales ſont ſi incertaines & envelopées de tant d'obſcurités, on doit ſuivre la vraiſemblance, & non pâs toujours la vérité. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques hiſtoriéns ont écrit, que Didon étoit chaſte ; Pénélope impudique ; qu'Hélène n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homère & Virgile n'ont pâs fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fâbles plus inſtructives. Pourquoi ne ſera-t-il pâs permis à l'auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune Prince, de raſſembler les Hérôs de l'antiquité, Télémaque, Séſoſtris,

ſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les differens caractères des Princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices.

Troiſieme objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inféré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables qui paroiſſent trop paſſionées.

Reponse.

La meilleure réponſe à cette objection eſt l'effet, qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du Prince, pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expoſent ceux qui ſont deſtinés à regner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme, qui eût du paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions ne lui auroient pas été ſi néceſſaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour, où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le gout des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne, n'eſt occupé qu'à le ſéduire; Pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé. Lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa diformité réelle: lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, de précautioner ſon élève contre les folles paſſions de la jeuneſſe, par la fable de Calypſo; & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre, que l'amour n'eſt pas au deſſous de la majeſté de l'épopée, & réunit par-la dans ſon poëme les paſſions tendres des romans modernes avec les vertus héroïques de la poëſie ancienne.

Quatrieme objection contre le Télémaque. QUELQUES-uns croyent que l'auteur du Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance & la richesse de son génie. Il dit tout, & ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homère, il met la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, & donne le plaisir d'en développer l'étendue.

REPONSE. IL est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre poëte : mais l'esprit, en suivant ses idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumières sont fécondes, & nous y développons une vaste étendue de pensées, qui ne paroissent pas d'abord, & que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du Prince, pour qui seul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse ; un génie élevé & étendu, qui le rendoit sensible aux beaux endroits d'Homère & de Virgile Ce grand naturel inspira à l'auteur le dessein d'un poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images y étoit essencielle, pour occuper l'imagination, former le gout du Prince, & lui donner la liberté de saisir, comme de lui-même, les verités préparées à son cœur, & de s'en nourir. On voit assez, que ces beautés n'auroient pas plus couté à suprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du Prince & aux besoins de l'auteur.

Cinquiéme objection contre le Télémaque. ON a objecté que le Hèrôs & la fable de ce poëme n'ont point de raport à la nation Françoise : Homère & Virgile ont intéressé les Grècs & les Romains, en choisissant des actions & des acteurs dans les histoires de leurs pays.

REPONSE. SI l'auteur n'a pas intéressé particulièrement la nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre humain. Son Plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens.

ciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier. L'amour propre veut qu'on raporte tout à lui, & ſe trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une âme généreuſe doit avoir des vues plus étendues.

D'AILLEURS quel intérêt la France n'a-t-elle point priſe à un ouvrage, ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes déſirs, en Père des peuples & en Hérôs Chrétien. Ce qu'on a vu de ce Prince donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La fable du Prince *Grec* devenoit l'hiſtoire du Prince *François*.

L'AUTEUR avoit un deſſein plus pur que celui de plaire à ſa nation ; il vouloit la ſervir à ſon inſçu en contribuant à lui former un Prince, qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte Enfant aimoit les fables & la mythologie. Il faloit profiter de ſon gout, lui faire voir, dans ce qu'il eſtimoit, le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer, par des faits touchans, les principes généraux, qui pouvoient le précautioner contre les dangers, qui accompagnent la plus haute naiſſance, & la puiſſance ſuprême. Dans ce deſſein, un Hérôs Grec & une poëſie d'aprés Homère & Virgile, les hiſtoires des pays, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force tous les écueils, qui menaçent les Souverains dans toute la ſuite des ſiècles.

IL arrive par une conſéquence naturelle & néceſſaire, que ces vérités univerſelles peuvent quelquefois paroître avoir du raport aux hiſtoires du tems, & aux ſituâtions actuelles ; mais ce ne ſont jamais que des raports généraux, indépendans de toute aplicâtion particulière : il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

CETTE convenance des moralites générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon

Télémaque

Télémaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérés, en des ſatyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractères pour y trouver des raports imaginaires & pour empoiſoner les intentions les plus pures. L'auteur pouvoit-il ſans infidélité ſuprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la manière la plus ſage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le gout d'une bâſſe malignité ?

NOTRE illuſtre auteur a donc réuni dans ſon poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homère, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, avec variété dans la fâble, diverſité dans les caractères ; ſes réflexions ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imagination féconde ; par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les règles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Partout l'art devient nature : mais le Héros de notre poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre : ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme, que la nâtion Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'éloge de l'auteur eſt celui de ſa nâtion.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, conduit par Minerve sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'île de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ses avantures. Il lui raconte son voyage à Pylos & à Lacédémone ; son naufrage sur la côte de Sicile ; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise ; le secours que Mentor & lui donnèrent à Aceste dans une incursion de Barbares, & le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO *(a)* ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse *(b)*. Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus de son chant. Les Nymphes qui la servoient

(a) Calypso, Déesse, Fille d'Atlas & de Thétis, étoit Reine de l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulysse après son naufrage.

(b) Ulysse, Fils de Laërte & d'Antioclée, étoit Roi d'Ithaque. Il épousa Pénélope fille d'Icare dont il eut Télémaque. Après il

voient, n'ôsoient lui parler. Elle se promenoit seule sur les gâsons fleuris, dont un printems éternel bordoit son île *(c)*. Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, lui fesoient rapeller le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrôsoit de ses larmes ; & elle étoit sans cèsse tournée vers le côté, où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle aperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà & là sur le sâble, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroîssoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa tâille & sa démarche majestueuse. La Déèsse comprit que c'étoit Télémaque fils de ce Hérôs ; mais quoique les Dieux surpâssent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît : & Minerve *(d)*, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor *(e)*, ne vouloit pas être connue de Calypso.

Cependant

le siége de Troie il erra dix ans sur les mers avant que de revoir sa patrie ; & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'île d'Ogygie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari ; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalousie des autres Dieux. *Homer. Odyss. Lib. V.*

(c) L'île Ogygie, apellée aussi *Gaulus*, est un peu au dessus de Melite ou Malte, entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile apellé *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'île de *Caude* ou *Gaude*, qui est voisine de Crète.

(d) Déèsse de la sagèsse & des beaux arts, la même que Pallâs Déèsse de la guèrre. Elle naquit du cerveau de Jupiter & n'avoit point de mère. Ce Dieu se fit donner un coup de marteau à la tête par Vulcain, & Minerve en sortit toute armée.

(e) Mentor étoit un des amis d'Homère, qui, pour éternir son nom, l'a placé dans l'Odyssée par reconnoissance, parce qu'étant abordée à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort

incommodé

Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son île le fils d'Ulysse si semblable à son père. Elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de savoir qui il est : D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île ? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Telemaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son père à la merci des vents & des flôts, a vu briser son navire contre vôs rochers ? Quel est donc votre père que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nomme Ulysse, dit Télémaque. C'est un des Rois qui, après un siége de dix ans, ont renversé la fameuse Troie *(f)*. Son nom fut célèbre dans toute la Grèce & dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combâts, & plus & encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénélope *(g)* sa femme, & moi qui suis son fils, nous avons

incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de soin de lui. Homère en fait un des plus fidéles amis d'Ulysse, & celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le soin de sa Maison. L'Auteur du Télémaque continue la même fiction.

(f) Ancienne ville de l'Asie Mineure, au pié du mont Ida, & à une lieue de l'Archipel. Hélene, enlevée à Ménélas par Pâris, fut la cause du siége de cette ville, dont les Grècs se rendirent maîtres par artifice.

(g) Pénélope, fille d'Icare, étoit femme d'Ulysse, & en eut Télémaque. Son mari obligé d'aller à la guèrre de Troie, demeura vingt ans absent. Plusieurs Princes charmés de la beauté de Pénélope, tâchoient de lui persuader qu'Ulysse étoit péri, & chacun la prioit de se déclarer en sa faveur. Elle promit de le faire quand elle auroit fini un ouvrage qu'elle avoit commencé : mais comme elle défesoit pendant la nuit l'ouvrage qu'elle fesoit pendant le jour, elle éluda l'importunité de ses amans jusqu'au retour de son mari. De là on a apellé *l'ouvrage de Pénélope* un ouvrage dont on ne voit point la fin.

perdu l'espérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour aprendre où il est. Mais, que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs ; & si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit : Télémaque, nous vous aprendrons ce qui est arrivé à votre père ; mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délasser de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez ; vous serez ma consolâtion dans cette solitude, & je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Telemaque suivoit la Déesse, environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-dessus désquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté ; la riche pourpre de sa robe longue & flottante ; ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce ; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Méntor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une aparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles & de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphirs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le crystal. Mille fleurs naissantes emailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent

des

des pommes d'or, & dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saîsons, répand le plus doux de tous les parfums : ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à grôs bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le panchant d'une coline. De là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, & élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les îles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pâs, comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevoit de loin des colines & des montagnes, qui se perdoient dans les nues, & dont la figure bizare formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd, qui pendoit en festons. Le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles ; & la vigne étoit accâblée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en fesoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : repôsez-vous, vôs habits sont mouillés, il est tems que vous en changiez. Ensuite nous vous reverrons, & je vous raconterai des histoires, dont votre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus sécret & le plus reculé d'une grote voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne ôdeur se répandoit de tous côtés, & elles y avoient laissé

des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : Est-ce donc-là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre père, & à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme, qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine, & fouler aux piés les plaisirs.

Telemaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr, plutôt que de souffrir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée : mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse, ou cette mortelle, qui nous comble de biens ?

Craignez, répartit Mentor, qu'elle ne vous accâble de maux. Craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage & la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle se confie légèrement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce poison caché. Défiez-vous de vous même, & attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournèrent auprès de Calypso, qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés & des habits blancs, servirent d'abord un repâs simple, mais exquis pour le gout & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux

que

que le nectar couloit des grands vâſes d'argent dans les tâſſes d'or couronnées de fleurs. On aporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand ſur la tèrre. En même tems quatre jeunes Nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les Géans, puis les amours de Jupiter & de Sémélé, la naiſſance de Bacchus & ſon éducâtion conduite par le vieux Silène, la courſe d'Atalante & d'Hyppomène *(h)*, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Heſpérides. Enfin la guèrre de Troie fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevés juſqu'aux cieux. La première des Nymphes, qui s'apelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de ſon père, les larmes, qui coulèrent le long de ſes joues, donnèrent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo aperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douceur, elle fit ſigne aux Nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes *(i)*, & la déſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déeſſe prit Télémaque, & lui parla ainſi : Vous voyez, fils du Grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois. Je ſuis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île, ſans être puni de ſa témérité ; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignâtion, ſi d'ailleurs je ne vous aimois.

(h) Atalante étant recherchée en mariage par pluſieurs amans, ſon père ne la voulut donner qu'a celui qui la vaincroit à la courſe. Hyppomene eut cet avantage, ayant par le conſeil de Vénus jetté dans la carrière des pommes d'or (des oranges) qu'Atalante s'amuſa à ramâſſer.

(i) Les Centaures étoient moitié hommes & moitié chevaux : les poëtes les ont feints fils d'Ixion & de la nuit.

Les Lapithes domtèrent les premiers chevaux : c'étoient des peuples de Theſſalie, qui habitoient aux environs de Lariſſe & du mont Olympe.

Orphée, fils d'Apollon & de Calliope, alla chercher ſa chère Eurydice aux enfers : mais l'ayant regardée avant d'en être tout-à-fait ſorti, contre les ordres que lui en avoit donné Pluton, il la perdit auſſitôt pour toujours.

Votre

Votre père a eu le même bonheur que vous. Mais, hélas ! il n'a pas ſçu en profiter. Je l'ai gardé long tems dans cette île. Il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter ; il partit ; & je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'île d'Ithaque *(k)* après lui. Conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avantures dans la cavèrne du Cyclope Polyphème *(l)*, & chez Antiphates, Roi des Leſtrigons *(m)*. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé, fille du Soleil *(n)*,

(k) Petite île, apellée aujourd'hui *Sainte Marie*, ſur la côte de la Locride, ou Achaïe.

(l) On peut voir dans le IX. Livre de l'Odyſſée la deſcription de cette caverne, qui étoit dans la Sicile : comment Ulyſſe & ſes compagnons s'y trouvèrent enfermés : de quelle manière ils crévèrent l'œil au géant Polyphème, après avoir lié ſes forces par le vin ; & comment ils en ſortirent, en ſe liant eux-mêmes ſous le ventre des plus forts béliers de ſon troupeau, *Odyſſ. Liv. IX.* Les Cyclopes furent les premiers habitans de la Sicile, aux environs du mont Etna : ce qui a donné occaſion aux poëtes de les faire forgerons des Dieux.

(m) Les Leſtrigons feſoient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement *Formies*, ſur la côte de la Campanie ; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Ulyſſe perdit chez eux quelques uns de ſes compagnons qui furent devorés par ces peuples. *Odyſſ. Liv. X.*

(n) L'île de Circé s'appelloit *Æœa*, ou *Circeï*, qui eſt une montagne fort voiſine de Formies : Homère l'apelle une île, parce que la mer & les marais qui l'environnent en font une preſqu'île. Les compagnons d'Ulyſſe y furent changés en pourceaux. *Ibid. Liv. XII.*

&

& les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde (o.) Elle représenta la dernière tempête, que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage ; & elle suprima son arrivée dans l'île des Phéaciens (p).

TELEMAQUE, qui s'étoit d'abord abandonné trop promtement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : O Déesse, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour gouter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous savez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

CALYPSO n'ôsa d'abord le presser d'avantage. Elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle ; il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le pressa longtems. Enfin il ne put lui résister, & il parla ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du siége de Troie, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ. J'avois pris soin de le leur cacher, con-

(o) Scylle & Charybde sont deux rochers placés à l'entrée du détroit de la Sicile, du côté de Pélore : le premier sur la côte d'Italie, & le second sur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux, à cause de la qualité des vaisseaux qu'on avoit alors, mais on s'en moque aujourd'hui, que la navigâtion est beaucoup plus perfectionnée. Ulysse y perdit encore six de ses compagnons. *Ibid.*

(p) L'île des Phéaciens est *Corcyre* ou *Corfou*, vis à vis du continent d'Epire.

noissant

noiſſant leur perfidie. Neſtor *(q)*, que je vis à Pylos, ni Ménélas *(r)*, qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'aprendre ſi mon père étoit encore en vie. Lâſſe de vivre toujours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Méntor, que vous voyez ici préſent, s'opôſoit à ce téméraire deſſein : Il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, géans monſtrueux qui dévôrent les hommes ; de l'autre la flote d'Enée & des Troyens, qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grècs : mais ſur tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque ; peut-être que vôtre père, aimé des Dieux, y ſera auſſitôt que vous. Mais ſi les Dieux ont réſolu ſa pérte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grèce un Roi auſſi digne de règner, que fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires : mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter : je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Méntor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ſes conſeils ; & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Méntor. Elle étoit étonnée : elle croyoit ſentir en lui quélque chôſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle aprehenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-

(q) Neſtor, fils de Nélée & de Chloride, fut un des Rois qui allèrent au ſiége de Troie ; il y mena une flote de XC. vaiſſeaux. Pylos, où régnoit Neſtor, eſt ſituée dans la Morée : on l'apelle aujourd'hui *Navarino*.

(r) Ménélas étoit fils d'Atrée & d'Ærope : il avoit épouſée Hélène, fille de Jupiter & de Léda, dont l'enlevement fut cauſe de la guère de Troie. Lacédémone, aujourd'hui *Miſiſtra*, eſt une ancienne ville du Péloponèſe.

elle

elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eumes assez long tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, & nous fumes envelopés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous aperçumes d'autres vaisseaux expôsés au même péril, & nous reconnumes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger, non-seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du pâssé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autrefois plus modéré dans vôs désirs ; mais quand le péril sera pâssé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre. Mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur & le courage du sage Mentor me charmèrent. Mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle addresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment, où le ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux, qui étoit presque semblable au nôtre, & que

la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables. Il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser, le plus qu'ils pouroient, le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous pâssames au milieu de leur flote. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fumes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long tems avec eux. Enfin nous demeurames un peu derrière ; & pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fimes les derniérs efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivames en effet ; mais ce que nous cherchions n'étoit guères moins funeste que la flote qui nous fesoit fuir. Nous trouvames sur cette côte de Sicile d'autres Troyens, ennemis des Grècs ; c'étoit-là que régnoit le vieux Acèste *(1)* sorti de Troie. A peine fumes nous arrivés sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'île armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs tèrres. Ils brulent notre vaisseau dans le premiér emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Acèste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos dèsseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derrière le dôs ; & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruél, quand on sauroit que nous étions Grècs.

On nous présenta d'abord à Acèste, qui, tenant son scèptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère, quel étoit notre pays, & le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & notre patrie n'est pas loin

(1) Acèste, fils de Criniſe, fleuve de Sicile, & d'Egeste, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchiſe & Enée lors qu'ils alloient en Italie. *Virgil. Æneid. Liv. V.*

de-là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grecs: mais Acéſte, ſans l'écouter d'avantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur déſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclaves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe Roi des Ithaciens; je cherche mon père dans toutes les mers: ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie, que je ne ſaurois ſuporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troie. O! fils d'Ulyſſe, me dit Acéſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens, que votre père a précipités ſur les rivages du noir Cocyte; vous & celui qui vous mène, vous périrez. En même tems un viéillard de la troupe propôſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe *(t)*. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Hérôs: Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché, de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple aplaudit à cette propôſition, & on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe; on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit allumé; le glaive, qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnés de fleurs; & nulle compâſſion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous; quand Méntor demandant tranquillement à parler au Roi, lui dit:

O! Acéſte, ſi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai aquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours ſoient écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples

(t) Le tombeau d'Anchiſe, père d'Enée, étoit ſur le mont Eryce; ce furent Aceſte & Enée qui l'y enſevelirent.

barbâres, qui viennent, comme un torrent du haut des montagnes, pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays : hâtez vous de les prévenir : mettez vôs peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vôs murailles les riches troupeaux, que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours : si au contraire elle est véritable, souvenez-vous, qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux, de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux, qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse, qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même tems il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Les bœufs mugissans & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les grâs pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans savoir où tendoient leurs pâs. Mais les principaux de la ville, se croyans plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière ; puis on aperçut une troupe innombrable de barbâres armés. C'étoient les Hymériens *(u)*, peuples féroces, avec les nâtions qui habitent sur les monts Nébrodes, & sur le som-

(u) La ville d'Himère étoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très florissante pendant cent quarante ans, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre cens avant J. C.

met

met d'Agragâs *(x)*, où règne un hiver, que les zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux, qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclâves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidèles ; les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver ; je n'attens pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace, qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un boucliér, un caſque, une épée, une lance : il range les ſoldats d'Acéſte : il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Acéſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près ; mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide *(y)*. La Mort couroit de rang en rang par tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie *(z)*, que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nâge dans le ſang ; & les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces barbâres, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Acéſte, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur, dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poi-

(x) Montagne de Sicile, au pié de la quelle eſt bâtie *Gergenti*.

(y) L'Egide étoit le boucliér de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie *Chevre* ; parce que ce Dieu fut nouri par la chevre Amalthée, & qu'il couvrit enſuite ſon boucliér de ſa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Méduſe, dont le ſeul aſpect métamorphôſoit les hommes en rochers.

(z) Grande région de l'Afrique, pleine de bêtes féroces.

trine, & je lui fis vômir, en expirant, des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Acéſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tâilla en pièces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi ineſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Acéſte, touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée *(a)* revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nâtion, de peur qu'ils ne fuſſent trop expôſés ſur les côtes de la Grèce. Il nous donna des marchands Phéniciens *(b)*, qui étant en commèrce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Acéſte, quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque. Mais les Dieux, qui ſe jouent des déſſeins des hommes, nous réſervoient à d'autres dangers.

(a) Enée, Prince Troyen, avoit épouſé Créuſe, fille de Priam, Roi de Troie, après la priſe de cette ville, il ſe ſauva de nuit, chargé des Dieux de ſon pays, & de ſon père qu'il portoit ſur ſes épaules, & accompagné de ſon fils Aſcagne & de quelques autres Troyens, avec leſquels il s'embarqua pour aller chercher une tèrre où ils puſſent fonder un nouveau Royaume.

(b) La Phénicie étoit un petit pays, mais un des plus célébres du monde, dans la Syrie. Les Phéniciens furent les inventeurs des lettres, de l'écriture, du commerce & de la navigâtion.

Fin du premier Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Séſoſtris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la ſageſſe du gouvernement de ſon Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé eſclâve en Ethiopie ; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le déſert d'Oaſis ; que Termoſiris, Prêtre d'Apollon, le conſola, en lui aprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admete ; que Séſoſtris avoit enfin apris tout ce qu'il feſoit de merveilleux parmi les bergers ; qu'il l'avoit rapellé, étant perſuadé de ſon innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs ; qu'on le mit en priſon dans une tour ſur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris, qui périt dans un combat contre ſes ſujets révoltés & ſecourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Séſoſtris, qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richeſſes qu'ils ont aquiſes par le commerce, & la force de l'imprenable ville

de Tyr *(c)*, ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut, qu'il leur avoit impôſé en revenant de ſes conquêtes; & ils avoient fourni des troupes à ſon frère, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Sesostris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commérce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés, cherchans les Phéniciéns. Une flote Egyptiénne nous rencontra, comme nous commencions à pérdre de vue les montagnes de la Sicile, Le port & la tèrre ſembloient fuir derrière nous & ſe pérdre dans les nues. En même tems nous voyons aprocher les navires des Egyptiéns, ſemblables à une ville flotante. Les Phéniciéns les reconnurent, & voulurent s'en éloigner: mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient méilleures que les nôtres, le vent les favoriſoit; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prénnent, & nous emménent priſonniérs en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous n'étions pas Phéniciéns: à peine daignèrent ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des eſclâves, dont les Phéniciéns trafiquoient, & ils ne ſongèrent qu'au profit d'une tèlle priſe. Déja nous remarquons les eaux de la mer, qui blanchiſſent par le mélange de célles du Nil *(d)*; & nous voyons la côte d'Egypte preſqu'auſſi bâſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'île de Pharos *(e)*, voiſine de la ville de No *(f)*: De-là nous remontons le Nil juſqu'à Mémphis *(g)*.

(a) Ce n'eſt plus qu'un miſérable bourg nommé aujourd'hui *Sur*.

(b) Fleuve remarquable par ſes débordemens périodiques, qui arrivent deux fois par an, & qui rendent l'Egypte ſi fertile.

(c) Petite île vers l'entrée du port d'Aléxandrie, aujourd'hui *Tarion*.

(d) Il ne reſte plus que des ruines de cette ville à quelques lieues du Caire proche les pyramides.

(e) Ancienne capitale de l'Egypte ſur le bord du Nil: c'eſt aujourd'hui *le Caire* ſur la côte orientale de ce fleuve.

Si

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile tèrre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arôsé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maîsons de campagne agréablement situées, des tèrres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se repôser jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accâblés sous le poids des fruits que la tèrre épanchoit de son sein, des bergers qui fesoient répéter les doux sons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Méntor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! il est dans l'abondance; il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque, que vous devez règner, & faire la joie de vôs peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goutez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi, qui leur a fait ces riches présens. Les Rois, qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints, comme ils le veulent être; mais ils sont haïs, détestés; & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Méntor: Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes, suivant lésquelles on doit règner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope: & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour aprendre à commander. Mourons, mon cher Méntor, nulle autre pensée ne nous est plus permise: mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Méntor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du

sage

sage Ulysse ! s'écrioit-il. Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous revèrrez un jour l'île d'Ithaque & Pénélope : vous vèrrez même dans sa première gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ses malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous aprend à ne vous décourager jamais : O ! s'il pouvoit aprendre dans les tèrres éloignées ou la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvèlle l'accâbleroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Méntor me fesoit remarquer la joie & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la justice éxercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducâtion des enfans, qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts, ou des lèttres ; l'éxactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque père inspiroit à ses enfans. Il ne se lâssoit point d'admirer cet bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cèsse, le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sién dans sa vertu ! il tiènt les hommes par un lièn cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui de l'amour. Non seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il règne dans tous les cœurs ; chacun, bién loin de vouloir s'en défaire, craint de le pèrdre, & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Méntor, & je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit. Aussitôt que nous fumes arrivés à Mèmphis, ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thèbes *(f)*, pour être présentés au Roi Sésostris, qui vouloit éxaminer les

(f) Capitale de la Thébaïde, aujourd'hui la haute Egypte : c'étoit autrefois une des plus célèbres villes du monde.

chôses

chôses par lui même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontames donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, & plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la sureté publique. Les places sont ornées de fontaines & d'obélisques; les temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du Prince est lui seul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obélisques, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit, ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être Roi qur pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on aprenoit toujours quelque chôse d'utile, en s'instruisant des mœurs & des manières des peuples éloignés. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flaterie. Après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses sujets, que je vous dépeindrai tout-à-l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur; il me demanda ma patrie & mon nom: nous fumes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche.

bouche. Je lui répondis : O Grand Roi, vous n'ignorez pas le siége de Troie qui a duré dix ans, & sa ruine qui a couté tant de sang à toute la Grèce : Ulysse, mon père, a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers, sans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui est son royaume : je le cherche ; un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père, & à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vôs enfans, & leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon père.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compâssion : mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses officiérs, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grècs, ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grècs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leurs pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Grèce ; plusieurs Egyptiens y ont donné des lois ; je connois la vertu d'Hercule *(g)* ; la gloire d'Achille *(h)* est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'âme aussi corrompue & aussi artificieuse que Sésostris étoit sincère & généreux. Cet officier se

(g) Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene, naquit à Thebes en Béotie, & dès le berceau il déchira deux serpens que Junon avoit envoyés pour l'étranger. On compte douze de ses exploits, que l'on nomme les douze travaux d'Hercule.

(h) Achille, Prince Grec, étoit fils de Pélée & de Thétis. Il étoit encore dans l'enfance, lorsque sa mère le plongeant dans le fleuve du Styx le rendit invulnérable, hormis au talon. Elle le déguisa ensuite en fille, pour qu'il n'allât pas au siége de Troie, & le cacha dans la cour du Roi Lycomede, où il trompa la Princesse Déidamie qui fut mère de Pyrrhus. Mais Ulysse, l'ayant découvert, l'obligea de suivre les Grècs à Troie. Il y fut tué par Pâris dans le temple d'Apollon.

nom-

nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous sépara, & depuis ce tems-là je ne sçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toujours, qu'en nous questionnant séparément, il pouroit nous faire dire des choses contraires ; sur tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flateuses, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innocence & malgré la sagesse du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les Rois sont-ils exposés ? Les plus sages mêmes sont souvent surpris. Des hommes artificieux & intéressés les environnent ; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flateurs. Les bons attendent qu'on les cherche ; & les Princes ne savent guères les aller chercher. Au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer & à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celui qui règne ; O qu'un Roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans ! il est perdu s'il ne repousse la flaterie, & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité : Voilà les réflexions que je fesois dans mon malheur, & je rapellois tout ce que j'avois oui-dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant : Eh bien ! que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude & la mort ; il falut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit

vendu

vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie *(i)*.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brulans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; & on trouve seulement pour nourir les troupeaux des pâturages parmi des rochers : vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier esclâve, qui espérant d'obtenir sa liberté accusoit sans cèsse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle & son attachement à ses intérêts. Cet esclâve se nommoit Brutis : je devois succomber dans cette occâsion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus suporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines ; une voix mugissante sortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont guères dignes de l'être ; la molèsse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu serâs heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais ! Tu revèrrâs Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu serâs le maître des autres hommes, souviens-toi que tu âs été foible, pauvre & soufrant comme eux ; prens plaisir à les soulager ; aime ton peuple ; détèste la flaterie ; & sache que tu ne serâs grand qu'autant que tu serâs modéré & courageux pour vaincre tes pâssions.

(i) Ancienne colonie des Egyptiens en Afrique, de même que l'Egypte, mais près de l'Equateur.

Ces

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie & le courage ; je ne sentis point cette horreur, qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille : j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme ; la sagesse éclairoit mon esprit ; je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude apaisèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux suporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourir mon esprit & le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoutent des plaisirs violens, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; & l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire ; & qui ne sont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un viéillard, qui tenoit un livre à la main.

Ce viéillard avoit un grand front chauve & un peu ridé ; une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; sa taille étoit haute & majestueuse ; son teint étoit encore frais & vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable viéillard : il s'apelloit Termosiris ; il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous

nous entretenons ; il racontoit ſi bien les choſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui feſoit connoître les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas tant de grâce qu'en avoit cet homme dans une viéilleſſe ſi avancée ; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le gout de la vertu.

Bientot il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler ; il m'apelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon père les Dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée *(k)*, ou à Linus *(l)*, étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens poëtes favoriſés des Muſes *(m)*. Lorſqu'il étoit revêtu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater & lécher ſes piés. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui ; les arbres mêmes paroiſſoient émus ; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient déſcendre du haut des montagnes, aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Hérôs, & la ſageſſe des hommes qui préfèrent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin, il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon,

(k) Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la lyre.

(l) Linus étoit auſſi fils d'Apollon & de Terpſichore. Il ſurpâſſa encore Orphée dans la ſcience de la muſique, puiſqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enſeignoit à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce Hérôs lui câſſa la tête avec cet inſtrument.

(m) Filles de Jupiter à qui on attribue l'invention des ſciences. Il y en a neuf ſavoir Clio, Uranie, Calliope, Euterpe, Erato, Thalie, Melpomène, Terpſichore, & Polymnie.

en-

enſeigner aux bergers à cultiver les Muſes. *(n)* Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter par ſes foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ſes fléches. Auſſitôt le Mont Etna *(o)* ceſſa de vomir des tourbillons de flâmes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frapant l'enclume, feſoient gémir les profondes cavèrnes de la tèrre & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe *(p)* ; il arrive ſuant & couvert de pouſſière dans l'aſſemblée des Dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du ciel, & le précipite ſur la tèrre. Son char vuide feſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulièr des ſaiſons. Apollon, dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger, & de garder les troupeaux du Roi Admète *(q)*. Il jouoit de la flute, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux, ſur le bord d'une claire fontaine, écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage & brutale ; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traîre leur laît, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

Bientot Apollon montra à tous les bergers les arts, qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems ſe couronne, les parfums qu'il répand & la verdure qui naît ſous ſes pâs ; puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les zéphirs rafraîchiſſent les hommes, & où la rôſée déſaltère la tèrre. Il

(n) Apollon étoit fils de Jupiter & de Latone. Il tua le ſerpent Python ; & punit les Cyclopes qui avoient fait la foudre dont Jupiter avoit tué ſon fils Eſculape.

(o) C'eſt ſous cette montagne que les poëtes ont feint que Vulcain & les Cyclopes forgeoient les foudres de Jupiter.

(p) Montagne entre la Theſſalie & la Macédoine, la plus haute du monde : d'où vient que les poëtes l'ont faite la demeure des Dieux.

(q) Roi de Theſſalie.

mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés, dont l'automne récompenſe les travaux des laboureurs ; & le repos de l'hiver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons où les rivières, par mille détours, ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il aprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait gouter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flutes ſe virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuient les palais dorés : les jeux, les ris, les grâces, ſuivoient par-tout les innocentes bergères : tous les jours étoient des fêtes. On n'entendoit plus que le gâzouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des zéphirs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fléches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers ; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon ; défrichez cette tèrre ſauvage ; faites fleurir comme lui le déſert ; aprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie ; adouciſſez les cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocens, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regrétter ſur le trône la vie paſtorale.

Ayant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flute ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine ; je me ſentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les grâces, dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiérs & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes

banes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage; tout y étoit doux & riant; la politesse des habitans sembloient adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termosiris étoit Prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergères y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, & portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrés. Après le sacrifice, nous fesions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres & de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins: nos siéges étoient les gâzons; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau: déja il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette; je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule sèche & enflâmée; ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu; il bat ses flancs avec sa longue queue; je le terasse. La petite cotte de mailles, dont j'étois revêtu selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis; trois fois il se releva: il poussoit des rugissemens, qui fesoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras: & les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, & celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses; & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir,

& découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condâmna à une prison perpétuelle, & lui óta toutes les richèsses qu'il possèdoit injustement. O ! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du rèste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux ; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun sous une aparence de zèle cache son ambition. On fait semblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richèsses qu'il donne ; on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flate & on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque, avec des vaisseaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flote étoit déja prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me fesoit espérer qu'Ulysse pouroit bien revenir enfin dans son royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi même que je pourois encore revoir Méntor, quoiqu'il eut été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Éthiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvèlles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette pèrte. Chaque famille croyoit avoir perdu son mèilleur ami, son protecteur, son père. Les viéillards, levant les mains au ciél, s'écrioient : jamais l'Egyptè n'eut un si bon Roi ; jamais èlle n'en aura de semblable. O Dieux ! il faloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur êter jamais ! pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ? Les jeunes gens disoient : L'espérance de l'Egypte est détruite ; nos pères ont été heureux de pâsser leur vie sous un si bon Roi ; pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa pèrte. Ses domestiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funeràilles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule : chacun vouloit voir en-

encore une fois le corps de Séſoſtris : chacun vouloit en conſerver l'image : pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon père avoit contribué à le rendre indigne de régner. Il avoit été nouri dans la molèſſe & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon père avoit ménagés avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſucer le ſang des malheureux ; enfin qu'à ſuivre les conſeils flateurs des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages viéillards qui avoient eu la confiance de ſon père. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi. Toute l'Egypte gémiſſoit ; & quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſuporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long tems régner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Péluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrâce que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la cavérne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abimé dans la plus amère douleur : je voyois les vagues, qui venoient battre le pié de la tour où j'étois priſoniér. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers, ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils

arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrèts inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles, que les vents enfloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'apèrcevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'île de Cypre *(r)*, car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigâtion. Les Egyptiens me parurent diviſés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes ſujets, & allumé la guère civile. Je fus du haut de cette tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient apellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur déſcente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars ; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui ; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient-elles pâſſer ſur des tas de corps morts écraſés.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fière, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne moderoit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ſes lumières égaloient ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maîtres avoient empoiſonné par la flaterie ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur ; il croyoit

(r) Ile de la Méditerranée, très fertile & très délicieuſe, & conſacrée à Vénus.

que

que tout devoit céder à ſes déſirs fougueux ; la moindre réſiſtance enflâmoit ſa colère. Alors il ne raiſonnoit plus ; il étoit comme hors de lui-même ; ſon orgueil furieux en feſoit une bête farouche : ſa bonté naturelle & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fidèles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à déteſter ſa folle conduite. Long tems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis : mais enfin il fut accâblé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échapèrent des mains ; il tomba de ſon char ſous les piés des chevaux. Un ſoldat de l'île de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nâgeoit dans le ſang, les yeux fermés & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſupèrbe & ménaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; & ſi jamais les Dieux me feſoient règner, je n'oublierois point, après un ſi funèſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Hé ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Fin du ſecond Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte que le ſucceſſeur de Boccoris, rendant tous les priſonniérs Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal, qui commandoit la flote Tyrienne : que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice : qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'ile de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit ſur le point de périr ; mais qu'Aſtarbé maîtreſſe du tiran l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor. Elle trouvoit une noblèſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroîſſoit avoir ſi bien profité de ſes

ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant & modéré. Continuez, dit-élle, mon cher Télémaque; il me tarde de ſavoir comment vous ſortites d'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Méntor, dont vous avez ſenti la pérte avec tant de raiſon.

Telemaque reprit ainſi ſon diſcours. Les Egyptiéns les plus vertueux & les plus fidèles au Roi étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciéns avec les troupes de l'ile de Cypre ſe retirèrent, après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniérs Phéniciéns; je fus compté come étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour; je m'embarquai avec les autres, & l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles; les rameurs fendoient les ondes écumantes; la vaſte mer étoit couvérte de navires; les mariniérs pouſſoient des cris de joie; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'aplaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciél & l'eau, pendant que le ſoléil, qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes, que nons découvrions encore un peu ſur l'horizon; & tout le ciél, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigâtion.

Quoiqu'on m'eut renvoyé comme étant Phénicién, aucun des Phéniciéns avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quélle ville de Phénicie êtes-vous? me dit-il. Je ne ſuis point Phénicién, lui dis-je: mais les Egyptiéns m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme Phénicién: c'eſt ſous ce nom que j'ai long tems ſouffert: c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainſi: Je ſuis Télémaque, fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque en Gréce; mon père s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiégé la ville de Troie: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays; la fortune me perſécute

comme

comme lui : vous voyez un malheureux, qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de retrouver son père.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut apercevoir en moi je ne sai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'est point dans le commun des hommes ; il étoit naturellement sincère & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirèrent pour me sauver d'un grand péril.

Telemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne saurois en douter. La douceur & la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous : je sens même que les Dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils : je vous donnerai un conseil salutaire, & pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier ; quoique je sois si jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse ? Je serai ravi d'aprendre par quel moyen vous avez aquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles ?

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siége de Troie, il me prit sur ses genoux & entre ses brâs ; (c'est ainsi qu'on me l'a raconte.) Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préservent de te revoir jamais ; que plutôt le ciseau de la Parque *(s)* tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère & aux miens ; si tu

(s) Les Parques étoient trois sœurs, *Clotho, Achésis & Atropos :* la première filoit le fil de nos jours ; la seconde le tournoit, & la troisieme le coupoit.

dois

dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O ! mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils, qui m'est si cher ; ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flaterie ; enseignez-lui à se vaincre ; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfesant, sincère & fidèle à garder un sécret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous raporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, & qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur : je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon père eurent soin de m'éxercer de bonne heure au sécret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient, déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mère expôsée à un grand nombre de téméraires, qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable & sur ; on m'entretenoit souvent des plus grandes affaires ; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance. Par là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé ; jamais il ne m'est échapé une seule parole, qui pût découvrir le moindre sécret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant, qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir : mais je savois bien leur répondre sans mentir, & sans leur aprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens. Ils sont redoutables à toutes les nâtions voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux colomnes d'Hercule *(t)*, leur donne des richesses qui surpâssent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sésostris, qui n'auroit

(t) Les colonnes d'Hercule sont les montagnes de Calpé & d'Abila au détroit de Gibraltar, où l'ocean entre dans la mer Méditerranée, & où Hercule borna ses voyages. Elles sont ainsi nommées, parce qu'elles paroissent de loin comme deux colonnes aux yeux des voyageurs.

jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous imposa un tribut, que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude ; nous reprimes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance : mais sa puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet les Egyptiens, bien loin de rentrer, les armes à la main, dans notre pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous apeller à leur secours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclâves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre Roi ; il les a trempées, ces mains cruelles ! dans le sang de Sichée, mari de Didon *(u)* sa sœur. Didon, pleine de désirs de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie ; elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville, qu'on nomme Carthage *(x)*. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches, & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion supose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices & ses infamies. La vertu le condâmne ; il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de son ombre ; il ne dort,

(u) Didon étoit fille de Bélus, Roi de Tir & de Sidon. Pigmalion fit mourir son mari Sichée pour avoir ses richesses.

(x) Cette ville, bâtie sur la côte d'Afrique, vis à vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Afriquain.

ni

ni nuit ni jour. Les Dieux pour le confondre l'accâblent de trésors, dont il n'ôse jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être; il regrète tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre. Il se tourmente pour gâgner. On ne le voit presque jamais; il est seul, triste, abatu au fond de son palais; ses amis mêmes n'ôsent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues & des piques levées autour de sa maison: Trente chambres, qui se communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six grôs verrous, sont le lieu où il se renferme. On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche; ils sont sans cèsse errans de tous côtés. Il prête l'oreille au moindre bruit, & se sent tout ému; il est pâle, défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrâilles. Les mèts les plus exquis le dégoutent; ses enfans, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur; il en a fait ses plus dangereux ennemis; il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré: il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr! quelqu'un de ces domestiques, aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux: quoi qu'il m'en coute, je serai fidèle au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir, que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire, que vous êtes le fils d'Ulysse: il espèreroit qu'Ulysse, retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter; & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivames à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que Pygmalion me le paroissoit.

Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme, qui n'a cherché qu'à se rendre heureux ; il a cru y parvenir par les richesses & par une autorité absolue ; il possède tout ce qu'il peut désirer, & cependant il est misérable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois n'aguères, il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouiroit des plaisirs innocens de la campagne, & en jouiroit sans remord. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes ; il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses, qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ôse y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le fasse ; il fait tout ce que veulent ses passions féroces. Il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte & par ses soupçons. Il paroît être maître de tous les autres hommes ; mas il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de boureaux, qu'il a de désirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité, qu'on cache aux Rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre ; il se montroit à tous ses sujèts comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout, & a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours expôsé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes. Au contraire le bon Roi Sésostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans sa maison environné de sa famille.

Pyg-

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occâsion de me mettre en liberté : il me fit pâsser en revue parmi les soldats Cypriens ; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres chôses. Le défaut des Princes trop faciles & inapliqués est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement : aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien ; car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulâtion, de perfidie & de vices affreux déguisés sous les aparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masqués. Il supôsoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincère sur la tèrre : ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert : il lui en eût couté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable ; mais les vents contraires nous retinrent assez long tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célèbres chez toutes les nâtions connus. J'admirois l'heureuse situâtion de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui se touchent presque ; enfin par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brulans du Midi ; elle est rafraîchie par le vent du Nord, qui

soufle du côté de la mer. Ce pays est au pié du Liban, dont le sommet fend les nues & va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques, qui paroissent aussi vieux que la tèrre où ils sont plantés, & qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nues : cette forêt a sous ses piés de grâs pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent : les brebis, qui bèlent avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pié de la montagne, qui est comme un jardin : le printemps & l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midi, qui sèche & qui brule tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette bèlle côte que s'élève dans la mèr l'île, où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nâger au dessus des eaux & être la Reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde ; & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui apartiènne à un peuple particuliér ; mais qu'èlle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commèrce. Elle a deux grands môles, semblables à deux brâs, qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyèns s'apliquent au commèrce, & leurs grandes richèsses ne les dégoutent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyriènne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'éffacer : on s'en sert pour des laines fines, qu'on rèhausse d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens

niciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades *(y)*; & ils ont même pénétré dans le vaste Océan, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans les îles inconnues, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cèssent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la situation de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui domptèrent les flots, long-tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes *(z)* tant vantés dans la Grèce. Ils furent, dis-je, les premiers qui cèssèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui fondèrent les abîmes de la mer, qui observèrent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babylo-

(y) Gades ou Gadire, aujourd'hui *Cadix*, est une petite île de l'Espagne Bétique, voisine du Continent, vis à vis du port de Mnestée. Elle fut bâtie par les Tiriens.

(z) Les Argonautes étoient les Hérôs de la Grece, qui allèrent en Colchos avec Jâson pour enlever la toison d'or, leur vaisseau, bâti en Thessalie par les mains mêmes de Pallas, se nommoit *Argo*; & Tiphis en étoit le Pilote.

niens,

niens *(a)*; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres & ménagers; ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'accord entre eux: jamais peuple n'a été plus constant, plus sincère, plus fidèle, plus sur, plus commode à tous les étrangers.

Voila, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oisiveté; si les premiers de la nation mépriſoient le travail & l'économie; si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre, s'ils négligeoient leurs manufactures, s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici; recevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sureté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gâgner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gâgner, & de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les étrangers: souffrez même quelque chôse d'eux: craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les règles du commerce; qu'elles soient simples & faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude & même la négligence ou le faste des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce, pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable que le Prince ne s'en méle point, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la

(a) Babylone, capitale de la Chaldée, sur l'Euphrate, étoit une ville très ancienne: il n'en reste presque plus aucun vestige.

peine:

peine : autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'aportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis ; car il use de supercherie pour surprendre les marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulens : il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu ; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal, comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer ; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban, qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous

les

les réservons avec soin pour cet usage ; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriérs habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriérs ? Il me répondit ; Ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excèllent dans les arts, on est sur d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection : car les hommes qui ont le plus de sagésse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts, ausquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts, & dans les sciences utiles à la navigâtion. On considère un bon Géomètre ; on estime fort un habile Astronome ; on comble de biens un pilote qui surpâsse les autres dans sa fonction ; on ne méprise point un bon charpentier ; au contraire, il est bien payé & bien traité : les bons rameurs même ont des récompenses sures & proportionnées à leur service : on les nourit bien ; on a soin d'eux, quand ils sont malades ; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille ; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le père est ravi d'élever son fils dans un si bon métiér, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien : la soumission des inférieurs ne suffit pas : il faut gâgner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage, dans les chôses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux, & tous les métiérs qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres chôses, & j'écrivois tout ce que j'avois apris, de peur d'oubliér quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi, qui

qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'aprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel pays il est ; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné, pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger, qui est de l'île de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous sommes perdus. Le Roi, que sa défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête ; il me veut faire périr, si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons nous ? O Dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mène au palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; & peut-être que le Roi, sans aprofondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux, que le destin veut perdre ; je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne puis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Nar-

Narbal me répondit: Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent; les Dieux même ne peuvent le condamner: il ne fait aucun mal à perſonne; il ſauve la vie à deux innocens; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe ſoi-même: car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propôſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie: la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe, C'eſt vous, ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte?

Nous demeurames long-tems dans cette eſpèce de combat. Mais enfin nous vimes arriver un homme qui couroit hors d'haleine: c'étoit un autre Officier du Roi, qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit; elle étoit enjouée, flateuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel & plein de malignité: Mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſçu gâgner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guères moins funeſte que ſon infâme avarice: mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégout. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, & feſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour

pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le soufrir.

IL y avoit à Tyr un jeune Lyctien *(b)*, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe ; enfin qu'à chanter ses amours sur la lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuse. Il la mépriſa, parce qu'il étoit pâſſioné pour une autre femme. D'ailleurs il craignoit de s'expôſer à la cruelle jalouſie du Roi. Aſtarbé ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment, Dans ſon déſeſpoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire pâſſer Malachon pour l'étranger que le Roi feſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſés, artificieux, prêts à éxécuter ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en priſon.

ASTARBÉ, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet Officier, qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt votre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſçaura bien faire en ſorte que le Roi ſoit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire ; & l'Officier, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

(b) C'eſt abſolument ainſi qu'il faut lire. Puiſque Malachon eſt reconnu pour Grétois ſur la fin de ce même paragraphe, il ne pouvoit pas être *Lydien* ; mais il étoit de *Lictus* ville de Crète.

Narbal & moi nous admirames la bonté des Dieux, qui récompenſoient notre ſincérité, & qui avoient un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions-nous, mérite de l'être, & l'eſt preſque toujours grôſſièrement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcélérats : il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion ; il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous aperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté : fuyez cette tèrre cruelle & maudite. Heureux qui pouroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pouroit vivre & mourir avec vous ! Mais un deſtin ſévère m'attache à cette malheureuſe patrie ; il faut ſoufrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enſeveli dans ſes ruines : n'importe ; pourvu que je diſe toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque ; conſolez Pénélope, délivrez-la de ſes téméraîres Amans ; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſagèſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrôſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau ; il demeura ſur le rivage ; & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pumes nous voir.

Fin du troiſième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

CALYPSO interrompit Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses avantures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'île de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor, qui l'exhortoit à fuir l'île de Cypre; qu'à son réveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyés dans le vin étoient hors d'état de sauver; qu'à son arrivée dans l'île il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs & les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins.

CALYPSO, qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire

prendre quelque repôs. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez gouter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous eſt favorable, Abandonnez-vous donc à la joie. Goutez la paix & tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore *(c)* avec ſes doigts de rôſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil, ſortant de l'onde de la mer, répandront les flâmes du jour pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vôs malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achille *(d)*, vainqueur d'Hector ; ni Théſée *(e)*, revenu des Enfers ; ni même le grand Alcide *(f)*, qui a purgé la tèrre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélas ! qu'elle ſera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſçai déja, & de vous demander ce que je ne ſçai pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Méntor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grote écartée, où tout eſt préparé pour votre repôs. Je prie Morphée *(g)* de répandre ſes plus doux charmes ſur vôs paupières apeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vôs membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges légers, qui, voltigeant autour de vous,

(c) Fille du ſoleil & de la tèrre. Les poëtes lui ont donné un vieux mari, nommée Tithon : ce qui fait qu'elle ſe leve toujours avant le ſoleil.

(d) Achille étoit fils de Pélée Roi de Theſſalie, & de Thétis fille de Nérée. Il fut tué par Pâris, frère d'Hector, dans le temple d'Apollon, pendant qu'il épouſoit Polixène, fille de Priam.

(e) Théſée, fils d'Egée Roi d'Athènes, deſcendit aux enfers pour enlever Proſerpine, mais il y fut enchaîné par ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

(f) C'eſt Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon, qui le fit expôſer à pluſieurs monſtres, dont néanmoins il fut vainqueur.

(g) Dieu du ſommeil.

flatent

flatent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pouroit vous réveiller trop promtement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grote séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y fesoit un doux murmure qui apelloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer les yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque; Le plaisir de raconter vôs histoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers, dont votre courage & votre industrie vous ont tiré; par là vous n'avez fait qu'enflâmer d'avantage son cœur, & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vôs avantures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, & à vous aprendre quelle a été la destinée d'Ulysse; elle a trouvé le moyen de parler long tems sans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire savoir: tel est l'art des femmes flateuses & pâssionées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux, quand il n'est pas utile à dire? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonable d'en manquer: pour moi, je ne puis vous pardoner rien; je suis le seul qui vous connois, & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre père?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor; il faloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compâssion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez; & tout le reste n'a servi qu'à aug-

menter le poiſon qui brule déja ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver!

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque d'un ton modéré & docile? Il n'eſt plus tems, répartit Méntor, de lui cacher ce qui rèſte de vôs avantures; èlle en ſçait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'èlle ne ſçait pas encore; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter: achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & aprenez un autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quèlque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſèil; & ils ſe couchèrent.

Aussitot que Phœbus *(b)* eut répandu ſes premiérs rayons ſur la tèrre, Méntor, entendant la voix de la Déeſſe qui apelloit ſes Nymphes dans le bois, évéilla Telémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommèil: allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles: ne lui ouvrez jamais votre cœur; craignez le poiſon flateur de ſes louanges. Hièr èlle vous élevoit au deſſus de votre père, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel, Sentites-vous combièn cette louange eſt exceſſive? Crutes-vous ce qu'èlle diſoit? Sachez qu'èlle ne le croit pas èlle-même. Elle ne vous loue qu'a cauſe qu'èlle vous croit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionées à vôs actions.

Aprè's ces paroles ils allèrent au lieu où la Déèſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, & cacha ſous une aparence de joie la crainte & l'inquiétude, qui troubloient ſon cœur; car èlle prévoyoit que Télémaque, conduit par Méntor, lui échaperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-èlle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité: j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvèlle deſtinée dans l'ile de Cypre: dites-nous donc, quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'hèrbe ſemée de violèttes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans cèſſe des regards tendres & pâſſionez ſur Télémaque, & de

(b) Phœbus, Apollon, le ſoleil, c'eſt le même Dieu.

voir

voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient une espèce de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Assemblée étoient immobiles & attachés sur le jeune homme. Télémaque, baissant les yeux & rougissant avec beaucoup de grâce, reprit ainsi la suite de son histoire.

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cyprièns, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir; mes sens étoient liés & suspendus; je goutois une paix & une joie profonde, qui enivroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Vénus, qui fendoit les nues dans son char volant conduit par deux colombes *(i)*. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces grâces tendres, qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle ébloüit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout à coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom prononça ces paroles. Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire; tu arriveras bientôt dans cette île fortunée, où les plaisirs, les ris, & les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brulerâs des parfums sur mes autels; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les grâces & l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne sçai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant: son ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira

(i) Oiseaux consacrés à Vénus, comme le paon l'étoit à Junon.

de

de ſon carquois d'or la plus aiguë de ſes flèches ; il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon E'gide. Le viſage de cette Déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionée, que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte ; tout étoit grave vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'E'gide, tomba par tèrre. Cupidon indigné en ſoupira amèrement : il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant ; tu ne vaincras jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envôla ; & Vénus remontant vers l'Oympe, je vis long tems ſon char avec ſes deux colombes, dans une nuée d'or & d'azur ; puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la tèrre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs E'lyſées *(k)*. En ce lieu je reconnus Mèntor, qui me dit : Fuyez cette cruèlle tèrre, cette île empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer : mais je ſentois que mes piés ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains s'efforçant de ſaiſir Mèntor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échapoit toujours. Dans cet èffort je m'éveillai, & je ſentis que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Cypriéns. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mèntor avoit perdu la vie, & qu'ayant pâſſé les ondes du Styx *(l)* il habitoit l'heureux ſéjour des âmes juſtes.

Cette

(k) La demeure des âmes fortunées, ſelon les poëtes, comme le Tartare eſt celle des méchans.

(l) Le Styx eſt une fontaine au pié de la montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux ſont venimeuſes, & ſi froides qu'elles font

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois? Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames; le pilote, couronné de fleurs, laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin, qu'il avoit preſque vuidée; lui & tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dôs des vagues enflées; tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire & nous précipiter dans l'abîme. Nous apercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flôts irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent oüi dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parceque le pilote, troublé

font mourir auſſi-tôt qu'on les a bues. Les poëtes feignent que c'eſt un fleuve ou marais d'enfer, par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de reſpect, qu'ils n'ôſeroient violer leur ſerment. Les Payens, par une politique très ſalutaire, enſeignoient que les âmes de ceux à qui on n'avoit pas rendu les derniers devoirs de la ſépulture, erroient cent ans ſur le bord du Styx, avant que de pouvoir le traverſer.

par

par le vin comme une Bacchante *(m)*, étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelôts effrayés ; je leur fis abaiſſer les voiles : ils ramèrent vigoureuſement : nous paſſâmes au travers des écueils ; & nous vimes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervâtion de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivames en l'île de Cypre au mois du printems *(n)*, qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient les Cypriens, convient à cette Déeſſe ; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile & agréable, étoit preſque inculte ; tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouer à ſon Temple : la beauté, les grâces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſages ; mais les grâces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de moleſſe, l'art de compôſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards, qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions ; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable ; à force de me vouloir plaire, elles me dégoutoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe : elle en a pluſieurs dans cette île ; car elle eſt particulièrement

(m) Les Bacchantes étoient des femmes qui ſacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, ſur le mont Cithéron proche de Thebes, & ſur d'autres montagnes de Thrace. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre apellez Thirſes, & ſembloient poſſédées d'une fureur divine.

(n) C'eſt le mois d'Avril.

adorée

adorée à Cythère, à Idalie, & à Pâphos : c'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre ; c'eſt un parfait periſtyle *(o)* : les colonnes ſont d'une grôſſeur & d'une hauteur, qui rendent cet édifice très majeſtueux : au deſſus de l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bâs reliéf toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du temple eſt ſans ceſſe une foule de peuples, qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu ſacré, aucune victime : on n'y brule point, comme ailleurs, la graiſſe des geniſſes & des taureaux : on n'y répand jamais leur ſang : on préſente ſeulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre, brodées d'or ; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres ſont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bâs de leurs robes. On brule nuit & jour, ſur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient ; & ils forment une eſpéce de nuage, qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendans : tous les vâſes, qui ſervent au ſacrifice, ſont d'or ; un bois ſacré de myrthes *(p)* environe le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une râre beauté, qui puiſſent préſenter les victimes aux Prêtres, & qui ôſent allumer le feu des autels : mais l'impudence & la diſſolution déſhonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſçai quelle inclinâtion pour le déſordre : on ſe mo-

(o) Bâtiment environé de colonnes.
(p) Le myrthe étoit conſacré à Vénus

quoit

quoit de mon innocence : ma retenue & ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples éffrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le gout des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me ſoutenoit preſque plus ; toutes mes bonnes réſolutions s'évanouiſſoient : je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal, qui me preſſoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu : j'étois comme un homme qui nâge dans une rivière profonde & rapide ; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais ſi les bords ſont eſcarpés, & s'il ne peut ſe repôſer ſur le rivage, il ſe lâſſe enfin peu à peu & ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſés s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraîne ; ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir ; mon cœur tomboit en défaillance ; je ne pouvois plus rapeller ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon père. Le ſonge, où je croyois avoir vu le ſage Mentor deſcendu aux Champs Elyſées achevoit de me décourager : une ſécrète & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flateur, qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes ôs. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoupirs ; je verſois des larmes amères : je rugiſſois comme un lion dans ma fureur. O ! malheureuſe jeuneſſe, diſois-je : O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un tems de folie ou de fièvre ardente ? O ! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul ! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enivré d'une folle paſſion ſecouoit preſque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abîme de remords. Pendant ce trouble je courois, errant ça & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée : elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur : mais la flèche qui l'a percée dans le flanc, la ſuit par tout : elle porte par tout avec elle le trait meurtier. Ainſi je courois en vain,

vain, pour m'oublier moi-même ; & rien n'adouciſſoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'aperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor : mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & ſi auſtère, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance ? Eſt-ce vous ? Quoi donc ! eſt-ce vous-même ? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous, Mentor ? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux ? N'êtes vous point au rang des âmes heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elyſées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt-ce qu'une ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpirâtion : il m'attendoit tranquilement ſans faire un pâs vers moi. O Dieux ! vous le ſavez, quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai ; j'arrôſai ſon viſage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compâſſion.

Enfin je lui dis : Helâs ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence ? & que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la tèrre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infâme, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boëte de Pandore (*q*), amollit les cœurs, & ne ſouffre ici au-

(*q*) Pandore étoit une femme merveilleuſe fabriquée par Vulcain, ſur les dons des Dieux, qui voulurent tous avoir part à ſa formâtion. Jupiter irrité contre Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel, envoya cette créature extraordinaire à Epiméthée, frère de Prométhée avec une boëte pleine de maux. Epiméthée l'ayant ouverte tous les maux ſe repandirent ſur la tèrre.

cune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant ; effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrable.

Il dit, & aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux, & qui me laissoit voir la pure lumière : une joie douce & pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur : cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre, dont mes sens avoient été empoisonés : l'une est une joie d'ivresse & de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses & de cuisans remords ; l'autre est une joie de raison, qui a quelque chôse de bienheureux & de céleste ; elle est toujours pure & égale ; rien ne peut l'épuiser ; plus on s'y plonge, plus elle est douce ; elle ravit l'âme sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper ; je mourrai plutôt sur vôs pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Dâmâs en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël qui cherchoit un esclâve Grec, pour connoître les mœurs de la Grèce, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai apris de nôs mœurs, lui a donné la curiosité de pâsser dans l'île de Crète *(r)* pour étudier les sages lois de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Cypre : en attendant un vent favorable, il est

(r) Aujourd'hui *Candie*, située à l'entrée de l'Archipel. Minos, fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agénor Roi de Phénicie, étoit Roi de cette île ; & parce qu'il étoit fort équitable, on a feint que Pluton l'avoit choisi pour être juge aux enfers.

venu

venu faire ſes offrandes au temple ; le voilà qui en ſort ; les vents nous apèllent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque : un eſclâve qui craint les Dieux, doit ſuivre fidèlement ſon maître. Les Dieux ne me permèttent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Pénélope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence ! en quèlle tèrre ſuis-je contraint de laiſſer Télémaque ?

Non, non, lui dis-je, mon cher Mèntor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici, plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrièn eſt-il impitoyable ? Eſt-ce une tigrèſſe dont il a ſucé les mamèlles dans ſon enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes brâs ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive ; vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pâs que je fuye en ſuivant vôs pâs. Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma jeunèſſe & de mes larmes ; puiſqu'il aime la ſagèſſe & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes piés, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mèntor, je me ferai eſclâve avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuſe, c'eſt fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël apella Mèntor ; je me proſternai devant lui : il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous ? me dit-il. La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mèntor, qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe le plus ſage des Rois de la Grèce, qui ont renverſé la ſupèrbe ville de Troie, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quèlque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre père : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé ; elle l'a fait votre eſclâve : ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Crète pour aprendre les lois du bon Roi Minos, n'en-

durciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi, qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage ; mais mes premiérs malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclâves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël ! ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton (s).

Hazael, me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pâs, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe : Méntor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a aquiſe parmi les Grècs ; & d'ailleurs la promte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai votre père juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pas touché de la gloire de votre père, de ſes malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Méntor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclâve : mais je le garde comme un ami fidèle ; l'argent qu'il m'a couté, m'a aquis le plus cher & le plus précieux ami que j'ai ſur la tèrre. J'ai trouvé en lui la ſagèſſe ; je lui dois toutce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre ; vous le ſerez auſſi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger ; je m'aprochois de mon pays ; je trouvois un ſecours pour y retourner ; je goutois la conſolâtion d'être auprès d'un homme, qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Méntor pour ne le plus quiter.

Hazael s'avance ſur le bord du rivage ; nous le ſuivons ; on entre dans le vaiſſeau ; les rameurs fendent les

(s) Fils de Saturne & de Rhée, & frère de Jupiter & de Neptune. Ayant partagé entre eux l'Empire du monde, l'enfer échut à Pluton.

ondes

ondes paisibles. Un zéphir légèr se joue dans nôs voiles ; il anime tout le vaisseau & lui donne un doux mouvement. L'île de Cypre disparoît bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Vénus ! je reconnois votre puissance & celle de votre fils ; j'ai brulé de l'encens sur vôs autels ; mais souffrez que je détèste l'infâme molesse des habitans de votre île, & l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vôs fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première puissance, qui a formé le ciel & la tèrre ; de cette lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette vérité souveraine & universèlle, qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure, est aveugle comme un aveugle né : il pâsse sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est insensé : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il aperçoit de sombres & fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes, entraînés par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la tèrre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternèlle. C'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend, quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie ; elle est comme un grand Océan de lumière ; nôs esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y pèrdre.

Quoique je ne compriſse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y gouter je ne sçai quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux,

des Hérôs, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli *(t)* où ſe plongent les âmes des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare *(u)*, & de cette heureuſe paix, dont jouiſſent les juſtes dans les Champs Elyſées ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous aperçumes des Dauphins couverts d'une écâille, qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flôts avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons, qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite *(x)*, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derrière eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmés & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque, d'une merveilleuſe figure; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronées de fleurs nâgeoient en foule derrière le char; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or, pour commander aux vagues; de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon ſon fils, pendant à ſa mamelle. Elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté, qui feſoit fuir les vens ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au deſſus du char; elle étoit à demi enflée par le ſouffle d'une multitude de petits zéphirs, qui s'éfforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit

(t) Ce fleuve eſt nommé *Léthé* par les poëtes, d'un mot Grec, qui ſignifie *oubli*, parce qu'ils feignent que ſes eaux ôtent la mémoire du paſſé.

(u) Le Tartare eſt un lieu dans les enfers où les méchans ſont tourmentés.

(x) Amphitrite fille de l'Océan & de Doris, femme de Neptune, eſt la Déeſſe de la mer.

au milieu des airs Eole *(y)*, empreſſé, inquiet & ardent. Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtère tenoient en ſilence les fiers aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins, feſant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amère, ſortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déeſſe.

(y) Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceſte, fille d'Hippotas Troyen. Les poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il ſavoit prédire les vents ſelon les ſaiſons.

Fin du quatrième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, raconte, qu'en arrivant en Créte, il aprit qu'Idoménée, Roi de cette île, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret ; que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le père à quiter leur pays ; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoute, qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses lois ; que les viéillards, juges de l'île, & tous les peuples voulurent le faire Roi, voyant sa sagésse.

APRE'S que nous eumes admiré ce spectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Créte, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciél & des flôts de la mer. Biéntôt nous vimes le sommet du mont Ida, au dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au dessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi. Peu à peu nous vimes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoient à nos yeux comme un am-

amphithéâtre. Autant que la tèrre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crète se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ, où la main du laboureur diligent ne fut imprimée ; par tout la charue avoit laissé de creux sillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la tèrre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons, où les troupeaux de bœufs mugissent dans les grâs herbages le long des ruisseaux ; les moutons, paîssans sur le penchant d'uue coline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès (*z*) ; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, & il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent villes, nourit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables ; c'est que la tèrre ne se lâsse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser : plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La tèrre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le désir du superflu : s'ils vouloient vivre simplement, & se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par tout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez

(*z*) Cérès, fille de Saturne & de Rhée, & mère de Proserpine, étoit la Déesse des blés, parce que c'est elle qui a inventé le labourage.

de

de plus merveilleux dans cette île, eſt le fruit de ſes lois. L'éducâtion qu'il feſoit donner aux enfans, rend les corps ſains & robuſtes : on les accoutume d'abord à une vie ſimple, frugale & laborieuſe ; on ſupoſe que toute volupté amollit le corps & l'eſprit ; on ne leur propoſe jamais d'autre plaiſir que celui d'être invincible par la vertu, & d'aquerir beaucoup de gloire. On ne met pâs ſeulement le courage à mépriſer la mort dans les dangers de la guèrre, mais encore à fouler aux piés les trop grandes richeſſes & les plaiſirs honteux. Ici on punit trois vices, qui ſont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la diſſimulâtion, & l'avarice.

Pour le faſte & la moleſſe, on n'a jamais beſoin de les réprimer ; car ils ſont inconnus en Crète : tout le monde y travaille, & perſonne ne ſonge à s'y enrichir ; chacun ſe croit aſſez payé de ſon travail par une vie douce & règlée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui eſt véritablement néceſſaire à la vie. On n'y ſouffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni feſtins délicieux, ni Palais dorés. Les habits ſont de laine fine & de bèlle couleur, mais tout unis & ſans broderie. Les repâs y ſont ſobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grôſſes viandes ſans ragout ; encore même a-t-on ſoin de réſerver ce qu'il y a de mèilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maiſons y ſont propres, commodes, riantes, mais ſans ornemens. La ſuperbe Architecture n'y eſt pas ignorée : mais elle eſt réſervée pour les temples des Dieux ; & les hommes n'oſeroient avoir des maiſons ſemblables à celles des immortels. Les grands biens des Crètois ſont la ſanté, la force, le courage, la paix & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des chôſes néceſſaires, le mépris des ſuperflues, l'habitude du travail & l'horreur de l'oiſiveté, l'émulâtion pour la vertu, la ſoumiſſion aux lois & la crainte des juſtes Dieux.

Je lui demandai, en quoi conſiſtoit l'autorité du Roi ; & il me répondit. Il peut tout ſur les peuples : mais les lois peuvent tout ſur lui. Il a une puiſſance abſolue pour

faire

faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples, comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes servent, par leur misère & par leur servitude lâche, à flater l'orgueil & la molesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la molesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs; mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection; & il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille: c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante & si heureuse. C'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans, qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, à leur vanité. Enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain Juge des morts.

Pendant que Mentor fesoit ce discours, nous abordames dans l'île. Nous vimes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale *(a)*, & qui étoit une

(a) Dédale, fils de Micion & père d'Icare, étoit un ouvrier très fameux: il quitta le séjour d'Athènes & se vint mettre au service de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux labirinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient sortir. Il y fut lui-même retenu prisonnier, avec

une imitation du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vimes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer : nous demandames la cause de leur empressement ; & voici ce qu'un Crétois nommé Nausicrate nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion & petit fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres Rois de la Grèce, au siége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète ; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau & tous les autres, qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux : chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir : chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repôs des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée, levant les yeux & les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : O puissant Dieu ! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir l'île de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête, qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son père, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser ; malheureux ! qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le père échapé à la tempête arrivoit dans le port désiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, & il apréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis *(b)*,

avec son fils Icare, pour avoir offensé le Roi ; mais il trouva moyen de se faire des ailes, pour s'envoler de là par le milieu des airs ; ou plutôt, c'est ainsi que les poëtes ont nommé les voiles d'un vaisseau, dont il inventa l'usage, lorsqu'il voulut se retirer de Crète.

(b) Némésis, fille de Jupiter & de la Nécessité, ou de la nuit selon Hésiode, présidoit à la punition des crimes, elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

Déesse

Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur tout les Rois orgueilleux, pouſſoit d'une main fatale & inviſible Idoménée. Il arrive; à peine ôſe-t-il lever les yeux; il voit ſon fils: il recule, ſaiſi d'horreur; ſes yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chère, qui puiſſe lui ſervir de victime. Cependant le fils ſe jette à ſon cou, & eſt tout étonné que ſon père répond ſi mal à ſa tendreſſe; il le voit fondant en larmes.

O mon père: dit-il, d'où vient cette triſteſſe? Après une ſi longue abſence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, & de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vôs yeux de peur de me voir. Le père, accâblé de douleur, ne répondoit rien. Enfin, après de profonds ſoupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis? A quel prix m'âs-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me briſant finir ma triſte vie; laiſſe vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon ſang, épargne le ſien. En parlant ainſi, il tira ſon épée pour ſe percer: mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtèrent ſa main. Le viéillard Sophronime, interprête des volontés des Dieux, lui aſſura qu'il pouroit contenter Neptune ſans donner la mort à ſon fils. Votre promeſſe, diſoit-il, a été imprudente: les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promeſſe, celle de l'accomplir contre les lois de la nature; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur ſang autour de ſon autel couronné de fleurs; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce diſcours, la tête baiſſée & ſans répondre; la fureur étoit allumée dans ſes yeux; ſon viſage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur; on voyoit ſes membres tremblans. Cependant ſon fils lui diſoit: Me voici, mon père; votre fils eſt prêt à mourir, pour apaiſer le Dieu de la mer: n'attirez pas ſur vous ſa colère: je meurs content, puiſque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frapez, mon père; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui & comme déchiré par les Furies infernales *(c)*, surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant ; il la retire toute fumante & toute pleine de sang, pour la plonger dans ses propres entrailles : il est encore un fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang ; ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la suporter. Tel qu'un beau lis, au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charue, languit & ne se soutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la tèrre ne le nourit plus & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le père dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne sçait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compâssion pour l'enfant & d'horreur pour l'action barbâre du père, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prènnent des bâtons & des pièrres ; la discorde soufle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crètois, les sages Crètois, oublient la sagèsse, qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux ; ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à soi, les remèrcie de l'avoir arraché d'une tèrre, qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, & ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins *(d)*.

(c) Elles étoient trois sœurs, *Tisiphone*, *Alecton* & *Mégère*. Leur emploi étoit de tourmenter les méchans dans les enfers, & même sur la tèrre.

(d) Le pays des Salentins est aujourd'hui la partie méridionale de la tèrre d'Otrante sur la mer Ionienne dans le royaume de Naples.

Ce-

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un, qui conserve dans leur pureté les lois établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander: on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattent; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi, dont le corps soit fort & adroit, & dont l'âme soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô étrangers! de venir dans notre assemblée: vous combattrez avec les autres; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivimes sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivames à une espèce de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt: le milieu du cirque étoit une arène preparée pour les combatans; elle étoit bordée par un grand amphitéâtre d'un gâzon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivames, on nous reçut avec honneur; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse: je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'aperçus qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me fesoit; je me dépouillai de mes habits; on fit couler des flôts d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps, & je me mélai parmi les combatans. On dit de tous côtés, que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix; & plusieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien *(e)* d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres, qui ôsèrent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunèsse ; ses brâs étoient nerveux & bien nouris ; au moindre mouvement qu'il fesoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunèsse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre ; nous nous serrames à perdre la respirâtion. Nous étions épaule contre épaule, pié contre pié, tous les nerfs tendus & les bras entrelâssés comme des serpens ; chacun s'efforcant d'enlever de tèrre son ènnemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, & m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mèttre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : victoire au fils d'Ulysse ; & j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du cèste *(f)* fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Sâmos *(g)* avoit aquis une haute réputâtion dans ce genre de combat. Tous les autres lui cedèrent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mèntor, qui me crioit : o fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvèlles forces ; j'évitai plusieurs coups, dont j'aurois été accâblé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans

(e) L'île de Rhode, ainsi apellée parce qu'il y croit beaucoup de rôses, est une des îles de l'Archipel, sur la côte de l'Asie.

(f) C'étoit proprement l'escrime, qui se fesoit à coups de poings : les athletes s'armoient les mains de grôsses courroies de cuir de bœuf, & c'est ce qu'on nommoit le ceste.

(g) Ile de la mer Ionienne, consacrée à Junon.

ce:te

cette posture penchée : déja il reculoit, quand je haussai mon cèste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver ; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par tèrre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussière & de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'òsa renouveller le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots, que l'on distribua au sort. Le mièn se trouva le moindre pour la légèreté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussière vole & couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres pâsser devant moi. Un jeune Lacédémonièn *(b)*, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crètois, nommé Polyclète, le suivit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de fueur, étoit tout penché sur leurs crins flotans ; & le mouvement des roues de son chariot ètoit si rapide, qu'èlles paroissoient immobiles, comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent & se mirent peu à peu en haleine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux, qui ètoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abatit, & ôta par sa chute à son maître l'espérance de règner.

Polyclete se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba, les rènes lui échapèrent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignâtion que j'ètois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne pâssasse entre la borne & lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, ètoient en état de le devancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le pâssage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promte-

(b) Lacédémone ètoit dans le Péloponèse.

ment le tour pour n'être pas engagé dans son désordre : & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : victoire au fils d'Ulysse ; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Crétois, nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards, que Minos avoit établis juges du peuple & gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte, quand j'aprochai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs ; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquile : ils ne se pressoient point de parler ; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des chôses pâssées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vues sur toutes chôses : mais ce qui perfectionnoit de plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits, délivrés des folles pâssions & des caprices de la jeunesse ; la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien domté leurs humeurs, qu'ils goutoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impetueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquile.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit d'ordinaire renfermé, dans une câsse d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les Dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les lois

destinées à les rendre bons, sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent, que c'étoit un homme si riche qu'il pouvoit contenter tous ses désirs. D'autres dirent, que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujeti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent, que c'étoit un barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin. D'autres crurent, que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux: en un mot, l'homme véritablement libre est celui, qui dégagé de toute crainte & de tout désir n'est soumis qu'aux Dieux & à la raison. Les viéillards s'entreregardèrent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on propôsa la seconde question en ces termes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit, C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur.

Un autre disoit, C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos *(i)*, qui dit: Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des chôses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria: on aplaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & je repondis, suivant les maximes de Mentor: Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables: il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son malheur; il ne peut s'en guérir: il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flateurs pour aller jusqu'à lui. Il est tirannisé par ses pâssions; il ne connoît point ses devoirs: il n'a jamais gouté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu: il est malheureux & digne de l'être; son malheur augmente tous les jours: il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien; & les viéillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda, lequel des deux est préférable, d'un côté, un Roi conquérant & invincible dans la guèrre; de l'autre, un Roi sans expérience de la guèrre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guèrre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guèrre vient? Les ennemis le vaincront, & réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guèrre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses

(i) Ile de la mer Ægée, aujourd'hui *Mételin*.

sujets

sujets maîtres des autres nâtions, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi :

Un Roi qui ne sçait gouverner que dans la paix ou dans la guèrre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sçait que la guèrre, à un Roi sage, qui sans savoir la guèrre est capable de la soutenir dans le besoin par ses Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entièrement tourné à la guèrre, voudroit toujours la faire pour étendre sa domination & sa propre gloire; il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple, que son Roi subjugue d'autres nâtions, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs les longues guèrres entraînent toujours après elles beaucoup de desordres; les victorieux mêmes se déréglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coute à la Grèce pour avoir triomphé de Troie; elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lors que tout est en feu par la guèrre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guèrre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guèrre? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nâtion victorieuse que les autres nâtions vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire gouter à ses sujets les fruits d'une guèrre heureusement finie : il est comme un homme, qui défendroit son champ contre son voisin, & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est à dire, qu'il

qu'il n'eſt pas né pour troubler le repôs de ſon peuple; en voulant vaincre les autres peuples que la juſtice ne lui a pas ſoumis: mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſureté contre ſes ennemis. Voici comment: Il eſt juſte, modéré, & commode à l'égard de ſes voiſins: il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix: il eſt fidéle dans ſes alliances. Ses Alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiét, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiét, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres & ſans ceſſe expoſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſupôſe qu'il gouverne par les plus ſages lois. Il retranche le faſte, la molèſſe, & tous les arts qui ne ſervent qu'à flater les vices: il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie; ſur tout il aplique ſes ſujèts à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gâgnant facilement ſa vie par la culture de ſes terres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par les voluptés, qui eſt éxercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuſe, qui ſçait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de pérdre cette liberté qu'il goute ſous un ſage Roi, apliqué à ne régner que pour faire régner la raiſon. Qu'un conquérant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en batâille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience

tience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combâts, & par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abatre. D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses Alliés. Ses sujèts aimeront mieux mourir que de pâsser sous la domination d'un autre Roi violent & injuste: les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle ressource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc, que le Roi pacifique, qui ignore la guèrre, est un Roi très-imparfait, puisqu'il ne sçait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis: mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquérant, qui manque des qualités necessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guèrre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens, qui ne pouvoient gouter cet avis: car la plupart des hommes, ébloüis par les choses éclatantes comme les victoires & les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille & solide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais les Viéillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premiér de ces viéillards s'écria: Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre île. Minos avoit consulté les Dieux pour sçavoir combién de tems sa race règneroit suivant les lois qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tièns cèsseront de règner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire règner tes lois. Nous avons craint que quélque étranger ne vint faire la conquête de l'île de Crete *(k)*: mais le malheur d'Idoménée & la sagèsse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi?

(k) Il n'y a point de doute que ce ne soit ainsi qu'il faut lire, au lieu de *nous avons craint que quelque étranger* viendroit *faire*, &c. qui se trouve dans toutes les éditions précédentes.

Fin du cinquième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte, qu'il refusa la royauté de Créte, pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême: qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nâtion, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'aprendre des vertus d'Aristodème, qui fut proclamé Roi au même moment; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque: mais que Neptune pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déésse Calypso venoit de les recevoir dans son île.

AUssitôt les viéillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premiér me prenant par la main, annonca au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine achevat-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousa des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri. Que le fils d'Ulysse semblable a Minos régne sur les Crétois.

J'at-

J'attendis un moment, & je fesois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa dernière espérance, & le Grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles me percèrent le cœur, & me soutinrent contre le vain désir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi ; O illustres Crétois ! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de raporter, marque bien que la race de Minos cèssera de régner quand un étranger entrera dans cette île, & y fera régner les lois de ce sage Roi : mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger, marqué par l'oracle : j'ai accompli la prédiction : je suis venu dans cette île : j'ai découvert le vrai sens des lois, & je souhaite que mon explicâtion sèrve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combatu dans vôs jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici : c'étoit pour mériter votre estime & votre compâssion : c'étoit afin que vous me donassiez les moyens de retourner promtement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, & consoler ma mère Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon cœur : il faut que je vous quitte ; mais la mort seule poura finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir Télémaque aimera les Crétois, & s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disoient : Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays & qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient ; Il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta

de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois, que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples : mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échape. Vous devez choisir non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même : cherchez un homme qui ait vôs lois écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces lois : que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les viéillards, charmés de ce discours, & voyant toujours croître les aplaudissemens de l'assemblée, me dirent : Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi, qui fasse régner nôs lois. Connoissez-vous quelqu'un, qui puisse commander avec cette modération ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi : c'est sa sagesse, & non pas la mienne, qui vient de parler ; & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance ; les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & réservé. Mais quand on s'apliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sçai quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux, & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions : on le questionna : il fut admiré : on résolut de le faire Roi. Il

s'en

s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne fesoient présque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils fesoient souvent, par la surprise des flateurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent, quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté, ne la connoît pas : & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point ? il la cherche pour lui ; & vous devez désirer un homme, qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement, de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres ; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrate, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'île de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël ; qu'Hazaël, touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse rempliſſoit son cœur.

Les vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses &

de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: Ne croyez pas, ô Crétois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſçai combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux; mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y eſt attaché eſt faux, & ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie eſt courte; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter: c'eſt pour aprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nouriſſe mon cœur, & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la viéilleſſe. Si j'avois quelque chôſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrièrent, parlant à Méntor: Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels, dites nous donc, qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre Roi? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez apris le choix que nous devons faire. Il leur répondit: Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme, qui ne témoignoit aucun empreſſement. C'eſt un viéillard aſſez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'apelloit Ariſtodême. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit, que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient. Il a paru n'en avoir aucune joie: il a dit, que pour l'un il ne lui ſouhaitoit point les périls de la royauté; & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre régnât jamais. Par là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans, qui a de la vertu; & qu'il ne flatoit point l'autre dans ſes déréglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce viéillard. Un de vôs citoyens m'a répondu: il a long-tems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures; mais ſa vertu ſincère & ennemie de la flaterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans

le

le siége de Troie. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'aquérir bientôt : il oublia tous ses services : il le laissa ici pauvre, mépriſé des hommes grôſſiérs & lâches, qui n'estiment que les richesses : mais content dans sa pauvreté, il vit gayment dans un endroit écarté de l'île, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement : ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail : ils se sont mis dans l'abondance des chôses nécessaires à une vie simple. Le sage viéillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte ; il les instruit : il juge tous les différends de son voisinage : il est le père de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le père, après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs.

Voila, ô Crétois, ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoissez, qui sçait la guèrre, qui a montré son courage, non seulement contre les flèches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a mépriſé les richesses aquises par la flaterie, qui aime le travail, qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple, qui détéste le faste, qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condâmne le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui est déja le père du peuple. Voilà votre Roi, s'il est vrai que vous désirez de faire régner chez vous les lois du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : Il est vrai, Aristodême est tel que vous le dites : c'est lui qui est digne de régner. Les viéillards le firent apeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniérs du peuple ; il parut

rut tranquile : on lui déclara qu'on le feſoit Roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans, ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & ſi vous réſiſtez aux lois. La ſeconde, que je ferai libre de continuér un vie ſimple & frugale. La troiſième, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur mérite, comme le réſte des citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême *(l)* fut mis par le chef des viéillards, gardes des lois, ſur la tête d'Ariſtodême. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodéme nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos, écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Créte, depuis Saturne *(m)* & l'âge d'or : il fit métre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpéces qui ſont bonnes en Créte, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés ; il y fit métre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir : il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié, qui n'eſt fondée que ſur la vertu : un jour ils nous réuniront ; & ces Champs fortunés, où l'on dit que les juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternélle, verront nos âmes ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces môts, il

(l) Le Diadême étoit un bandeau, ou une eſpéce de petit bonnet, qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.

(m) Fils de *Cœlus*. Jupiter l'ainé de ſes enfans, l'ayant chaſſé du ciel (ou de ſon royaume où l'on vivoit heureux ſous ſon regne) il ſe refugia en Italie, où il amena l'âge d'or.

verſoit

verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui; & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodême, il nous dit: C'eſt vous qui venez de me faire Roi; ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraie ſageſſe, & que je ſurpâſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpâſſe en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vôs ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe régnant avec ſa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau, plein de rameurs & d'hommes armés; ils pouront vous ſervir contre ces hommes injuſtes, qui perſécutent votre mère. O Mentor, votre ſageſſe, qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à déſirer pour vous. Allez tous deux; vivez heureux enſemble; ſouvenez-vous d'Ariſtodême; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Crétois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa; & nous ne pumes en le remerciant retenir nôs larmes.

Cependant le vent, qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Deja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline: tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponèſe *(n)* ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête envelopa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitates par votre ſuperbe Trident toutes les eaux de votre Empire! Vénus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythère, aller trouver ce Dieu; elle lui parla avec douleur; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes: du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des choſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance? Les

(n) Le Péloponeſe, aujourd'hui la Morée, eſt la partie méridionale de la Grece. C'eſt une preſqu'île attachée à la Grece Septentrionale par l'iſthme de Corinthe, & baignée ailleurs par le golfe de Lépante, la mer de Grece & l'Archipel.

Dieux

Dieux mêmes la sentent; & ces téméraires mortels ont ôsé condâmner tout ce-qui se fait dans mon île. Ils se piquent d'une sagésse à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre Empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vôs profondes abîmes ces deux hommes, que je ne puis souffrir?

A peine avoit elle parlé, que Neptune souleva des flôts jusqu'au ciel; & Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria, qu'il ne pouvoit plus résister aux vents, qui nous poussoient avec violence vers les rochers; un coup de vent rompit notre mât; & un moment après nous entendimes les pointes des rochers, qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis: voici la mort; il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolâtion pour moi de mourir avec vous; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquilement la mort; il faut, sans la craindre, faire tous ses éfforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussitôt il prend une hache, il achève de couper le mât, qui étoit déja rompu, & qui, panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté: il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor non seulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre encouragé par lui? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât

mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous ; car nous pouvions nous asseoir dessus : s'il eut falu nâger sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées : mais souvent la tempête fesoit tourner cette grande pièce de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de notre bouche, de nôs narines, & de nôs oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flôts, pour ratraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague, haute comme une montagne, venoit pâsser sur nous ; & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât, qui étoit nôtre unique espérance, ne nous échapât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siége de gâzon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonné aux vents & aux flôts ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux, & non pas la mer, qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pouroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres [illegible] Jupiter pouroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours, qui me consoloit un peu ; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous pâssames toute la nuit tremblans de froid & demi morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencèrent à s'apaiser ; & la mer mugissant ressembloit à une personne, qui ayant été longtems irritée n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion, étant lâsse de se mettre en fureur : elle grondoit sourdement, & ses flôts n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu ; & les étoiles, qui avoient été si long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous aperçumes de loin la tèrre ; & le vent nous en aprochoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur ;

cœur; mais nous n'aperçumes aucun de nos compagnons: selon les aparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fumes auprès de la tèrre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers, qui nous eussent brisés: mais nous tâchions de leur préfenter le bout de notre mât, & Mèntor fesoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitames ces rochers affreux, & nous trouvames enfin une côte douce & unie; ou nâgeant sans peine, nous abordames sur le sâble. C'est là que vous nous vites, ô grande Déèsse! qui habitez cette île; c'est là que vous daignates nous recevoir.

Fin du sixième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

CALYPSO admire Télémaque dans ses avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans son île, en l'engageant dans sa pâſſion. Mentor ſoutient Télémaque par ſes remontrances, contre les artifices de cette Déeſſe, & contre Cupidon, que Vénus avoit amené à ſon ſecours. Néanmoins Télémaque & la Nymphe Eucharis reſſentent bientôt une pâſſion mutuelle, qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo, & enſuite ſa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque ſortira de ſon île. Cupidon va la conſoler, & oblige ſes Nymphes à aller bruler un vaiſſeau, fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque ſent une joie ſecrete de voir bruler ce vaiſſeau. Mentor, qui s'en aperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gâgner en nâgeant un autre vaiſſeau, qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce diſcours, toutes les Nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés ſur lui, ſe regardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement : Quels ſont donc ces hommes

hommes si chéris des Dieux? A-t-on jamais oui parler d'avantures si merveilleuses? Le fils d'Ulysse le surpâsse déja en éloquence, en sagesse & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse & quelle grandeur! Si nous ne sçavions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus *(o)*, pour Mercure *(p)*, ou même pour le grand Apollon *(q)*. Mais quel est ce Mentor, qui paroît un homme simple, obscur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sçai quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble, qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour savoir de lui, si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût sçu que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor; & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit sçavoir.

(o) Bacchus, fils de Jupiter & de Sémélé fille de Cadmus Roi de Thebes, inventa l'usage du vin, dont les poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui sont trop adonnés au vin, en deviennent stupides & lascifs.

(p) Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, étoit l'interprete & le messager des Dieux: il étoit le Dieu d'Eloquence, du Commerce & des Larrons.

(q) Apollon, fils de Jupiter & de Latone, est apellé l'inventeur de la medecine, du lut, de la poëtie, & de l'art de deviner: il est aussi le Prince des Muses.

Ce

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse, avant le siége de Troie. Il répondit à toutes avec douceur; & ses paroles, quoique simples, étoient pleines de grâces. Calypso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation: elle revint; & pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux apesantis & dans tous les membres fatigués d'un homme abatu, que les paroles flateuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor: mais elle sentoit toujours je ne sçai quoi qui repoussoit tous ses efforts, & qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé, qui cache son front dans les nues & qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer, qu'elle l'embarasseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout-à-coup; & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus faire parler. Elle employoit ses plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque; & une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

Venus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter; mais le Père des Dieux souriant, sans vouloir

lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brule sur ses autels à Paphos, à Cythère, & à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes; elle apelle son fils, & la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles grâces, elle lui parla ainsi.

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes, qui mépriſent ta puissance & la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Va; perce de tes fléches ces deux cœurs insensibles: descends avec moi dans cette île; je parlerai à Calypso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grote.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a mépriſée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris: mais l'Amour vient lui-même pour vous venger: je vous le laisse: il demeurera parmi vôs Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nouri par les Nymphes de l'île de Naxos *(r)*. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bien-tot son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une ôdeur d'ambroisie, dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'amour demeura entre les brâs de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flâme, qui couloit déja dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussi-tôt à la Nymphe, qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélâs! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flateur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir: Mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit

(r) Ces Nymphes de l'île de Naxos, dans la mer Egée, une des Ciclades, en recompence du soin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent transportées au ciel, & changées en étoiles, qu'on apelle les *Iliades*.

je

je ne sai quoi d'empoisoné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'ôsoit aprocher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit; & il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, ensorte qu'aucune de ses fléches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux, que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde, qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant, qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses brâs. Il sent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes? disoit-il à Mentor; combien sont-elles différentes de ces femmes de l'île de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces Beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'île de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pâs maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignâtion: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux apâs trompeurs d'une pâssion, qu'on n'aperçoit que quand il n'est présque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque! fuyez ces Nymphes, qui ne sont si discrétes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse. Mais sur tout fuyez cet enfant, que vous ne connoissez pâs. C'est l'Amour, que Vénus sa mère est venue aporter dans cette île, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère: il a blessé le cœur de la Déesse Calypso; elle est pâssionée pour vous; il a brulé toutes les Nymphes, qui l'environnent: vous

brulez vous même, ô malheureux jeune homme, presque sans le sçavoir.

Telemaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île ? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis long tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi n'aura pu résister à tant de Prétendans : son père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne, de peur de voir toutes celles qui la condâmnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités ? Quelle main inconnu vous a enlevé à tous les dangers, qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ; vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je saurai bien sortir de cette île. Lâche fils d'un père si sage & si généreux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les Dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Telémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor : sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignâtion & le départ de cet homme si sage, à qui il devoit tant. Mais une pâssion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, fesoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité, qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu & contre les ordres

dres des Dieux. La vertu vous rapelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandoner à une folle pâssion. Les Dieux, qui vous ont delivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour seul, ce honteux tiran, peut vous y retenir. Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pouroit finir.

Te'le'maque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eut arraché malgré lui de l'île. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère, qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, & aucune n'y étoit constante; son cœur étoit comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, & poussant des cris semblables aux mugissemens d'un lion. Il étoit devenu maîgre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abatu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjoûment, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il paroissoit tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se déssèche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa pâssion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdûment Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guères la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télémaque

une pâſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vue en lui : ce plaiſir commence à le dégouter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt ce vous, ô Déeſſe ! qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypso ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne pût ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'île de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ôſe t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abatu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les choſes qu'elle voyoit, & elle ſeſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſçut que Télemaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propoſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup, ne pouvant plus modérer ſon reſentiment, elle lui parla ainſi :

Est-ce donc ainſi, ô jeune Téméraire ! que tu es venu dans mon île, pour échaper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton père, puiſſes-tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre & miſérable Ithaque, que tu n'âs point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps de-

venu le jouet des flôts, soit rejetté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra aussi: elle le verra; elle en aura le cœur déchiré, & son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflâmés; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit: ils avoient je ne sçai quoi de sombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides. Elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage: ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source; & à peine en couloit il quelques unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée Méntor observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne: il jettoit souvent sur lui des regards de compâssion.

Te'le'maque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Méntor. Il n'ôsoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condâmnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute: mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle pâssion.

Les Dieux & les Déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avoient les yeux attachés sur l'île de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île. Minerve, sous la figure de Méntor, se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échapât, úsoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vêtue comme Diane. Vénus &

Cu-

Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour-là sa beauté éffaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines; & elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grote, & parla ainsi toute seule:

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chasse? En serai-je? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que Télémaque en me voyant soit encore plus pâssioné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pâs; ils n'y iront pâs eux mêmes; je saurai bien les empêcher: Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le remmènera à Ithaque. Mais que dis-je, & que deviendrai-je, quand Télémaque sera parti? où suis-je? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Vénus? Vénus! vous m'avez trompée? O perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux Enfant! Amour empesté! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, & tu n'âs porté dans ce cœur que trouble & que désespoir. Mes Nymphes sont revoltées contre moi. Ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra; je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso! Que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs? C'est moi, qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisoner son cœur? Il m'eut quittée. Hé bien! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien merité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers; laisse Calypso sans consolâtion, ne pouvant suporter la vie, ni trouver la mort. Laisse-la inconsolable,

cou-

couverte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte: mais tout à coup elle sort impétueusement: Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle? Est ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice, auquel il succombe? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus longtems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père, & négliger sa haute destinée? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; & vous, ne ferez-vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau; c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où sont tous les instrumens nécessaires pour tâiller & pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems, pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit: d'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit; de l'autre elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans: mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau: elle prêtoit l'oreille: chaque coup la faisoit fremir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eut dérobé quelque signe, ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur: Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! Rien ne peut adou-

adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs : il ne peut souffrir que vous en goutiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même : mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir, la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on révint par un coin de la forêt assez voisin du lieu, où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage, semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'apuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau mais qui ne vit point Mentor parce qu'il s'étoit déja retiré ayant fini son travail, demanda à la Déesse, à qui étoit ce vaisseau, & à qui on le destinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne serez plus embarassé par cet ami sévère, qui s'opose à votre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi ! s'écria Télémaque. O Eucharis ! si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapèrent dans le transport de sa passion : il vit le tort qu'il avoit eu en les disant : mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant & baissant les yeux demeuroit derrière, toute interdite, sans ôser se montrer, mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrètement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme

comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus & troublé.

Calypso, plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, & ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grote où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repôs: loin de moi ce jeune inſenſé; & vous imprudent viéillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais aprens, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis. Ingrat, tu ne ſortirâs de mon île, que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée; tu regréteras Calypſo, mais en vain. Neptune encore irritée contre ton père, qu'il a offenſé en Sicile, & ſollicité par Vénus, que tu âs mépriſée dans l'île de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verrâs ton père, qui n'eſt pas mort; mais tu le verrâs ſans le connoître. Tu ne te réunirâs avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va: je conjure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher & frapé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſuplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, ſont eſprit agité étoit déja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rapella dans ſon cœur le déſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici: peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo! tu t'es trahi toi-même par ton ſerment: te voilà engagée; & les ondes du Styx, par leſquelles tu âs juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit ſur ſon viſage les Furies peintes; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Telemaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pâs?) & l'horreur

de

de Télémaque redoubla les transports de la Déesse. Semblable à une Bacchante, qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, apellant toutes les Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ôse plus parler. La Déesse fremit en la voyant auprès d'elle; & loin de s'apaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux; car il n'ôsoit l'embrasser autrement, ni le regarder: il verse un torrent de larmes. Il veut parler: la voix lui manque: les paroles lui manquent encore davantage: il ne sçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai père! ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux: délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui aprend à se suporter lui même sans flater sa passion, & lui dit: Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore: c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, & ne sçait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'amour, qui flate pour perdre, & qui sous une aparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux & les grâces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour

ignorer

ignorer la plaie de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même : vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité ; vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale. Eucharis brule d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entre-déchirer : & voilà ce que fait le traître Amour, qui paroît ſi doux. Rapellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'amour & pour revoir votre chère patrie ? Calypſo élle-même eſt contrainte de vous chaſſer : le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Méntor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque ſuivoit à peine, regardant toujours derrière lui : il conſidéroit Eucharis, qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux noués, ſes habits flotans, & ſa noble démarche. Il auroit voulu baiſer les traces de ſes pâs. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oréille, s'imaginant entendre ſa voix : quoiqu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux : il croyoit même parler à élle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Méntor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſomméil, il dit à Méntor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon père ! ou laiſſez-moi cette dernière conſolation qui eſt ſi juſte, où arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire encore

core une fois adieu ; & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor. Votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquile, & vous demandez la mort. Vous oſez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : vous êtes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous revèrrez, à Ithaque où vous devez règner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur. Vous renonciez à tous ces biens pour vivre déſhonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déeſſe avec tant de tranſports ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte à craindre & à fuir ; mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derrière ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coutés depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai oſé vous parler ; la mère qui vous mit au monde ſouffroit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tu, j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu : rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pen-

Pendant que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer; & Télémaque, qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit eſcarpé. C'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place: mais ils aperçurent un triſte ſpectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce viéillard inconnu non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit: il alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts: elle ne put le voir ſans gémir; & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les plaies de ſon cœur. L'Amour lui dit: Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel, qui eſt captif dans votre île. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir? O malheureux Amour! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils: c'eſt toi qui m'âs tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque. Jupiter même le père des Dieux avec toute ſa puiſſance n'oſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télémaque, ſors de mon île: ſors auſſi, pernicieux enfant; tu m'âs fait plus de mal que lui.

L'Amour eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarrâs; laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous opôſez point au départ de Télémaque. Ni vôs Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le déſſein de bruler ce vaiſſeau, que Mentor a fait avec tant de précipitâtion. Sa diligence, qui vous a ſurpris, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour; & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flateuſes firent gliſſer l'eſpérance & la joie juſqu'au fond des entrâilles de Calypſo. Ce qu'un zéphir fait par ſa fraîcheur ſur le bord d'un ruiſſeau, pour délâſſer les troupeaux languiſſans que l'ardeur de l'été conſume, ce diſcours le fit pour apaiſer le déſeſpoir de la Déèſſe. Son viſage devint ſerein : ſes yeux s'adoucirent : les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'èlle. Elle s'arréta, èlle ſourit, èlle flata le folâtre Amour ; & en le flatant èlle ſe prépara de nouvèlles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla perſuader auſſi les Nymphes, qui ètoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Télémaque eſt encore en vôs mains : hâtez-vous de bruler ce vaiſſeau que le téméraire Méntor a fait pour s'enfuir. Auſſitôt èlles allument des flambeaux ; èlles accourent ſur le rivage ; èlles frémiſſent ; èlles pouſſent des hurlemens ; èlles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flâme vôle : èlle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine ; des tourbillons de fumée & de flâme s'élévent dans les nues.

Télémaque & Méntor aperçoivent ce feu de deſſus le rocher ; & en entendant les cris des Nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir ; car ſon cœur n'ètoit pâs encore guéri, & Méntor remarquoit que ſa pâſſion ètoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincèlles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liéns. Il ne nous réſte plus aucune eſpérance de quitter cette île.

Mentor vit bién que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibléſſes, & qu'il n'y avoit pâs un ſeul moment à pérdre. Il aperçut de loin au milieu des flôts un vaiſſeau arrêté, qui n'ôſoit aprocher de l'île, parce que tous les pilotes ſavoient que l'île de Calypſo ètoit inacceſſible aux mortels. Auſſi-tôt le ſage Méntor pouſſant Télémaque, qui ètoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jètte avec lui. Télémaque ſurpris de cette violente chute but l'onde amère, & devint

vint le jouet des flôts. Mais revenant à lui, & voyant Mentor, qui lui tendoit la main pour lui aider à nâger, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les Nymphes, qui avoient cru le tenir captifs, pouſſèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable rentra dans ſa grote, qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour, qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envôla dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mère l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'île, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire, faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du ſeptième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

ADOAM frère de Narbal, commande le vaisseau Tyrien, ou Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tiran son père avoit disgracié à la persuâsion de cette femme. Pendant un repâs qu'il donne à Télémaque & à Mentor. Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides, & les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique: il décrit la douce température de l'air, & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien, qui alloit dans l'Epire. Ces *(s)* Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le re-

(s) Province maritime de la Grece, au midi de l'Albanie, où est le promontoire d'*Actium*, & où se donna la bataille décisive entre Octavius & Marc Antoine.

connoître

connoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au dessus de l'eau : Phéniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes, qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nâgé longtems & avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient apesantis par l'eau, qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette île, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pouroit en aprocher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés ; nous sommes Grècs ; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire : nous y trouverons des amis, qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera ; & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; & Télémaque gardant le silence le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'île de Calypso, augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même ; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander

mander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu: votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frapé; mais je ne ſçai où je vous ai vu: votre mémoire peut-être aidera la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie: Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard. Je vous ai vu, je vous reconnois: mais je ne puis me rapeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rapèlle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout à coup: Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revinmes d'Egypte. Je ſuis ſon frère, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent. Je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me falut aller au delà de toutes les mers dans la fameuſe (t) Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis préſque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quèlle joie de pouvoir aprendre par vous des nouvèlles d'un homme, qui me ſera toujours ſi cher! Eſt-il toujours à Tyr? Ne ſouffre-t-il point quèlque cruèl traitement du ſoupçonneux & barbâre Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous raménerai dans l'île d'Ithaque avant que d'aller en Epire; & le frère de Narbal n'aura

(t) La Betique étoit une partie de l'Eſpagne, qui comprenoit les provinces nommées aujourd'hui l'Andalouſie & la Grenade: elle étoit au delà de toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connoiſſoient point d'autres que la Méditerranée & les parties de l'Ocean qui baignent l'Europe.

pas

pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit, commençoit à ſouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames: auſſi-tôt il prit à part Télémaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus: les juſtes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fier à lui. Les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchans ne croyoient pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien, qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expoſés que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſureté. Ainſi à force de chercher ſa ſureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie, étoient dans un péril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du tiran ſes cruels ſoupçons.

L'Impie Aſtarbé, dont vous avez oui parler ſi ſouvent, fut la première à réſoudre la perte du Roi. Elle aima paſſionément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'aîné de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſuccéder à ſon père, avoit conſpiré contre lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpirâtion. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond, nommé Baléazar, fut envoyé à Sâmos, ſous prétexte d'aprendre les mœurs & les ſciences de la Grèce; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit: ils ſe ſauvèrent en nâgeant juſques à des barques étrangères qui les attendoient; & ils jettèrent le jeune Prince au fond de la mer.

Ce-

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme: c'étoit l'amour, qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétéxtes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionée; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque choſe de ces infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiérs du Palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi: elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjurâtion; mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſoner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & aprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fiér qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repâs; il n'oſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des choſes qu'il ne ſavoit pâs aprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragouts par des cuiſiniérs; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il feſoit cuire. Au réſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, dont il gardoit toujours la clé. Quoiqu'il parut ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle: il la feſoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui de-

devoit servir à son repâs, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus longtems que lui. Mais elle prit du contrepoison qu'une viéille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni: après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repâs, cette viéille, dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La viéille se retire; le Roi demeure interdit, & ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ôse pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flate & le prèsse de manger; elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première; elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuér sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables: elle embrassoit le Roi mourant; elle le tenoit serré entre ses brâs; elle l'arrôsoit d'un torrent de larmes: car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuse. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant; dans la crainte qu'il ne revint, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle pâssa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur: elle se jetta sur lui, & l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême; & fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa pâssion, & que son amant seroit proclâmé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bâs & mercénaires, qui étoient incapables d'une sincère affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la

dissi-

dissimulâtion & la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sureté désiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend par tout les cris de ceux qui disent: Le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites; mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait vôler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr; & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi: sa mort est la délivrance & la consolâtion de tout le peuple.

Narbal, frapé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tiran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le père de son peuple. Il songea au bien de l'état, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opôser à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un règne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne fut point noyé, quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi, croyant qu'il l'étoit: mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nâgeant; & des marchands de Crète touchés de compâssion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas ôsé retourner dans le royaume de son père, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura longtems errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Crétois l'avoient laissé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour gâgner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confiér son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le père, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts: mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais â ce qu'il devoit à son père, & il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Ba-

BALE'AZAR avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussitôt qu'il sera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pâs à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar : c'eût été trop hazarder pour la vie du Prince & pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussitôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi son père, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne sçai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualités, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

NARBAL assembla les chefs du peuple, les viéillards qui formoient le conseil, & les prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluèrent Baléazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamâtions de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infâme Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le suplice.

ON força le palais : ces scélérâts n'osèrent pâs résister long-tems, & ne songèrent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclâve voulut se sauver ; mais un soldat la reconnut : elle fut prise, & on eut bien de la peine à

empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, & de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des sécrets importans. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flata Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuantes; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée: elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle: elle invoqua les Dieux, comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrens de larmes: elle se jetta aux genoux du nouveau Roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjurâtion contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisoner ce jeune Prince: elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu: elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes soupçons, qu'elle avoit vus dans celui du Roi son père. Mais Baléazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & apella des gardes. On la mit en prison: les plus sages viéillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisoné & étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condâmner au suplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie: c'est d'être brulé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer; elle avala du poison, qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, aperçurent qu'elle souffroit une violente douleur: ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun sou-

soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant : on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes : toutes ses grâces étoient effacées : ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses lèvres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré & rétréci faisoit des grimaces hideuses : une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps : quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes *(u)* puisent éternellement de l'eau dans des vâses percés ; où Ixion *(x)* tourne à jamais sa roue ; où Tantale *(y)* brulant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres ; où Sisyphe *(z)* roule inutilement un rocher qui retombe sans cèsse ; &

(u) Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egisthus leurs cousins, qui tuèrent leurs maris en une nuit, excepté Hipermnestre, qui sauva Lincée. Les poëtes feignent que dans les enfers elles travaillent sans cèsse à remplir d'eau des tonneaux percés.

(x) Ixion, fils de Phlégias Roi de Thessalie, voulant jouir de Junon, embrassa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut ensuite précipité dans les enfers, où l'on feint qu'il tourne sans cèsse une roue.

(y) Tantale, fils de Jupiter & de la Nymphe Flore, ayant preparé un festin aux Dieux, voulut éprouver leur Divinité. Pour cela il leur fit servir un plat rempli des membres de son fils Pélops qu'il avoit coupé en pieces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya Tantale & le précipita dans les enfers, où l'on feint qu'il souffre une faim & une soif éternelle.

(z) Sisyphe, fils d'Eole, faisoit le métier de voleur dans l'Attique où il fut tué par Thésée. La fable lui fait rouler, dans les enfers, un gros caillou du pié d'une montagne jusqu'au haut, d'où il retombe sans cèsse.

où Tityus *(a)* sentira éternellement, dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monstre, rendit grâces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son régne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est apliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avoit amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille, qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une prèssante nécessité. Ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sure garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hazardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui. Il craint de charger trop ses peuples: ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens. Il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes lois. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire. C'est à son jeune Roi, qu'elle doit tant de prospérités

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présens? Quel plaisir feroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'île d'Ithaque mettre sur le trône

(a) Tityus, fils de Jupiter & d'Elara, ayant voulu forcer Latone, fut tué par Apollon à coups de fléches, & précipité dans les enfers, où un vautour lui ronge le cœur, qui renaît sans cesse.

le

le fils d'Ulysse, afin qu'il y règne aussi sagement que Baléazar règne à Tyr.

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'île de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr; de son pâssage dans l'île de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Méntor; de leur voyage en Crète; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes; & de l'action de Méntor, qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens Adoam fit servir un magnifique repâs; & pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repâs, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brula les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréïdes *(b)*, toutes les Divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une râre beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent longtems les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grèce. De tems en tems des trompettes

(b) Les Tritons étoient les Dieux marins, fils de Neptune & d'Amphitrite, ou de la Nymphe Salacie, ou selon d'autres de l'Océan & de Thétis. Les poëtes les font demi-hommes & demi-poissons ayant une queue de dauphins; & portant toujours en main une conque creuse qui leur sert de trompette.

Les Néréides étoient cinquante filles que Nérée, fils de l'Océan & de Thétis, avoit eues de Doris sa sœur, qu'il avoit épousée.

feſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignés. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la lune répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Te'le'maque d'un naturel vif & ſenſible goutoit tous ces plaiſirs; mais il n'ôſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'île de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflâmer, tous les plaiſirs, même les plus innocens, lui feſoient peur: tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor: il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarrâs, & ne feſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en ſouriant: Je comprens ce que vous craignez: vous êtes louable de cette crainte; mais il ne faut pas la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goutiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous pâſſionent, ni ne vous amoliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délâſſent, & que vous goutiez en vous poſſédant; mais non pâs des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & modérés, qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propôs de vous délâſſer de toutes vôs peines. Goutez, avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Télémaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtère ni d'affecté: c'eſt-elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule les ſçait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables; elle ſçait mêler les jeux & les ris avec les occupâtions graves & ſérieuſes; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délâſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit: ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur: tout le monde eût aperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eut enlevé l'âme de tous les aſſiſtans. A peine ôſoit-on reſpirer, de peur

peur de troubler le silence, & de perdre quelque chôse de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle passionoit jusqu'aux moindres chôses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Père & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve, qui sort de sa tête, c'est-à dire, la sagesse que ce Dieu forme au dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, & avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haute de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse *(c)*, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis *(d)*, qu'un sangliér déchira, & que Vénus, passioné pour lui, ne put ranimer en sefant au ciél des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonés se regardoient les uns les autres. L'un disoit, C'est Orphée ; c'est ainsi qu'avec une lyre il aprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbère *(e)*, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inéxorable Pluton, pour tirer des enfers la bélle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'est Apollon lui-

(c) Narcisse étoit un jeune homme fort beau, fils de Céphise & de Liriope, qui mépriſa Echo & les autres Nimphes qui l'aimoient. Le reste de son avanture est décrit dans cette page.

(d) Adonis étoit fils de Cinira Roi de Cypre & de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus, qui le changea en anémone rouge après sa mort.

(e) Cerbère, chien a trois têtes que les poëtes mettent à l'entrée des enfers.

même. Télémaque n'étoit guères moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor: mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours: Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpâssoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Bétique, depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut on les croire. Daignez m'aprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curiosité, & qui surpâsse tout ce que la renommée en publie. Aussitôt il commença ainsi:

Le fleuve Bétis *(f)* coule dans un pays fertile & sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Ocean, assez près des colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis *(g)* d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices *(h)* de l'âge d'or. Les hyvers y sont tièdes, & les rigoureux aquilons n'y soufient jamais. L'ardeur de l'été y est toujours temperée par des zéphirs rafraîchissans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printems & de l'automne, qui semblent se

(f) C'est aujourd'hui le *Guadalquivir*.

(g) C'étoit le nom que portoit autrefois ou l'Espagne entière, ou la partie de l'Espagne apellée Bétique.

(h) L'âge d'or étoit attribué au regne de Saturne, parce que de son tems Janus aporta au monde ce siecle fortuné où la terre, sans être cultivée, produisoit toute sorte de biens. Astrée, (c'est-à-dire la Justice) regnoit ici bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié.

don-

donner la main. La tèrre dans les vallons & dans les compagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriérs, de grenadiérs, de jaſmins, & d'autres arbres toujours verds & toujours fleuris. Les montagnes ſont couvèrtes de troupeaux, qui fourniſſent des laines fines rechèrchées de toutes les nâtions connues. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richèſſes; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablement aux beſoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commèrce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employés aux mêmes uſages que le fer, par èxemple, pour des ſocs de charue. Comme ils ne feſoient aucun commèrce au dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoie. Ils ſont près̀que tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſèrvent aux véritables néceſſités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pâs d'èxercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

Les femmes filent cette bèlle laine, & en font des étofes fines, & d'une merveilleuſe blancheur: èlles font le pain, aprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile; car on ne vit en ce pays que de fruits, ou de lait, & rârement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légère chauſſure pour èlles, pour leurs maris, & pour leurs enfans: èlles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'ecorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, & tiènnent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſés à faire; car en ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étofe fine & légère, qui n'eſt point tâillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à èxercer, outre la culture des tèrres & la conduite des troupeaux, que l'art de

de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guères du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles ; car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous : il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, il les détestent comme des inventions de la vanité & de la molesse.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux, d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes : ce superflu amolit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains & plus robustes que nous ? Vivent-ils plus long-tems ? Sont-ils plus unis entre eux ? Mènent-ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaie ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice ; incapables des plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont apris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse, & il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres : chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable Roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaise action ; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent

presque

presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée *(i)*, qu'on dit qui est retirée dans le ciel, est encore ici-bâs cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si modérés n'ont pâs besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les pâturages, de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batâilles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats qu'on voit dans les autres nâtions, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue ! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux ?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui subju-

(i) Astrée étoit fille de Jupiter & de Thémis. Après avoir habité sur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au ciel dès que les hommes commencèrent à se corrompre.

guent

guent les grands Empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquérant est un homme que les Dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misère, le désespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tirannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands Conquérans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devroient seulement arrôser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins: aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans le vin. Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé, & de perdre les bonnes mœurs.

Te-

Te'le'maque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles lois règlent les mariages dans cette nâtion. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme: il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles & agréables; mais simples, modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, & sans tache. Le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens. Le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques. Le mari règle toutes les affaires du dehors: la femme se renferme dans son ménage. Elle soulage son mari; elle paroît n'être faite que pour lui plaire. Elle gâgne sa confiance, & le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladies. On y voit des viéillards de cent & de six-vingts ans, qui ont encore de la gaîté & de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guèrre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nâtions ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les tèrres & les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nâtion n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent règler entre eux les frontières de leur Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la tèrre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pouront cultiver. Tandis qu'il restera des tèrres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins, qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hau-

teur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers, qui venoient de si loin : ils nous laissèrent fonder une ville dans l'île *(k)* de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guères sages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre : contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nouriront : vous en tirerez des fruits, qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent leur vie.

Nous avons souvent voulu leur aprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie ; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apriſſent à vivre comme nous. Ils aprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous

(k) Aujourd'hui Cadiz,

sont

ſont devenues néceſſaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art ; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens-là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour aſſouvir l'avarice des marchands, & pour flater les paſſions des autres hommes.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjouiſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fut ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit-il, ſont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

VENUS toujours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter : mais les Destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit suporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête, qui l'avoit jetté contre les rochers de l'île de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui

qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans les tranſports de ſa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux, où Télémaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils aperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs piés; ils voyent le globe de la tèrre comme un petit amâs de boue, Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau, dont ce morceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſâble, qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis, qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'hèrbe ſur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes apellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroît à ces ſuprêmes Divinités que miſère & foiblèſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au deſſus de la tèrre, que Jupiter a pôſé ſon trône immobile: ſes yeux pèrcent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs: ſes regards doux & ſerains répandent le calme & la joie dans tout l'univers. Au contraire quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciél & la tèrre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en aprochent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céléſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein: ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs, dont Iris *(1)* ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette

(1) Iris, fille de Thaumas & d'Electre, étoit la meſſagère des Dieux, & ſurtout de Junon; comme Mercure étoit meſſager de Jupiter.

fameuſe ceinture, ſur laquelle paroiſſent les *(m)* Grâces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachés par derrière négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vue, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours ſur Vénus. Mais ils aperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amère étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légère, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpâce immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance: il lui fit un doux ſouris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chère fille, lui dit-il, quelle eſt votre peine? Je ne puis voir vôs larmes ſans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur; vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs: O Père des Dieux & des hommes! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troie, que je défendois, & de s'être vengée de Pâris *(n)*, qui avoit préferé ma beauté à la ſienne; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troie. Télémaque eſt accompagné par Minerve; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'île de Cypre

(m) Vénus engendra les Charites ou les trois Grâces, qui lui tenoient ordinairement compagnie: ce qui a fourni aux poëtes l'idée de cette ceinture miſtérieuſe, dont il eſt parlé ici.

(n) La diſcorde ayant jetté une pomme d'or au milieu de la compagnie aſſemblée aux noces de Pélée & de Thétis, & cette pomme, ſelon l'inſcription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle; Junon, Pallas & Vénus ſe la diſputèrent, & prirent Paris pour juge de leur differend: celui-ci, ſéduit par les attraits de Vénus décida en ſa faveur, ce qui lui attira la haine des deux autres Déeſſes.

pour

pour m'outrager : il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pas daigné ſeulement bruler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célèbre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous mes plaiſirs. En vain Neptune pour le punir, à ma prière, a irrité les vents & les flôts contre lui. Télémaque, jetté par un naufrage horrible dans l'île de Calypſo, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflâmés de l'Amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue : un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour conſoler Vénus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mépriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il vive loin de ſa patrie, expoſé à toutes ſortes de maux & de dangers : mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flatez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille ; ſoyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Hérôs, & tant d'Immortels. En diſant ces paroles, il fit à Vénus un ſouris plein de grâce & de majeſté. Un éclat de lumière, ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe, il répandit une ôdeur d'ambroiſie, dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux. Malgré ſes larmes & ſa douleur, on vit la joie ſe répandre ſur ſon viſage : elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, & l'embarras où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux aplaudit aux paroles de Jupiter ; & Vénus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins ; mais ſi nous ne pouvons abimer Télémaque dans

dans les flôts de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien, dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens: c'est mon peuple; nulle autre nâtion ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la tèrre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels: ils sont justes, sages & laborieux dans le commèrce: ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déèsse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage: mais je ferai que le pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque, où il veut aller. Vénus contente de cette promèsse rit avec malignité, & retourna dans son char vôlant sur les prés fleuris d'Idalie, où les Grâces, les Jeux & les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs, qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussitôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes; excepté que les songes ne trompent que pendant le sommèil, au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui vèillent. Ce Dieu mal-fesant, environné d'une foule innombrable de mensonges ailés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de véritable. Un faux ciel & une tèrre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours, & qu'elles fussent revenues sur leurs pâs. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des lois nouvelles; la tèrre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au pilote pour s'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'île, plus cette image reculoit: elle fuyoit toujours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit

reçu,

reçu, à aller aborder sécrétement dans un petite île, qui est auprès de la grande, pour dérober aux amans de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues, qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages, qui obscurcissent quelquefois l'horizon, pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse, qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement, qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler, pour jetter le navire sur les côtes de (o) l'Hesperie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Deja l'Aurore annonçoit le jour: déja les étoiles, qui craignent les rayons du soleil & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria: Enfin je n'en puis douter; nous touchons presque à l'île d'Ithaque: Télémaque, réjouissez-vous; dans une heure vous pourez revoir Pénélope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône. A ce cri Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts regarde fixement la côte voisine: il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas! où sommes-nous? dit-il. Ce n'est point-là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas; vous connoissez mal cette côte si éloignée de notre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guères

(o) L'Hesperie est ici l'Italie, ainsi apellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par raport à eux.

mieux

mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse votre père. Vous vous trompez, ô Athamas! répondit Télémaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie; j'aperçois une ville, qui n'est point Ithaque. O Dieux! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes.

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés; le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque! s'écria-t-il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux: je croyois voir Ithaque; & son image toute entière se presentoit à moi; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre ville, c'est sans doute Salente (p) qu'Idoménée fugitif de Crète vient de fonder dans l'Hesperie: j'aperçois des murs qui s'élèvent, & qui ne sont pas encore achevés: je vois un port qui n'est pas entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque: Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve, que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule; ayez toujours devant vôs yeux ceux de votre père. Quiconque ne sçait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage lâsser la cruelle fortune, qui se plaît à

(p) Salente, Capitale du Pays des Salentins, aujourd'hui la *Terre d'Otrante*, dans la Pouille, au royaume de Naples.

vous

vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgrâces de Neptune, que je craignois les caresses flateuses de la Déesse qui vous retenoit dans son île. Que tardons-nous? Entrons dans ce port: voici un peuple ami; c'est chez les Grecs que nous arrivons: Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante: semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rôsée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir; elle croit; elle ouvre ses tendres boutons; elle étend ses feuilles vertes; elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux: les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit; & le Roi Idoménée donnant par tout les ordres lui-même, fesoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnèrent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il d'Ulysse ce cher ami, ce sage Hérôs par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie! qu'on l'amène ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son père. Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-

lui-même ; voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme ; voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de grâces. Je reconnois même ce souris fin, cette action négligée, cette parole douce, simple & insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle avanture vous amène sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre père ? Hélâs ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a persécutés lui & moi : il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit trouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit, les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoissance pour vôs bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'aprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon père. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crète ; j'y ai sçu votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais aprocher de l'Hesperie où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la Fortune, que se joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vôs côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je suporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, & le menant dans son palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est Mentor, répliqua Télémaque,

maque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pouroit vous dire tout ce que je lui dois?

Aussitôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fites en Crète, & des bons conseils que vous me donnates? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, & le gout des vains plaisirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'aient instruit pour m'aprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage viéillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années: c'est la même fraîcheur de visage, la même vigueur; vôs cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siége de Troie: mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert dans vôs malheurs; mais vous avez bien gâgné en souffrant, puisque vous avez aquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'éxerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les Rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps les font viéillir avant le tems. Dans la prospérité les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guèrre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De la vient que les Rois, & en paix & en guèrre, ont toujours des peines & des plaisirs, qui font venir la viéillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre & modérée, simple & exempte d'inquiétude & de pâssion, réglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toujours prête à s'envoler sur les ailes du tems.

Idoménée charmé du discours de Méntor l'eût écouté long-tems, si on ne fut venir l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Méntor le suivirent environnés d'une grande foule de peuple, qui considéroit avec empressement & curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres: ces deux hommes sont bien différens. Le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable; toutes les grâces de la beauté & de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroit vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force; sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux: mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la tèrre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce Dieu avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent: le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bâs reliefs qui représentoient Jupiter changé en Taureau; le ravissement d'Europe (q), & son passage en Crète au travers des flôts. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos; enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des Lois à toute son île pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales avantures du siége de Troie, où Idoménée avoit aquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces représentâtions de combâts, il chercha son père: il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus que

(q) Europe étoit fille d'Agénor, Roi des Phéniciens, & sœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter sous la forme d'un Taureau. C'est elle, qui a donné son nom à la première des quatre parties du monde.

Dio-

Diomède *(r)* venoit de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée Grèque assemblés; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent oui parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ses yeux: il changea de couleur; son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formés par le double rang de colonnes, qui environoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de rôses & parfumées: ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée feroit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guèrre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés: on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le viéillard Théophane, ami des Dieux & Prêtre du temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le trépié sacré: O Dieux! s'écria-t il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoye en ces lieux? Sans eux la guèrre entreprise nous seroit funeste, & Salente tomberoit en ruine, avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Hérôs que la sagesse mène par la main: il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

(r) Diomede, Roi de Thrace nourrissoit ses chevaux de la chair des étrangers, qui venoient dans ses Etats; Hercule l'ayant vaincu, l'expôsa à ces mêmes chevaux, qui le dévorèrent.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche, & ses yeux étincelans : il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui : son visage étoit enflâmé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ses cheveux étoient hérissés ; sa bouche écumante ; ses brâs levés & immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine : il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore ; que vois-je ? Quels malheurs évités ? Quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combâts ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpâssent ceux de ton père ; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive ; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes piés. O grande Déesse ! que son père — O jeune homme ! tu revèrrâs enfin — A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte ; Idoménée tremblant n'ôse lui demander qu'il achève. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre : à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nâtion que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vôs mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vôs armes. N'en soyez point jaloux : profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles : Tu revèrrâs ? Est-ce mon père, ou seulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon père ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit il vrai ? Mais je me flate ; cruel oracle, tu prens plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Men-

Mentor lui dit: Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Telemaque touché de ces paroles se retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le sage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers.

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crète après le siége de Troie. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande île, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes poursuit: Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse & plus insupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates *(s)* sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles, où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette île fortunée, où les Dieux

(s) Les Dieux Pénates, aussi nommés Dieux Lares ou Domestiques, n'étoient que de petits marmousets atachés en divers lieux de la maison: les payens les honoroient comme leurs protecteurs & leur offroient du vin & de l'encens en sacrifice.

m'avoient fait naître pour y régner. Hélâs ! disois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui régnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cause de leur élévâtion au dessus du reste des hommes. Hé ! c'est leur élévâtion même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets. Je commandois à une nâtion puissante & belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés Je régnois dans une île fertile & délicieuse : cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit fils du sage Minos, dont les lois les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération ? Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les Rois, qui se livreront à leurs désirs & aux conseils des esprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai & plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Fesons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entrepriſe. Nous voyons Tarente, qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctète donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolâtion pour moi que la lumière du jour me quittât, & que la nuit vint m'enveloper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec

une

une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour aprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'île de Crète; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots; les vents & les rochers le craignent & le respectent; Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne poura plus vous faire errer sur tant de mers: le trajet est court & facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portés jusqu'ici, & ne songez qu'à aquerir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse! que vous serez jugé digne de votre père. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Acèste Troyen & ennemi de la Grèce, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs, qui ont renversé l'injuste ville de Priam. L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuvième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENE'E informe Mentor du sujet de la guèrre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hesperie où il a fondé sa ville ; qu'ils s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nâtion lui avoit député deux viéillards, avec lesquels il avoit reglé des articles de paix ; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guèrre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philoctete & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquile Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combâts, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle pâssion

pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre père n'en a aquis une si grande parmi les Grècs au siége de Troie, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique sur de porter la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troie. Il est tombé lui-même aux piés des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens, & c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes & superbes tours, qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrète & prévoyante surpâsse-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guèrre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril ; mais je crois, ô Idoménée ! que vous devez nous expliquer premièrement si votre guèrre est juste ; ensuite contre qui vous la faites, & enfin quelles sont vôs forces pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivames sur cette côte, nous y trouvames un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens *(t)*, furent épouvantés, voyant nôs vaisseaux & nôs armes ; ils se retirèrent dans les montagnes : mais comme nôs soldâts furent curieux de voir le pays, & voulurent poursuivre des cèrfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles ; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté ; nous vous trouvons errans, dispersés & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vôs compagnons la connoissance de votre mal-

(t) Les Manduriens étoient des peuples de la Pouille au royaume de Naples, ainsi nommés du lac Andorio, dont parle Pline, & dont les eaux salées ne diminuent & n'augmentent jamais.

heur

heur; mais nous ne voulons point tremper nôs mains, dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nôs sentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grôssier & sauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, & racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nôs soldâts en furent émus; ils eurent honte de voir que les Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoit ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes; ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages, & les attaquèrent; le combat fut cruel; les traits voloient de part & d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'ôsèrent s'engager.

Peu de tems après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages viéillards, qui venoient me demander la paix: ils m'aportèrent des présens; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, ils parlèrent ainsi.

O Roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'oliviér. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, où la guèrre; choisis. Nous aimerions mieux la paix; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soléil rend la tèrre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous les fruits: c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvèrtes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les provinces, & répand le sang des hommes, qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'enviér: nous te plaignons

gnons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grècs aprènnent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent, ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours barbâres, mais juſtes, humains, fidèles, déſintéreſſés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriſer la vaine délicatèſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit: c'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nôs proches, l'attachement à nôs amis, la fidélité pour tout le monde, la modérâtion dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu aprendrâs, mais trop tard, que les gens qui aiment par modérâtion la paix, ſont les plus redoutables dans la guèrre.

Pendant que ces viéillards me parloient ainſi, je ne pouvois me lâſſer de les regarder: ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs: les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manières ſimples & ingénues. Les fourures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des brâs plus nerveux, & des muſcles mieux nouris que ceux de nôs athlètes. Je répondis à ces deux Envoyés, que je déſirois la paix. Nous règlames enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en primes tous les Dieux à témoins; & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lâſſés de me perſécuter. Nôs chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſi tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbâres, qui accompagnoient leurs Envoyés lorſqu'ils revenoient de notre camp: ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, & pourſuivirent le

reſte

reſte dans le bois. Voilà la guèrre rallumée. Ces barbâres croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fiér ni à nôs promeſſes, ni à nôs ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils apèllent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viènnent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quèlque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſues pleines de grôs nœuds, & garnies de pointes de fer; ils ſont preſque de la tâille des Géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les éxercices pénibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vue épouvante. Les Locriens *(u)* venus de la Grèce ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres: mais ils ont joint à l'éxacte diſcipline des troupes Gréques, la vigueur des barbâres, & l'habitude de mener une vie dure; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliérs légèrs qui ſont faits d'un tiſſu d'ôziér, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues. Les Brutiens *(x)* ſont légèrs à la courſe comme les cèrfs & comme les daims: on croiroit que l'hèrbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs piés: à peine laiſſent-ils dans le ſâble quèlques traces de leurs pâs. On les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ènnemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone *(y)* ſont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grècs ne pouroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; & ſi jamais ils s'apliquent à nôs jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches ſont trempées dans le ſuc de certaines hèrbes venimeuſes, qui viènnent, dit-on, des

(u) Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtés du mont Parnaſſe.

(x) Les Brutiens étoient des peuples d'Italie, habitant une preſqu'île de la Calabre ultérieure, qui forme le Golfe, apellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro.

(y) Crotone ou Cortone eſt une ville de Toſcane ſituée dans le Florentin entre le lac de Perugio & la ville d'Arezzo.

bords

bords de l'Avérne *(z)*, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite *(a)*, de Brindes *(b)* & de Meſſapie *(c)*, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciél à la vue de leurs ennemis ſont affreux: ils ſe ſervent aſſez bién de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pièrres lancées, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Méntor, ce que vous déſirez de ſavoir: vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guèrre, & quels ſont nôs énnemis.

Après cet éclairciſſement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Méntor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée: D'où viént donc que les Locriéns mêmes, peuples ſortis de la Gréce, s'uniſſent aux barbâres contre les Grècs? D'où viént que tant de colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guèrres à ſoutenir que vous? O Idoménée! vous dites que les Dieux ne ſont pâs encore lâs de vous perſécuter. Et moi je dis qu'ils n'ont pâs encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore apris ce qu'il faut faire pour prévenir la guèrre. Ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces barbâres, ſuffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux: mais la hauteur & la fiérté attirent les guèrres les plus dangereuſes. Vous auriez pu leur donner des otages & en prendre d'eux. Il eût été façile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quélques uns de vôs chèfs pour les reconduire avec ſureté. Depuis cette guèrre renouvellée, vous auriez du encore les apaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaqués, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſuretés qu'ils auroient demandées, & établir de

(z) Lac de la Bétique, dont les poëtes ont fait un lac des enfers.

(a) Nérite, aujourd'hui Nardo, eſt une petite ville du royaume de Naples dans la tèrre d'Otrante, vers le couchant, à une lieue du golfe de Tarente.

(b) Brindes eſt auſſi dans la tèrre d'Otrante, & a le meilleur port de toute l'Italie.

(c) Meſſapie eſt une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la tèrre d'Otrante.

rigoureuſes peines contre ceux de vôs ſujets, qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guèrre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu ſans bâſſeſſe rechèrcher ces barbâres, qui aſſemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorèrent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promtement de certains pâſſages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les primes ſans peine, & par là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbâres. J'y ai fait élever des tours, d'où nos troupes peuvent accâbler de traits tous les ènnemis, qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitâtions. Par ce moyèn nous ſommes en état de réſiſter, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ènnemis qui nous environent. Au rèſte la paix entre eux & nous eſt devenue très-difficile. Nous ne ſaurions leur abandoner ces tours ſans nous expôſer à leurs incurſions, & ils les regardent comme des citadèlles, dont nous voulons nous ſervir pour les réduire en ſervitude.

Mentor répondit ainſi à Idoménée. Vous êtes un ſage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité ſans aucun adouciſſement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour ſe coriger, n'emploient leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbâre vous a donné une merveilleuſe leçon, quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit-ce par foibleſſe qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de reſſources contre vous? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguèrri & ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa modèrâtion? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ènnemi trop fièr, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant, en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſèrvent ces tours que vous vantez tant, ſinon à mèttre tous vôs voiſins

sins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine. Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sureté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sur d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murâilles peuvent tomber par divers accidens imprévus : la fortune est capricieuse & inconstante dans la guèrre ; mais l'amour & la confiance de vôs voisins, quand ils ont senti vôtre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'est présque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservâtion prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet apui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables interêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours, qui rendent vôs maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vôs voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les nâtions de l'Hesperie. Retranchons-nous maintenant à éxaminer comment on peut réparer le pâssé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Gréques. Ces peuples doivent être dispôsés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vôs travaux au siége de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les Princes Grècs, pour la querèlle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pâs à mêttre ces colonies dans votre parti ?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quèlque inclinâtion à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance, les a épouvantées. Ces Grècs aussi bien que les autres peuples ont craint que nous n'eussions des dèsseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbâres des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes, qui ne nous font pâs une guèrre ouvèrte, désirent notre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Méntor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance ; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vôs voiſins, vous vous épuiſez au dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guèrre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ce malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chute pour aprendre à prévoir les maux, qui menacent les plus grands Rois ? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes Gréques.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de *(d)* Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie *(e)* un grand nombre de jeunes hommes, nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens, pendant la guèrre de Troie. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongèrent qu'à les apaiſer, & qu'à déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni père ni mère, vécut avec une licence ſans bornes. La ſévérité des lois réprima leurs déſordres : ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſçut gagner les cœurs par ces artifices ; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté Philoctète *(f)*, qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troie, en y portant les fléches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie *(g)*, moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte *(h)*, que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

(d) Tarente, ville des Salentins dans la province de Meſſapie, aujourd'hui ville Archiépiſcopale de la tèrre d'Otrante ſur la côte Méridionale dans le royaume de Naples.

(e) La Laconie étoit une province du Péloponèſe ; c'eſt aujourd'hui Traconia dans la Morée.

(f) Philoctete, ami & compagnon d'Hercule, à qui il fit jurer de ne découvrir à perſonne le lieu de ſa ſepulture, & à qui il fit préſent de ſes fleches teintes dans le ſang de l'Hidre.

(g) Pétilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toſcane.

(h) Métaponte dans le golfe de Tarente.

Quoi,

Quoi, reprit Méntor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſçu l'engager dans vôs intérêts! Neſtor, qui vous a vu tant de fois combattre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbâre que le nom: ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le tiran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Méntor: Télémaque le vit à Pylos, avant qu'il fut venu fonder ſa colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque: mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous vôs voiſins, que cette guèrre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guèrre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces môts Idoménée embraſſant Méntor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O ſage viéillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre, qui m'auroit parlé auſſi librement que vous: j'avoue qu'il n'y a que vous ſeul, qui puiſſiez m'obliger à rechércher la paix. J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes énnemis; mais il eſt juſte de croire vôs ſages conſéils plutôt que ma pâſſion. O heureux Télémaque! vous ne pourez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Méntor, vous êtes le maître: toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minérve même ne pouroit donner de plus ſalutaires conſéils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi; Idoménée aprouvera tout ce que vous jugerez à propôs de faire.

Pendant qu'ils raiſonoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariôts, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie, voilà les énnemis, qui ont fait un grand détour pour éviter les pâſſages gardés. Les voilà, qui viénnent aſſiéger Salente. Les viéillards & les femmes paroiſſent conſternés. Hélâs! diſoient-ils, faloit-il quit-

ter nôtre chère patrie, la fertile Crète, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville, qui sera mise en cendres comme Troie? On voyoit de dessus les murâilles nouvellement bâties, dans la vaste campagne briller au soleil les casques, les cuirasses, & les boucliers des ennemis: les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées, qui couvroient la tèrre, comme elle est couvèrte par une abondante moisson, que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna *(i)* en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariôts armés de faux tranchantes: on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guèrre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivrent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il aperçut d'un côté Philoctète, & de l'autre Nestor *(k)* avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa viéillèsse vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète & Nestor se contentoient de ne vous point secourir! Les voilà, qui ont pris les armes contre vous; & si je ne me trompe, ces autres troupes, qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante; tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour: il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir; & Idoménée, surpris de la majesté avec laquèlle il fait ces chôses, n'ôse pas même lui demander quel est son dèssein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'oliviér en signe de paix;

(i) Ville fameuse dans le cœur de la Sicile, & consacrée à Proserpine, & à Cérès, qui y avoit un temple célèbre.

(k) Nestor, fils de Néléus, Roi de Pile dans la Morée, fort celebre pour sa prudence, son éloquence, & sa longe vie, que l'on dit avoir duré trois cens ans.

&

& quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs. Aussitôt tous les chefs s'assemblèrent, & il leur parla ainsi.

O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sçai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zele; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor! sage Nestor! que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux, dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs! quels caprices de la fortune! quels carnages des Grecs par la main d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois! Au retour les uns ont fait naufrage au Promontoire de Caphare'e *(l)*; les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux! c'est donc dans votre colere que vous armates les Grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, & que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Hélène. Philoctète si long-tems malheureux, & abandoné dans l'île de Lemnos *(m)*, ne craignez vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sçai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des Princes, des Capitaines & des soldâts qui allèrent contre les Troyens. O Grecs, qui avez passé dans l'Hes-

(l) Capharée est le cap le plus occidental de l'île de Negrepont, aujourd'hui *Capo-figera* ou *del Oro*.

(m) Lemnos, île de la Mer Egée, aujourd'hui Stalimene.

périe,

périe, vous n'y avez tous pâſſé que par une ſuite des malheurs, qui ont été les ſuites de la guèrre de Troie.

Apre's avoir ainſi parlé, Mèntor s'avança vers ſes Pyliens; & Neſtor, qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluér. O Mèntor! lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bièn des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide *(n)*; vous n'aviez que quinze ans; & je prévis deſlors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quèlle avanture avez-vous été conduit en ces lieux? Quels ſont donc les moyèns que vous avez pour finir cette guèrre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix: chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la déſirer: mais nous ne pouvions plus trouver de ſureté avec lui. Il a violé toutes ſes promèſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix: èlle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mèttre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyèn de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau royaume. Par ſa mauvaiſe foi nous ſommes reduits à le faire périr, où à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quèlque expedient, pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confiér en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiérs les armes, & nous avouerons avec joie que vous nous ſurpâſſez en ſagèſſe.

Mentor lui répondit: Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la deſtinée de ſon père, pâſſa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de ſon père. Vous lui donnates même votre fils pour le conduire: il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer: il a vû la Sicile, l'Egypte, l'île de Cypre, cèlle de Crète. Les vents,

(n) La Phocide étoit un pays de l'Achaïe en Grece; c'eſt aujourd'hui une partie de la Livadie & Stramulipa, ou de l'Achaïe moderne, dependante de la Turquie en Europe.

ou

ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propôs, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux Viéillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit, pendant le siége de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon *(o)*, la fierté d'Ajax *(p)*, & le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion couloit de ses lèvres comme un ruisseau de miel; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Hérôs; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit apaiser dans le camp la farouche discorde. Il commencoit à sentir les injures de la froide viéillèsse: mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les chôses passées pour instruire la jeunèsse par ses expériences; mais il les racontoit avec grâce, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce viéillard, admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa viéillèsse paroissoit flétrie & abatue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, precis & nerveux. Jamais il ne fesoit aucune redite; jamais

(o) Agamemnon, Roi de Micène, fut élu Général de l'armée des Grecs, au siége de Troie.

(p) Ajax, fils d'Oïlée Roi des Locriens, viola Cassandrine dans le temple de Pallas après la prise de Troie; mais il en fut puni par un coup de foudre.

il

il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même chôſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuâſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſçai quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportioner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque verité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſés, ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage.

Fin du dixième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE voyant Mentor au milieu des Alliés, veut sçavoir ce qui se pâsse entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & sa présence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix, que celui-ci leur propôsoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des otages, & on fait un sacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmâtion de cette alliance.

CEPENDANT Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environe; il court à la porte, par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorite. Bientôt Idoménée, qui le croyoit à ses côtés s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoit, & se hâte, mais d'un pâs pesant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque saute à son cou, & le tient serré entre ses brâs sans parler. Enfin il s'écrie: O mon Père! (je ne crains pas de vous nommer ainsi.) Le malheur de ne retrouver point

point mon véritable père, & les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon père, mon cher père, je vous revois ! ainsi puissai-je revoir Ulysse. Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrète joie, voyant celles qui couloient avec un merveilleuse grâce sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemis, étonna tous les Alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce viéillard qui est venu parler à Nestor ? Sans doute ; c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opôsés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir : dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus murs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grèce, & si cher a vous-même, ô sage Nestor ! le voilà, je vous le livre comme un otage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du père, & que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat : ils s'imaginoient qu'on ne fesoit tous ces discours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proie. Sur tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ses discours pleins de fa-

sagesse ne détachassent leurs Alliés. Ils commençoient à se defiér de tous les Grècs, qui étoient dans l'assemblée. Mentor, qui l'aperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts; mais il n'est pas juste aussi, que les Grècs qui sont sur cette côte des colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grècs doivent être unis entre eux & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés, & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les tèrres de leurs voisins. Je sçai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vôs défiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des otages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vôs mains jusqu'à ce que les chôses qu'on vous promettra, soient fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens! s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crètois ont saisi les pâssages de vôs montagnes par surprise, & que par là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le pays où vous vous êtes retirés pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces pâssages que les Crètois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guèrre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança & parla ainsi: Que n'avons nous pas fait pour éviter cette guèrre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons rononcé à la paix, que quand la paix nous est échapée sans ressource, par l'ambition inquiète des Crètois, & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fiér à leurs sermens. Nâtion insensée! qui nous a réduits malgré nous a l'affreuse nécessité de prendre un parti de déséspoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher notre sureté que dans sa pèrte. Tandis qu'ils conserveront ces pâssages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos tèrres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de

ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage viéillard! C'est par un grand malheur que nous avons apris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux! de retarder une guèrre juste & nécessaire, sans laquèlle l'Hespérie ne pouroit jamais espérer une paix constante. O nâtion ingrate, trompeuse & cruélle, que les Dieux irrités ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nôs fautes! Mais après nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nôs énnemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue: il sembloit que Mars & Bellone (q) alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combâts que Mèntor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole:

Si je n'avois que des promèsses à vous faire, vous pouriez refuser de vous y fiér: mais je vous offre des chôses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour otages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des otages; car Idoménée, qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte & sans bâssèsse: il désire la paix, comme vous dites vous même que vous l'avez désirée, par sagèsse & par modération, mais non par l'amour d'une vie molle ou par foiblèsse à la vue des dangers dont la guèrre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante: il auroit honte de craindre d'être vaincu; mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il offre la paix: il ne veut point en impôser les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun câs d'une paix forcée: il veut une paix dont tous les partis soient contens; qui finisse toutes les jalousies, qui apaise tous les ressentimens,

(q) Fille de Phorcys & de Céto, & Déésse de la guèrre, comme Mars, qu'elle accompagnoit presque toujours, de même que les furies & la Discorde.

&

& qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſur que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader: la perſuâſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur! & vous, ô chefs ſi ſages & ſi unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'eſt pâs juſte qu'il puiſſe entrer dans les tèrres de ſes voiſins: il n'eſt pâs juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les pâſſages que l'on a fortifiés par de hautes tours, ſoient gardés par des troupes neutres. Vous, Neſtor, & vous, Philoctète, vous êtes Grècs d'origine; mais en cette occâſion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpècts d'être trop favorables à ſes intérêts. Ce qui vous touche, c'eſt l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſpérie: ſoyez vous-mêmes les dépoſitaires & les gardiens de ces pâſſages, qui cauſent la guèrre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſpérie ne détruiſent Salente *(r)*, nouvelle colonie des Grècs, ſemblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'uſurpe les tèrres de ſes voiſins: tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réſervez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous aſſurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſureté réciproque les otages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les pâſſages ſoient mis en dépôt dans vôs mains. Quand le ſalut de l'Heſpérie entière, quand celui de Salente même & d'Idoménée ſera à votre diſcretion, ſerez-vous contens? De qui pourez vous déſormais vous défier? Sera-ce de vous mêmes? Vous n'ôſez vous fier à Idoménée; & Idoménée eſt ſi in-

(r) A l'extremité de l'ancienne Meſſapie, aujourd'hui *la Calabre*, étoit le promontoire des Salentins, qui habitoient le pays d'à l'entour.

capable de vous tromper, qu'il veut se fiér à vous. Oui, il veut vous confiér le repôs, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne désiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétéxte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagèsse & la justice, qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblèsse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblèsse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fièrté & avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les trouvera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prens tous les Dieux du ciél & des enfers à témoins des justes propôsitions que je viens de vous faire.

En achevant ces môts, Méntor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'oliviér, qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chèfs, qui le regardèrent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux: il parut avec une majesté & une autorité, qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces & fortes enlevoit les cœurs: elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond silence de la nuit arrêtent la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flôts, & suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tigres, qui oubliant leur cruauté venoient par la puissance de sa douce

douce voix lécher ſes piés & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés ſur lui. On n'oſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chôſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux chôſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe feſoit aimer, il ſe feſoit croire : chacun étoit avide & comme ſuſpendu, pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin, après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd, qui ſe répandoit peu à peu : ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples, qui frémiſſoient dans leur indignation : c'étoit au contraire un murmure doux & favorable : on découvroit déja ſur les viſages je ne ſçai quoi de ſerein & de radouci. Les Manduriens ſi irrités ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacédémoniens furent ſurpris de trouver leurs entrâilles ſi attendries. Les autres commencèrent à ſoupirer après cette heureuſe paix, qu'on venoit leur montrer. Philoctète, plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs, ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme ſi ç'eût été un ſignal, s'écrièrent auſſitôt : O ſage viéillard, vous nous déſarmez ! La paix, la paix !

Nestor un moment après voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix ! s'écrièrent-elles encore une fois. On ne put leur impôſer ſilence qu'en feſant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : La paix, la paix !

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor ! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les

pâſſions : nôs juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en déſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même tems tous les chèfs tendirent les mains, en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant : Aimable fils du plus ſage de tous les Grècs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui : n'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ? Le ſouvenir de votre père, à qui vous reſemblez, a ſervi à étouffer notre indignâtion. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe, ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe Crétoiſe, qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les Alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie ôſe la violer, & que tous les maux horribles de la guèrre, loin d'accâbler les peuples fidèles & innocens, retombent ſur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux piés les droits ſacrés de cette alliance. Qu'il ſoit deteſté des Dieux & des hommes ; Qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie ; Que les Furies infernales ſous les figures les plus hideuſes viènnent exciter ſa rage & ſon déſeſpoir ; Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ; Que ſon corps ſoit la proie des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers, dans le profond abime du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme le rocher d'Atlas (s), qui ſoutient le ciel ; Que tous ces peuples la révèrent & goutent ſes

(s) Atlas, Roi de Mauritanie, grand Aſtronome, ce qui a donné lieu à la fâble de le changer en un rocher élevé juſqu'au ciel ; d'où l'on a feint, qu'il portoit le ciel ſur ſes épaules.

fruits

fruits de générâtion en générâtion; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, soient avec amour & vénérâtion dans la bouche de nôs derniérs neveux; Que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nâtions de la tèrre, & que tous les peuples, qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie.

A ces paroles Idoménée & les autres Rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Méntor en soit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite & de celle de ses Conseillers, jusqu'à l'entière éxécution des chôses promises. On immola entre la ville & l'armée cent geniſſes blânches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On fesoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libâtions *(t)*. Les Haruspices *(u)* consultoient les entrâilles, qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs bruloient sur l'autel un encens, qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldâts des deux partis, cèssant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures: ils se délâssoient déja de leurs travaux, & goutoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siége de Troie, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combatu dans la même guèrre. Ils s'embrassoient avec tendrèsse & se raeontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville qui

(t) Les Libâtions étoient des effusions de vin, ou de quelque autre liqueur, faites en l'honneur des Dieux.

(u) Les Haruspices étoient des Devins, qui interpretoient les prodiges, & qui prédisoient l'avenir, en considérant les entrâilles des victimes égorgées.

étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on aportoit de la ville dans de grands vâses, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit: O Rois! O Capitaines assemblés! désormais sous divers noms & divers chefs vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille, dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies, qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai: mais c'est la honte du genre humain, qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O Rois! ne dites point qu'on doit la désirer pour aquerir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, & non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On poura le flater pour contenter sa vanité folle; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement: Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi, qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance; qui loin de leur faire la guèrre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour Roi. Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hesperie! Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois, qui sont ici présens, se trouvent, pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance:

bondance : au-dehors vous ſerez toujours invincibles. Il n'y a que la Diſcorde, ſortie de l'Enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous feſons la paix, combien nous ſommes éloignés de vouloir faire la guèrre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nôs voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occâſion d'envahir les tèrres des autres Etats ? Ne croyez pâs que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette penſée ; c'eſt Adraſte (x) Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont nés ſur la tèrre, ne ſont nés que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets, dont il ſoit le Roi & le père : il veut des eſclâves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous ètions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nôs ènnemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nôs armes contre cet autre ènnemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs villes de nôs Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batâilles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyèns pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvu qu'il accâble ſes ènnemis. Il a ramâſſé de grands tréſors : ſes troupes ſont diſciplinées & aguèrries ; ſes Capitaines ſont expérimentés ; il eſt bièn ſervi ; il vèille lui-même ſans cèſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres. Il punit ſévèrement les moindres fautes, & récompenſe avec liberalité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutièn & anime cèlle de toutes ſes troupes. Ce ſeroit un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi règloient ſa conduite : mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience : il compte même pour riên la réputâtion ; il la

(x) Adraſte étoit Roi d'Argos, d'où on le chaſſa, & enſuite des Dauniens, peuples de la Pouille.

re-

regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux piés tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nôs tèrres; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi bien que le nôtre de s'opôser à ce voisin, qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onzième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

NESTOR au nom des Alliés demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente & éxercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Cretois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue éxacte dans la ville & dans le port; s'informe de tout; fait faire à Idoménée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police; lui fait partager en sept cláſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour apliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des Alliés dreſſoit déja ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les Rois avec leur ſuite furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en ſi peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarrâs d'une ſi grande guèrre n'eût point empêché

pêché cette ville naissante de crôitre, & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagèsse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliéz seroient bién puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propôsa à Idoménée d'y entrer: il ne put rejetter une si juste propôsition, & il promit des troupes; mais comme Mentor n'ignoroit rién de tout ce qui est nécessaire, pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pouroient pas être aussi grandes qu'élles le paroissoient: Il le prit en particulier, & lui parla ainsi:

Vous voyez que nôs soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient: il ne tiènt plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciél la gloire, & d'égaler la sagèsse de Minos votre ayeul dans le gouvèrnement de vôs peuples. Je continue à vous parler librement, supôsant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublèrent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modèste & respectueux, mais libre & hardi: Ce mot de témérité vous choque, je le vois bién: tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car il faut respecter les Rois, & ménager leur délicatèsse, même en les reprenant. La vérité par èlle-même les blèsse assez, sans y ajouter des tèrmes forts; mais j'ai cru que vous pouviez soufrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dèssein a été de vous accoutumer à entendre nommer les chôses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'ôseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les chôses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bién adoucir mes paroles selon votre besoin: mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt & sans conséquence vous parle

en

en ſécret un langage dur. Nul autre n'ôſera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces môts Idoménée, déja revenu de ſa première promtitude, parut honteux de ſa délicatèſſe. Vous voyez, dit-il à Méntor, ce que fait l'habitude d'être flaté ; je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi, que la flaterie avoit empoiſoné, & qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne, qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entière.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Méntor. Alors ce ſage viéillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des chôſes dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place ; ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être. C'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincères. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintereſſés dans leur conduite, & les plus capables de condâmner vôs pâſſions & vôs ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité, qui vous condâmne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis, qui menaçoient votre royaume encore mal établi ; vous ne ſongiez au dedans de votre nouvèlle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vôs richèſſes : vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les tèrres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pâs regarder ces deux chôſes comme les deux

fondemens essenciels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourir? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages lois. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vôs grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville; laissez en paix respirer vôs peuples; apliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attachés à vous obéir. Possédez une terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & disciplinés: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les Conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois? répondit Idoménée. Leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte: je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coute; car vous m'avez apris qu'un vrai Roi, qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire: je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance Royale, à Ithaque, & que vous voulez

en

en chaſſer par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guèrre demande des troupes nombreuſes. Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces môts Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accâblant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputâtion de cette ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guèrre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de votre commerce iront ſur la côte de l'Epire: ils feront deux chôſes à la fois; l'une de rapeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grèce d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on la vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vôs vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils: ils répandront dans Ithaque, & dans tous les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme ſon père. Les amans de Pénélope ſeront étonnés d'aprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'ôſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces môts Idoménée s'écria: Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage & fidèle vaut mieux à un Roi que des armes victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſçait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux, dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs, dont on ne craint point la trahiſon. Je

ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous mes malheurs, qui me ſont venus par un faux ami, qui flatoit mes paſſions dans l'eſpérance que je flaterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner: c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le Roi avoit emmenée de Crète; Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guèrre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la nâtion ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guèrre, il faut envoyer dans les guèrres étrangeres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nâtion dans une émulâtion de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmés de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur, quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliés feſoient leurs adieux, & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternèlle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras, & il ſe ſentoit arrôſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joie d'aller aquerir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparâtion. Il me ſemble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vôs brâs & m'éloignèrent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparâtion bien différente: elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux; accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pâs toujours; il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutot

que

que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvroit Télémaque de son Egide; elle répandoit au-dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération, qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son Roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse de sa valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres: son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque! & périssez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous expôser au péril dans les occâsions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occâsions: mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité: la valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence: autrement c'est un mépris insensé de la vie, & une ardeur brutale: la valeur emportée n'a rien de sur. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave: il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble: il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occâsions, pour renverser les ennemis, & pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine: encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit & la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expôse témérairement,

trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expôse souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sureté de la cause commune, méritent des châtimens, & non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquilement l'occâsion favorable: la vertu se fait d'autant plus révérer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'expôser au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui âille toujours croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté ne soyez point jaloux du succès des autres; louez-lès pour tout ce qui mérite quelque louange: mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir; cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutez-lès avec déference; consultez-lès; priez-les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chèfs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vôs raisons: s'ils sont capables de sentir la noblèsse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pâs assez raisonnables pour entrer dans vôs sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vôs mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guèrre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur tout, ne dites jamais à certains flateurs qui sèment la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chèfs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever

de lui faire réparer les fautes, que ses mauvais conseils, & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère: Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les piéges innombrables, & les embarras inséparables de la royauté? Idoménée, il est vrai, a été nouri dans des idées de faste & de hauteur. Mais quel philosophe pouroit se défendre de la flaterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance; mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui: on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les aprofondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade, on ne les corrige guères.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres, pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus on a besoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on est expôsé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouvèrneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens éblouissans, & fait paroître un homme digne de

toutes

toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands defauts. La Grandeur eſt comme certains vèrres qui grêſſiſſent tous les objets: tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres chôſes ont de grandes conſéquences, & où les plus légères fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils éxigent de perfection de lui. Un Roi, quèlque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme: ſon eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi: il a de l'humeur, des pâſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il chèrche; il tombe chaque jour dans quèlque mécompte, tantôt par ſes pâſſions, & tantôt par cèlles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Tèlle eſt la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux. Les plus longs & les mèilleurs règnes ſont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, ſans le vouloir, dans les commencemens. La royauté porte avec èlle toutes ces miſères. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accâblant: il faut plaindre les Rois & les excuſer. Ne ſont-ils pâs à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bièn gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'eſt qu'homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pâs moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

TE'LE'MAQUE répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le royaume de ſes ancêtres en Crète, & ſans vôs conſèils il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes;

fautes; mais cherchez dans la Grèce, & dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcusables: les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent; & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre Père, qui est le modèle des Rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit, pâs à pâs, combien de fois auroit-il succombé dans les périls & dans les embarrâs, où la fortune s'est jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pâs même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection; vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie, & toutes les îles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & de l'étudier sans cesse comme votre modèle.

Accoutumez-vous, ô Télémaque! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoute de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfesant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoît, & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands & proportionés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là audessus de toute la critique des hommes, montrent une âme véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire, qui puisse engager

gager un Roi, si long-tems séduit par la flaterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les Rois font; mais presque aucun Roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lâsser de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque: c'est moins pour sa réputâtion que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur tout contre ceux qui sont chargés des embarrâs & des difficultés du Gouvernement. Ensuite il lui dit: Il est tems que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque! Souvenez-vous, que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extremes périls: mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces môts Télémaque crut sentir la présence de la Déesse, & il eut même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rapellé l'idée de Mentor, en lui disant: N'oubliez pâs, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage & courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le Soleil se levoit déja, & doroit le sommet des montagnes, quand les Rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville se mirent en marche sous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliérs éblouissoit les yeux; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois alliés, qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils se séparèrent, apres s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraie amitié; & les Alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on

leur

leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit: c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flateurs & injustes, auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne: fesons en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit dequoi nourir tous ses habitans, & si elle produit encore dequoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots: c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit; celles qu'il prenoit au retour; quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se fesoient les uns aux autres; les sociétés qu'ils fesoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidelement observées; enfin les hazards du naufrage, & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magistrâts, à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils fesoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls; & la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines impôsées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce

étoit

étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pouroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts: le commerce de cette ville étoit semblable au flux & au reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flôts viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit aporté & en sortoit librement: tout ce qui y entroit, étoit utile: tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La Justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nâtions. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient du haut de ces superbes tours apeller les marchands des terres les plus éloignées: chacun de ces marchands, soit qu'il vint des rives Orientales, où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le soleil, lâssé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sureté dans Salente, comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers, qui pouvoient introduire le luxe & la molesse. Il régla les habits, la nouriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes; il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idoménée: Je ne reconnois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur; mais votre autorité sera assez marquée par vôs Gardes, & par les principaux Officiers, qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre: que les principaux de l'Etat après vous soient vêtus de la même laine; & que toute la différence ne consiste que dans la couleur, & dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance: mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse

blèſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiérs honneurs. Les hommes qui n'ont pâs la même nobleſſe leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pâs à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premiér rang après vous ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bâs de leurs habits. Il auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiémes de verd, ſans anneau & ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriémes d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes d'un rouge pâle ou de róſes. Les ſixiémes de gris de lin. Les ſeptiémes, qui ſeront les derniérs du peuple, d'une couleur mélée de jaune & de blanc.

Voila les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclâves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts, qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans, qui ſeront employés à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits. Car il eſt indigne que des hommes, deſtinés à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, semblable à un habile jardiniér, qui retranche dans les arbres fruitiérs le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste, qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chôse à une noble & frugale simplicité. Il règla de même la nouriture des citoyens, & des esclâves. Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragouts, par lesquels ils amolissent leur âme, & ruinent incessamment la santé de leur corps? Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputâtion que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nouriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner vôs repâs aux viandes les meilleures, mais aprêtées sans aucun ragout. C'est un art pour empoisoner les hommes, que celui d'irriter leur apetit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville s'amolir *(y)*, & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos sur la sobriété: mais le sage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité, qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée règla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grècs au siége de Troie. Personne n'ôsa se plaindre d'une règle que le Roi s'impôsoit lui-même, & chacun se corrigea ainsi de la profusion & de la délicatèsse où l'on commençoit à se plonger pour les repâs.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & efféminée, qui corrompoit toute la jeunèsse. Il ne condâmna pâs avec une moindre sévérité la musique Bacchique, qui n'enivre guères moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples pour y

(y) On ne dit point *amolir les mœurs*, comme on lit dans toutes les éditions précédentes.

chan-

chanter les louanges des Dieux, & des Hérôs qui ont donné l'exemple des plus râres vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques ; il donna des modèles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpâce une maiſon gaie & commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſalon & un petit périſtyle, avec de petites chambres pour toutes les perſonnes libres. Mais il défendit très-ſévèrement la multitude ſuperflue, & la magnificence des logemens.

Ces divers modèles des maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliérs, avoit malgré ſa magnificence une diſpôſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voiſine de la Grèce fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Épire, & de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des tèrres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture & la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pâs permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on ſouffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école, où préſidoient des maîtres d'un gout exquis, qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut, diſoit-il, rien de bâs & de foible dans les arts qui ne ſont pâs abſolument néceſſaires. Par conſéquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres, qui ſont nés pour les arts moins nobles, ſeront employés fort utilement aux beſoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les ſculpteurs & les peintres,

tres que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des repréſentâtions de tout ce qui a été fait, avec une vertu extraordinaire, pour le ſervice de la patrie. Au réſte la modérâtion & la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtimens, deſtinés aux courſes de chevaux & de chariôts, aux combâts de luteurs, à ceux du céſte, & à tous les autres éxercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étofes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix exceſſif, des vâſes d'or & d'argent, avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de manière à durer long-tems. Enſorte que les Salentins qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à ſentir combien ils avoient de richéſſes ſuperflues. Mais c'étoit des richéſſes trompeuſes qui les apauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux mêmes, que de mépriſer de telles richéſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les arcenaux, & tous les magaſins, pour ſavoir ſi les armes, & toutes les autres choſes néceſſaires à la guèrre, étoient en bon état. Car il faut, diſoit il, être toujours prêt à faire la guèrre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs choſes manquoient par tout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriérs pour travailler ſur le fer, ſur l'aciér, & ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes, des tourbillons de fumées, & des flâmes ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume, qui gémiſſoit ſous les coups redoublés. Les montagnes voiſines & les ri-

(z) C'eſt Lipara, aujourd'hui Lipari, dont les ſouterrains répondoient au mont Etna, ſuivant la fâble.

vages

vages de la mer en retentissoient : on eût cru être dans cette île (z), où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des Dieux ; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étendue de terres fertiles, qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au Roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, & apeller à leurs secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pouront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux & dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroîtront votre puissance. Vôs artisans de la ville, transplantés dans la campagne, élèvront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vôs terres, & à se faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination, qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite tout le pays sera

peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplicâtion de ce peuple : il deviendra bientôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter eſt bien ſimple : preſque tous les hommes ont l'inclinâtion de ſe mariér : il n'y a que la miſère, qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la tèrre n'eſt jamais ingrate, elle nourit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux, qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les apauvrit pâs ; car leurs enfans dès leur plus tendre jeunèſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages : les autres, qui ſont plus avancés en âge, mènent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère & toute la famille prépare un repâs ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée : elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit courir des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs, en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec ſa flute, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons, qu'il a apriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charue ; & ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pâs lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavôts, que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la tèrre, apaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort, ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais quelle hor-

horrible inhumanité que de leur arracher, par des cœurs pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples, que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets, qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens: c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement: en même tems ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats, qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire, donnez des grâces & des exemptions aux familles, qui se multiplient: augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charue maniée par des mains victorieuses, qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue généreusement pendant les troubles de la guerre: toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épis dorés. Bacchus, foulant à ses piés les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flutes, pendant que leurs troupeaux bondissans

diſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pâs trop heureux, ô Idoménée! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un ſi aimable repôs? Cette gloire n'eſt-elle pâs plus touchante que celle de ravager la tèrre, de répandre par tout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternâtion, la cruelle faim & le déſeſpoir.

O heureux le Roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiècles, dans ſon règne, un ſi charmant ſpectacle! La tèrre entière, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combâts, viendroit à ſes piés, le prier de règner ſur elle.

Idome'ne'e lui répondit: Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mèntor, cet inconvénient. C'eſt un prétèxte qu'on allègue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accâbler leurs peuples d'impôts: le remède eſt facile. Les lois que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire; parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplicâtion des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de tèrre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molèſſe & l'oiſiveté, qui rendent les peuples inſolens & rebèlles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre tèrre, gâgnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modérâtion, il faut règler dès-à-préſent l'étendue de tèrre que chaque famille poura poſſéder. Vous ſaves que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept clâſſes, ſuivant leurs différentes conditions: il ne faut permèttre à chaque famille,

mille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes, dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pouront faire d'aquisitions sur les pauvres : tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on feroit des colonies, qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples : il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégout du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des lois, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats, qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'est-à-dire, pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de désordres & de crimes. Ceux que vous ne pourez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver sa sureté que dans l'oppression des peuples ! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, où de ne pouvoir jamais respirer librement, ou

de

de secouer le joug de votre tiranique domination. Est-ce-là le vrai moyen de régner sans trouble ? Est ce-là le vrai chemin, qui mène à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays, où la domination du Souverain est plus absolue, sont ceux où les Souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'Etat ; Mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque désertes. Les villes diminuent chaque jour : le commerce tarit. Le Roi, qui ne peut être Roi tout seul, & qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples, dont il tire ses richesses & sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent & d'hommes : cette dernière perte est la plus grande & la plus irréparable : son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flate, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer ! elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lâssé & irrité tous les corps de l'Etat : elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, & est foulée aux piés. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les pâssions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi, qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pâs un seul homme qui ôsât lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours Idoménée, persuadé par Mentor, se hâta de distribuér les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'éxécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENE'E raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même : il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flote ; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré dans l'île de Sámos, après avoir remis le commandement de la flote à Polymene, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit ; que malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

DE'JA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples, qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination.

DE'JA ces campagnes, qui avoient été si long-tems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charue, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur. : l'espérance reluit

reluit de tous côtés. On voit dans les valons & sur les collines les troupeaux de moutons, qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de genisses, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor, qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucetes *(a)*, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues, qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse, qui avoit langui longtems dans la misère, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux, par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers & des laboureurs, qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes *(b)* mêlés parmi les Nymphes, & dansant au son de la flute à l'ombre des bois. Tout étoit tranquile & riant; mais la joie étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délâsser des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les viéillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel. Béniſſez, disoient ils, ô grand Jupiter, le Roi, qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes : rendez-lui tout le bien que nous

(a) Les Peucetes étoient des peuples voisins des Dauniens, qui habitoient cette partie de l'Italie apellée aujourd'hui la terre de Bari, dans le royaume de Naples.

(b) Dieux de la campagne & des bois. Pan étoit adoré particulièrement par les bergers & par les pasteurs. Il devint amoureux de la Nimphe Sirinx, & l'ayant changée en rôseau, il en fit sa flute.

re-

recevons de lui. Nôs arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le père de tous ses sujèts. Les jeunes hommes & les jeunes filles, qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui, de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, & encore plus les cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir: on craignoit de le perdre: sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor, qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il: il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre; que le reste des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois ouï dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable: j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisoné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus: son naturel vif & hardi étoit selon mon gout: il entra dans mes plaisirs: il flata mes passions: il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'âme grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts; & lors même qu'il n'ôsoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit; & je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flateurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô

Méntor ! mais ſes maximes étoient bonnes : je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protéſilâs, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoutèrent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir : il ſe contenta de me dire toujours la vérité, lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non ſa fortune, qu'il cherchoit.

Protéſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputâtion d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il feſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guères ; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputâtion, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtère s'ouvrir un chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulut me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes commençoit à me lâſſer. Les complaiſances de Protéſilâs & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me feſoit ſentir encore plus impatiemment l'auſterité de l'autre.

Cependant Protéſilâs ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pâs tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque chôſe de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux, qui devoient attaquer ceux de Carpathie *(c)* ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous ſavez que je ne ſuis pâs ſuſpect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guèrre : il vous ſervira mieux qu'un autre ; & je préfere l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

(c) Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, eſt une île de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.

Je

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilâs, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme, qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais, hélas! que les Princes sont dignes de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même: il savoit que les Rois sont d'ordinaire défians & inapliqués; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environés; inapliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme, qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions; sur tout, l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philocle's en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis je; Protésilâs ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance: ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilâs m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilâs: mais j'avois laissé pren-

dre à Protésilâs un ton décisif, auquel je ne pouvois présque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette lâssitude j'aimois mieux, par foiblésse, hazarder quelque chôse aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse ôsé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti, que je venois de prendre : mais cette honteuse raison, que je n'ôsois développer, ne laissoit pas d'agir sécrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je fesois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protésilâs, qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je désirois qu'il fit une déscente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourois facilement faire la conquête de cette île : mais il fit en sorte que plusieurs chôses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entrepriſe ; & il l'assujettit à certains ordres, qui causèrent divers contretems dans l'éxécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres chôses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir guères, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand sécret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire Roi de l'île de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachés à lui, tous les soldâts sont gâgnés par ses largésses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre : il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre, qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protésilâs qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès ;

loclès; repâssant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire; Quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sur de reconnoître l'écriture de Philoclès.

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot, qui est dans cette lettre? Philoclès dit à son ami, qu'il peut parler en confiance à Protésilâs sur une chôse qu'il ne désigne que par un chiffre: assurément Protésilâs est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont accommodés à vôs dépens. Vous savez que c'est Protésilâs, qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le fesoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occâsion: ils se voient depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilâs a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les règles, & qu'il s'expôse à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous règnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expôse à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité.

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi: je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilâs comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes: je ne savois plus à qui me fier. Aprés avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont

la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilâs, & je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite & modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me persuader, qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pâs un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès, pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux, & expôsés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs piés.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protésilâs, en envoyant sécrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protésilâs poussa jusqu'au bout sa dissimulâtion, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa déscente : il manquoit de tout ; car Protésilas ne sachant si la lettre supôsée pouroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entrepriſe, dont il m'avoit fait tant espérer, & qui ne manqueroit pâs de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guèrre difficile, par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnut dans l'armée que cette déscente étoit téméraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un chèf si sage & si apliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chèf au milieu d'une armée, qui l'aimoit avec tant de pâssion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilâs, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolu-

ment après la mort de Philoclès. Protésilâs ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines, qui étoient sans cesse auprès de Philoclès: il leur promit de ma part de grandes récompenses; & ensuite il dit à Philoclès, qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en presence de ces deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, & n'enfonça guères avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eut arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuér Philoclès; & comme les traîtres sont toujours lâches, il ne songea qu'à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilâs.

Philocle's effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sureté, & le renvoya en Crète; il céda le commandement de l'armée à Polymène, que j'avois nommé dans mon ordre, écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, & passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Sâmos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien ! dit-il, futes-vous long-tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protésilâs & de Timocrate : ils se brouillèrent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien ! reprit Mentor, ne pritestes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélâs ! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarrâs des Princes ? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protésilâs, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me savois bon gré de le connoître, & je n'avois pâs la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes pâssions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pâs de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien, qui conduisissent mes affaires : je croyois qu'il n'y en avoit pâs sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre, qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polymène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'île de Carpathie ; & Protésilâs ne put dissimuler si profondément que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sureté à Sâmos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander, s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilâs. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inapliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains : il auroit falu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme : c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer

les

les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en fesant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je fesois même de tems en tems sentir à Protésilas que je suportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrément à la charge: il usoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation: sur tout quand il s'aperçevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire, ou il eût occasion de se rendre nécessaire, & de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette manière de flater mes passions m'entraînoit toujours: il savoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il fesoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre: mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi: l'erreur, qui prépare la chute des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes, qui avoient le plus de zèle pour l'Etat & pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper, après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même, qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse, & l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous

savez,

savez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire, dans laquelle on éleve les Rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inapliqués; c'étoit précisément le mien, lorsqu'il falut que je partisse pour le siége de Troie.

En partant je laissai Protésilâs maître des affaires: il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Crète gémissoit sous sa tirannie: mais personne n'ôsoit me mander l'opression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité; & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilâs tous ceux, qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on ôsoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siége de Troie *(d)*. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pâs tant la mort de mon fils, qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, & la haîne des peuples, que Protésilâs m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lâssés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience; & l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siége de Troie, & rendoit compte sécrètement par ses lettres à Protésilâs de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y pâs penser, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révoltèrent, Protésilâs & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandoné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir présque aussitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la

(d) Mérion étoit le conducteur du char d'Idoménée & l'un de ses principaux Capitaines.

prospérité sont toujours foibles & tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains; & c'est en un moment qu'ils pâssent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée: Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous, comme je vois? Je ne suis pâs surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un azile dans votre nouvel établissement: mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pâs, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux Princes amollis & inapliqués, qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontens de tout, & ils n'ont pâs le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer, qui me lioient à ces deux hommes; & ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives, que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant; ils m'on attiré cette guèrre, qui m'alloit accâbler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs, que j'ai sentis en Crète: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage, qui me manquoit, pour me mettre hors de servitnde. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi; mais depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protésilâs dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne me disoit rien contre vous; mais je voyois diverses gens, qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse; l'autre un homme caché & d'un esprit profond. Ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume; qui sait s'ils n'ont point formé quelque

dessein

dessein sur celui-ci? Ces avanturiérs racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays, où ils ont pâssé. Voici un Etat naissant & mal affermi: les moindres mouvemens pouroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes, que vous me fesiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & feront toujours prêts à se révolter: il n'y a que la foiblesse & la misère, qui les rende souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner; & il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale, & par là vous faites au peuple même un tort irréparable; car il a besoin qu'on le tienne bâs pour son propre repôs.

A tout cela je répondois que je sçaurois bien tenir les peuples dans leur devoir, en me fesant aimer d'eux; en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse; en punissant avec fermeté tous les coupables; enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh, quoi! disois-je, ne peut-on pâs soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? quelle inhumanité! quelle Politique brutale! Combien voyons nous de peuples traités doucement, & très-fidéles à leurs Princes? Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs pâssions s'étendre sans bornes; C'est la multitude des grands & des petits, qui vivent dans la molesse, dans le luxe, & dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont negligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix; enfin c'est le désespoir des peuples maltraités; c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur molésse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, &

non

non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre ces maximes, qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les gouter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me représenter leurs besoins, & à criér contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tiranniser pendant tant d'années par deux traîtres, dont vous connoissiez la trahison! Ah! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible & inapliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vôs vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave: Je ne vois que trop, combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas; & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vôs affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien: ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient: mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire, pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'il paroissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter

à tous leurs autres vices, le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilâs ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repôs, pendant qu'un tel homme vous obſéde à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidèle Philoclès pauvre & déſhonoré dans l'île de Sâmos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée ! que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pâs moindre ; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frapés que de ce qui eſt préſent, & qui les flate ; tout le réſte s'efface bientôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condâmne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs ?

Fin du treiziéme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

MENTOR oblige Idoménée à faire conduire Protésilâs & Timocrate en l'île de Sâmos, & à rapeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'éxécute avec joie: il arrive avec ces deux hommes à Sâmos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRE'S avoir dit ces paroles, Méntor persuada à Idoménée qu'il faloit au-plutôt chasser Protésilâs & Timocrate, pour rapeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances,

ſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je feſois quèlque chôſe qu'il n'aprouvoit pâs, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condâmnoit. Quand il étoit en particuliér avec moi, ſes manières étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſéches.

Ne voyez-vous pâs, lui répondit Méntor, que les Princes gâtés par la flaterie trouvent ſec & auſtère tout ce qui eſt libre & ingénu. Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pâs zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pâs leur autorité, dès qu'on n'a point l'âme ſervile, & qu'on n'eſt pâs prêt à les flater dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviénnent ſi délicâts, que tout ce qui n'eſt point flaterie, les bléſſe & les irrite: mâis allons plus loin. Je ſupôſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtère; ſon auſterité ne vaut-élle pâs mieux que la flaterie pernicieuſe de vôs conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pâs celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'eſt-ce pâs un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégout de la vérité, où la flaterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme, qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même; qui vous diſe la vérité malgré vous; qui force tous vôs retranchemens: & cet homme néceſſaire c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il naît un ſeul homme ſous ſon règne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Cieux, eſt de pérdre un tel homme, s'il s'en rend indigne, faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bién, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pâs de ſe ſervir d'eux. Redréſſez-lès: ne vous livrez jamais aveuglément à leur zéle indiſcret: mais écoutez-lès favorablement; honorez leur vertu; montrez au public que vous ſavez la diſtinguer; & ſur tout gardez-vous bién d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtés, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pâs de les employer avec confiance, & de les com-

combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son favori; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspects & importuns à leurs maîtres, les Princes lassés & embarrassés ne cherchent plus qu'à s'en défaire: leur amitié s'évanouit; les services sont oubliés: la chute des favoris ne leur coute rien, pourvû qu'ils ne les voyent plus. Aussitôt le Roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa maison, de prendre Protésilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'île de Sâmos (e), de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tirannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit un Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire perir Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'architecture étoit de meilleur gout Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des miserables. Il étoit alors dans un salon

(e) Sâmos est une île de l'Archipel, près de la Natolie, environ à deux lieux d'Ephèse.

de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or: il paroiſſoit lâs & épuiſé de ſes travaux: ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſçai quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compôſant leurs viſages ſur celui de Protéſilâs, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérâtions ridicules ce que Protéſilâs lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mère lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilâs inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte encore plus lâche & plus impudent l'apelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le père des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grâce de ſe laiſſer louer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'orèille, pour lui dire quèlque chôſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilâs ſourit: toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit: mais Protéſilâs reprenant bientôt ſon air ſévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilâs pouroit ſe retourner vers eux & les écouter. Ils paroiſſoient émus & embarraſſés: c'eſt qu'ils avoient à lui demander des grâces: leurs poſtures ſupliantes parloient pour eux: ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mère aux piés des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique: tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admirâtion pour Protéſilâs, quoi que tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilâs, & lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'île de Sâmos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher, qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voila, qui se jette tremblant aux piés d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il begaye, il tremble; il embrasse les genoux de cet homme, qu'il ne daignoit pâs une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flateries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses derniérs adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits sécrèts. Tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & sa surprise fut extrême: car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilâs, il ne pouvoit être envelopé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé: on arrive à Sâmos: Hégésippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute: ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condâmnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans; je ne dis pâs, loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une tèrre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail; eux qui avoient pâssé tant d'années dans les délices, & dans le faste. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda, en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. On lui dit, qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne, où une grote lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admirâtion de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette île, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquilité: n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pâs d'obliger ceux qui le méritent; & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grote Il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès fesoit, qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte: une natte grôssière de jonc lui servoit de lit. Rârement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis; & en hiver de dattes & de figues sèches. Une claire fontaine, qui fesoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit; il n'avoit dans sa grote que les instrumens nécessaires à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délâssant de ses travaux, & pour aprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y apliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, & gâgner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hegesippe en entrant dans la grote admira les ouvrages, qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le père des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les Arts: son visage étoit noble & doux, sa tâille grande & libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grote, & vit de loin sous un grand arbre Philoclès, qui lisoit sur le gazon: il va vers lui: & Philoclès, qui l'aperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point-là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai si long-tems vécu en Crète? Mais quelle espérance qu'il vienne dans une île si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre, qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'île de Crète? Est-ce une disgrâce semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

He-

Hegesippe lui répondit: Ce n'eſt point une diſgrâce: au contraire, c'eſt la faveur des Dieux qui m'amène ici. Auſſitôt il lui raconta la longue tirannie de Protéſilâs, ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce Prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondâtion de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du Roi, & la diſgrâce des deux traîtres: il ajouta qu'il les avoit menés à Sâmos pour y ſouffrir l'exil, qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès; & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confiér ſes affaires, & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grote plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai gouté depuis tant d'années plus de douceur & de repôs, que dans les palais dorés de l'île de Crête. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs diſcours flateurs & empoiſonés. Je n'ai plus beſoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nouriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoins, jouiſſant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la ſagèſſe de mes livres m'aprend à faire un bon uſage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtans? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilâs s'eſt trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me pérdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens: il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires: je lui dois ma chère ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goute. Retournez, ô Hégéſippe! retournez vers le Roi: aidez-lui à ſuporter les miſères de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ſes yeux ſi long-tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retiénne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pâs de

quitter

quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparés dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels piéges à éviter! que de maux à souffrir! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel ardent & austère le consumoit dans le travail: il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni: il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ces emplois détruisoient sa santé délicate: mais à Samos Hégésippe le voyoit grâs & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellee sur son visage. Une vie sobre, tranquile & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude, qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes misères? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas: du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis, qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandoner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur

heur de ſes concitoyens ? Au reſte, on croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi : s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pâs le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les brâs pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, & à tous vôs plus tendres amis ?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtère en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & les prières ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſéſperer de le vaincre. Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrâilles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir : mais ce ne fut pâs ſans regrètter le déſert, où il avoit paſſé tant d'années. Hélâs ! diſoit-il, faut-il, que je vous quitte, ô aimable grote, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délâſſer des travaux du jour ! Ici les Parques *(f)* me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Nayade, qui l'avoit ſi long-tems déſaltéré par ſon onde claîre, & les Nymphes, qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrèts, & d'une triſte voix les répéta à toutes les Divinités champêtres.

(f) Les poëtes feignent qu'il y a trois Parques, Clotho, Lachéſis & Atropos, filles d'Erébus & de la Nuit, qui préſident au deſtin & à la mort. Clotho garnit la quenouille. Lachéſis file, & Atropos coupe le fil : c'eſt à dire que la première préſide à la naiſſance, la ſeconde au cours de la vie, & la troiſiéme à la mort.

En-

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protésilâs, plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir ; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bâsseſſe. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi, qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilâs cherchoit avec empressement Philoclès ; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rapeller ; car il savoit mieux que personne, combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compâssion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit apris que le Roi avoit ôté à Protésilâs tous ses biens injustement aquis, il lui promit deux chôses, qu'il éxécuta fidèlement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, expôsés à l'indignâtion publique : l'autre étoit d'envoyer à Protésilâs dans cette île éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilâs les voit embarquer, ses yeux demeurent attachés & immobiles sur le rivage : ils suivent le vaisseau, qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sâble, reproche aux Dieux leur rigueur, apèlle en vain à son secours la cruèlle mort, qui sourde à ses prières ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pâs le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Aussitôt il courut au devant de Philoclès avec Mentor : il l'embrassa tendrement, lui té-

témoigna un sensible regret de l'avoir persecuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme, qui s'élève au dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien, qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philocle's avec un air respectueux & modeste recevoit les caresses du Roi, & avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le Roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux, qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi se connoître les uns les autres. Ceux, qui ont le gout de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Sâmos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les lois, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales chôses qu'on examina, furent l'éducâtion des enfans, & la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils apartiennent moins à leurs parens qu'à la République: ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force; il n'est pâs tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui est le père de tout son peuple, est encore plus particulièrement le père de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nâtion. C'est dans la fleur, qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pâs de veiller, & de faire veiller sur l'éducâtion qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les lois de Minos,

qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, & la molleſſe paſſent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros, qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la muſique faſiſſe leurs âmes pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs Alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu, qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels: il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles, qui animaſſent tout le peuple, mais ſur tout qui éxerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulâtion. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſioné pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guèrre, diſoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces éxercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guèrre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la nâtion; les courages s'amolliront; les délices corrompront les mœurs;

mœurs; d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guèrre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guèrre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guèrre épuise un Etat, & le mêt toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sur de la finir sans être expôsé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque superiorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire, qui étoit déja dans vôs mains, & la transporte chez vôs ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les tèrres presque incultes; on trouble le commèrce; mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures lois, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunèsse ne s'adonne plus aux lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes: la justice, la police, tout soufre de ce désordre. Un Roi qui vèrse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheurs pour aquèrir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il chèrche, & mérite de pèrdre ce qu'il possède, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui apartenoit pâs.

Mais voici le moyen d'èxercer le courage d'une nâtion en tems de paix. Vous avez déja vu les èxercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu, dont on remplira les âmes des enfans, presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des Hérôs: ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pâs tout: aussitôt qu'un peuple allié de votre nâtion aura une guèrre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunèsse, sur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guèrre, & qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputâ-

tion chez vôs Alliés. Votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre : sans avoir la guèrre chez vous & à vôs dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguèrrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pâs de traiter avec de grands honneurs ceux, qui auront le talent de la guèrre : car le vrai moyen d'éloigner la guèrre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes ; c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession ; c'est d'en avoir toujours qui s'y soient éxercés dans les pays étrangers ; qui connoissent les forces, la discipline & les manières de faire la guèrre des peuples voisins ; c'est d'être également incapable & de faire la guèrre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les Alliés, quand ils sont prêts à se faire la guèrre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous aquèrez une gloire plus solide & plus sure que celle des Conquérans : vous gâgnez l'amour & l'estime des étrangers : ils ont tous besoin de vous : vous règnez sur eux par la confiance, comme vous règnez sur vôs sujèts par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des sécrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputâtion vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom est comme un parfum délicieux, qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé & secouru : tous vôs voisins s'allarment pour vous, & sont persuadés que votre conservâtion fait la sureté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murâilles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois, qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé

charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles, qui sortoient, comme un fleuve de sagesse, de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures lois & les plus utiles maximes de gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

TE'LE'MAQUE au camp des alliés gâgne l'inclinâtion de Philoctete, d'abord indiſpôſé contre lui à cauſe d'Ulyſſe ſon père. Philoctete lui raconte ſes avantures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſoné, que le Centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce Hérôs ſes fleches fatales, ſans leſquelles la ville de Troie ne pouvoit être priſe : comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſécret par tous les maux, qu'il ſouffrit dans l'île de Lemnos ; & comment Ulyſſe ſe ſervit de Néoptolême pour l'engager à aller au ſiége de Troie, où il fut guéri de ſes bleſſures par les fils d'Eſculape.

CEPENDANT Télémaque montroit ſon courage dans les périls de la guèrre. En partant de Salente il s'apliqua à gâgner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputâtion & l'expérience étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi ç'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples : il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeuneſſe,

nesse, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Hérôs de l'âge passé. La mémoire de ce sage viéillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens temps gravée sur le marbre & sur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclinâtion pour Télémaque que Nestor. La haîne qu'il avoit nourie si long-tems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Hérôs, qui avoient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modérâtion de Télémaque vainquoit tous les ressentimens de Philoctète: il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre Père & moi, je l'avoue, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore apaîsé; & quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingenue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haîne contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Hérôs n'étoient que comme sont les foibles rôseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une pâssion, qui cause tous les désastres les plus affreux: c'est l'Amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette pâssion honteuse; & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer, *(g)* auprès d'Omphale Reine de Lydie,

(g) Hercule après tant d'exploits glorieux, fut si possédé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle sa massue en une que-

Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux ! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes ; ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés : il aima *(b)* Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme, qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les Grâces étoient peintes, ravit son cœur. Déjanire brula de jalousie : elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches, dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne *(i)*, & que ce sang empoisonoit ces flèches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant, qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles, dont le mont Oeta résonnoit ; & faisoit retentir toutes les profondes vallées : la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux

quenouille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles de chambre de cette Princesse.

(b) Déjanire, fille d'Oénée Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus d'un coup de fleche trempée dans le sang de l'Hidre. Nessus se voyant près de mourir, donna sa robe ensanglantée à Déjanire ; & cette femme l'envoya à Hercule, qui, l'ayant mise, devint furieux, & se brula lui-même. Déjanire se tua ensuite d'un coup de la massue d'Hercule son mari.

(i) Lerne étoit un marais dans le territoire d'Argos, célebre par cette Hidre ou Serpent à cent têtes, qu'Hercule y défit.

Lychas,

Lychâs, qui lui avoit aporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant ôfé s'aprocher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, & le fit pirouëtter, comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pièrre, qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychâs lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flôts de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine; & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lychâs je crus que je ne pouvois plus me fiér à Hercule: je songeois à me cachér dans les cavérnes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine, d'une main, les hauts sapins & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siécles avoient méprisé les vents & les tempêtes: de l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dôs la fatale tunique: elle s'étoit collé sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair: son sang ruisseloit, & trempoit la tèrre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctète! les maux que les Dieux me font souffrir: ils sont justes; c'est moi, qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère: je péris, & je suis content de périr pour apaiser les Dieux. Mais, hélâs! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychâs, une cruauté que je me reproche; il n'a pâs su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir: mais crois tu que je puisse oubliér l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cèsserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envôler. C'est lui, qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète la seule espérance qui me rèste ici-bâs?

A ces môts, je me hâte de courir vers lui: il me tend les bâs, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruél, dont il est lui-

lui-même brulé. Hélâs! dit-il, cette consolâtion même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres, qu'il vient d'abattre: il en fait un bucher sur le sommet de la montagne: il monte tranquilement sur le bucher: il étend la peau du lion de Némée *(k)*, qui avoit si long-tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la tèrre à l'autre abattre les monstres, & délivrer les malheureux: il s'apuie sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & saisies d'horreur ne purent lui refuser ce cruël office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chôse d'indigne de cette vertu, qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la tèrre, ces fléches trempées dans le sang de l'Hydre de Lèrne. Tu sais que les blessures qu'elles font, sont incurables; par elles tu serâs invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'ôsera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'âs été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolâtion: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu aurâs caché mes cendres. Je le lui promis: hélâs! je le jurai même en arrôsant son bucher de mes larmes: un rayon de joie parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa sa voix, & le déroba présque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins, à travers les flâmes, avec un visage aussi serein, que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums, dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrèstre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de

(k) Némée, forêt dans l'Achaïe, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il se couvrit ensuite.

tout

tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mère Alcmène : mais il conserva, par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile & immortelle, cette flâme céleste, qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçue du père des Dieux. Ainsi il alla avec eux, sous les voutes dorées du brillant Olympe, boire le Nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouse l'aimable Hebé *(l)*, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimède eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Ménélâs de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélène, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guèrre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre père, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siége de Troie, & d'y aporter les flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros : les monstres & les scélérâts recommençoient à paroître impunément : les Grecs ne sçavoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort ; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée *(m)* dompter les Scythes : mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on

(l) Hébé étoit fille de Junon sans père : elle se laissa tomber en versant à boire à Jupiter, qui se fit dans la suite servir par Ganimede.

(m) L'Ourse est une constellâtion proche du pôle arctique ou Septentrion : elle est apellée glacée à cause de l'éloignement où elle est du soleil.

m'ar-

m'arrachât de ces déserts du mont Oeta *(n)*, où j'avois vu périr mon ami: je ne songeois qu'a me repeindre l'image de ce Hérôs, & qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux; mais la douce & puissante persuâsion étoit sur les lèvres de votre père: il parut presque aussi affligé que moi: il versa des larmes: il sçut gâgner insensiblement mon cœur & attirer ma confiance: il m'attendrit pour les Rois Grècs, qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi: il ne put jamais néanmoins m'arracher le sécret de la mort d'Hercule, que javois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un sécret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais: j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'ôsant le violer: les Dieux m'en ont puni: je frapai du pié la tèrre, à l'endroit où javois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je pâssois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grècs ce que mes flèches pouvoient faire; me préparant à percer un daim, qui se lançoit dans un bois, je laissai tomber par mégarde la flèche de l'Arc sur mon pié; & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes: je remplissois nuit & jour l'île de mes cris: un sang noir & corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grècs, une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité: chacun conclut que c'étoit un suplice, qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guèrre, fut le premiér à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce, & la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier

(n) Le mont Oeta est dans la Thessalie entre le Parnasse & le Pinde, célebre par le tombeau d'Hercule.

dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grècs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai presque pendant tout le siége de Troie seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer, qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher, qui élevoit vers le ciel deux pointes, semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour: j'amassai quelques feuilles pour me coucher: il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'envelopois ma plaie pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colère des Dieux, je passois mon tems à percer de mes fléches les colombes & les autres oiseaux, qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nouriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie: ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourir.

Il est vrai que les Grècs en partant me laissèrent quelques provisions: mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, & puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grècs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre

les ondes. Hélâs ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage & horrible je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux, que les tempêtes y ont jettés ; on n'y peut espérer de société que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colère des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la honte, la douleur, la faim : je nourissois une plaie qui me dévoroit : l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fièr & d'une tâille de Hérôs. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compâssion & l'embarrâs. Il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux, dont je fesois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O étranger ! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai aprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne fois point effrayé de voir un homme si malheureux : tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolâtion ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros (o), j'y retourne : on dit que je suis fils d'Achille : tu sçais tout.

(o) Scyros, aujourd'hui Sciro, est une des îles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zeiton, à treize lieues du Négropont vers le Nord.

Des

DES paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité. Je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomède *(p)*, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère ! la Grèce ignore que je souffre : ma douleur augmente : les Atrides *(q)* m'ont mis en cet état : que les Dieux le leur rendent.

ENSUITE je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit il .... (D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père,) Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

NÉOPTOLÈME reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le désir d'hériter de sa gloire dans cette guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée *(r)* ; l'armée s'assemble autour

(p) La Mère d'Achille, pour l'empêcher d'aller au siége de Troie, le mit deguisé en fille à la cour du Roi Licomede, où il devint amoureux de Déidamie, de laquelle il eut *Pirrhus* ou *Néoptolème*.

(q) Les Atrides sont les fils d'Atrée, savoir Agamemnon & Ménélas.

(r) Sigée, aujourd'hui cap des Janissaires, est dans la Natolie à l'entrée du golfe de Gallipoli, vis-à-vis la pointe de la Romanie. On y voit le village de Trojaki, qui veut dire petite Troie.

On lit dans toutes les éditions *J'arrive au siége :* mais il est aisé de voir par les paroles de Sophocle dans son Philoctete, d'où tout ceci est tiré, qu'il faut lire *à Sigée.*

Sigea cum adpuli notis usus fecundis littora. Philoct. 8.

de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, hélâs ! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père : ils me répondent cruellement, tu aurâs le reste de ce qui lui apartenoit : mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pâs avec nous dans les périls de ce long siége ; tu n'as pâs mérité de telles armes, & tu parles deja trop fièrement ; jamais tu ne les aurâs. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pâs empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je ! & Ulysse ne meurt pâs ! au contraire il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, & de Patrocle si chéri par Achille : ils sont morts aussi, dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélâs ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans. Ulysse est donc en vie ; *(5)* Therstite l'est aussi sans doute Voilà ce que font les Dieux ; & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père. Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée Grèque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu, je parts ; que les Dieux vous guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils ! je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu âs de plus cher sur la terre, de ne me pâs laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pâs combien je

(5) Therstite étoit un des plus mal-faits & des plus lâches de l'armée des Grècs, & si porté à contredire les plus sages & les plus habiles qu'Achille indigné de ses manières le tua d'un coup de poing.

te

te ſerai à charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert, où il n'y a aucun veſtige d'homme : mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée (*t*), qui n'eſt pâs loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon père. Hélâs ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſère, ne l'ont pâs fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des chôſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voila ce que l'excès de la douleur me feſoit dire à Néoptolème : il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de ton père ! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai ſouffert : nul autre n'eût pu le ſouffrir ; mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle aprend aux hommes ce qu'ils ne pouroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne ſavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir ainſi parlé, je pris mon arc & mes flèches.

Ne'optole'me me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célèbres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout : c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accâblé de viéillèſſe, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être le ſeul d'entre les Grècs qui ait mérité de les toucher. Auſſitôt Néoptolème entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit : elle me trouble ; je ne ſçai plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pié ; je m'écrie : O

(*t*) Eubée, île de la mer Egée, aujourd'hui Negrepont.

mort tant désirée! que ne viens-tu? ô jeune homme! brule-moi tout-à-l'heure, comme je brulai le fils de Jupiter. O tèrre! ô tèrre! reçois un mourant, qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond: une grande sueur commença à me soulager: un sang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pâs né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarrâs: il soupiroit comme un homme qui ne sait pâs dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt: Ah! qu'âs-tu dis, mon fils? Rends-moi cet arc; je suis trahi, ne m'arrache pâs la vie. Hélâs! il ne répond rien; il me regarde tranquilement; rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille? Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule: il veut me traîner dans le camp des Grècs pour triompher de moi: il ne voit pâs que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à présent ce n'est que par surprise! Que ferai-je? Rends, mon fils, sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher sauvage, je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nouriture: je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuér les bêtes, les bêtes me dévoreront: n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pâs méchant: quelque conseil te pousse; rends-moi mes armes; va-t-en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tout bâs: Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? N'est-ce pâs Ulysse? Aussitôt j'entens sa voix, & il me répond: Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fut entre-

ouvert,

ouvert, & que j'eusse vu le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prens à témoin ! O soleil, tu le vois, & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme, qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en éxécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que vous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats & tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien ; je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices : O Ulysse, auteur de mes maux, que les Dieux puissent te .... Mais les Dieux ne m'écoutent point : au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne revèrrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse : alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre père tranquile me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être fâché, suporte & excuse le trouble d'un malheureux, que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se joue de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite

ſuite il me dit ces paroles : O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu : vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce, & le deſtructeur de Troie. Demeurez à Lemnos : ces armes que j'emporte, me donneront une gloire, qui vous étoit deſtinée. Néoptolème, parlons : il eſt inutile de lui parler : la compâſſion pour un ſeul homme ne doit pâs nous faire abandonner le ſalut de la Grèce entière.

Alors je me ſentis comme une lionne, à qui on vient d'arracher ſes petits : elle remplit les forêts de ſes mugiſſemens. O caverne ! diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſerâs mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nouriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ; O ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O Arc précieux ! Arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es tu pâs indigné ? Cet Arc n'eſt plus dans les mains de ton fidèle ami ; il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne : mes mains n'ont plus de flèches. Miſérable ! je ne puis vous nuire : venez me dévorer ; ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Néoptolème, qui me les rendit auſſitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fleche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me diſant : La colère vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquile contre mes flèches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrepidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes, pour tuér celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon reſſentiment n'étoit pâs encore apaiſé, j'étois

tois inconsolable de devoir mes armes à un homme, que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélènus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui, qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie, les enfans d'Esculape *(u)* le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon Arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il faloit céder à Ulysse ; & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même avec Ulysse & avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout à-coup j'entens une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant : il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manières simples ; mais il avoit une hauteur & une majesté, qui n'avoient jamais paru si grandes en lui, quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sçais par quels travaux j'ai aquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guérirâs, tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverrâs de riches dépouilles à Pœan ton père sur le mont Oeta : ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions, qui cherchent en-

(u) Esculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit si savant en médecine, que les payens en firent un Dieu. On l'adoroit sous la forme d'un serpent, particulièrement en Epidaure à Pergame.

semble

ſemble leur proie. J'enverrai Eſculape à Troie pour guérir Philoctète. Sur tout, ô Grècs! aimez & obſervez la Religion: le reſte meurt; elle ne meurt jamais.

Apres avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis; je parts après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prés humides: je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me futes ſi amères. Adieu, ô tèrre de Lémnos! laiſſez-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'apélle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainsi nous partimes; nous arrivames au ſiége de Troie. Machaon & Podalyre par la divine ſcience de leur père Eſculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus: j'ai recouvré toute ma vigueur: mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Páris, comme un timide faon de biche, qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre: vous ſavez le reſte. J'avois néanmoins encore je ne ſai quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le ſouvenir de mes maux; & ſa vertu ne pouvoit apaiſer ce reſſentiment: mais la vue d'un fils, qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

Fin du quinzième livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

TE'LE'MAQUE entre en différend avec Phalante pour des prisonniers, qu'ils se disputent: il combat & vainc Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante: mais étant peu content de sa victoire, il gemit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adrafte, Roi des Dauniens, étant informé que les Rois alliés ne songeoient qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y mêt d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias; & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctète avoit raconté ainsi ses avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes, qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque,

lémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctète, sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur, comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

L'armée des Alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & sincère, mais peu caressant : il ne s'avisoit guères de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres : il n'étoit point attaché aux richesses ; mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion ; sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté, qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes : les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses désirs, & pour raporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute recompense pour ceux qui le servoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter ; & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du tansport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flaté par sa mère dès le berceau, &

il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naîſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il ſentit dès ſa première jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impetuoſité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours, comme la palme ſouple ſe relève ſans ceſſe d'elle même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux, qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le domter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor: mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impetuoſité: il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard. Il rapelloit auſſitôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. Sa ſageſſe rendoit en un moment ſon viſage doux & ſérein. Neptune, quand il élève ſon trident, & qu'il menace les flôts ſoulevés, n'apaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions ſuſpendues, comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours: il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante, qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nés pendant le ſiége de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation: leur naiſſance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne ſçai quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Gréque.

Phalante en toute occaſion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience. Il en feſoit des râilleries, le traitant de foible & d'efféminé: il feſoit remarquer aux chefs de l'armée ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer

par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les Alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui apartenoient; parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante: ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit une frère nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force, & par son adresse. Pollux (x), disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste: Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frère, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage: tel qu'un sangliér écumant, qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard, dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque, instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique, ou un lion furieux. Aussitôt il crie à Hippias: Arrête, ô

(x) Pollux, fils de Jupiter & de Léda femme de Tindare, partagea l'immortalité avec Castor, étant alternativement une année dans le ciel, & une année dans les Champs Elisiens.

le

le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir si tu pourâs m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduirâs point à Tarente; va, déscends tout-à-l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, & il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; le dard ne toucha point Hippiâs. Aussitôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune; & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippiâs, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains: ils se saisirent, & se serrèrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles, qui cherchent à se déchirer: le feu brille dans leurs yeux; ils se racourcissent, ils s'alongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, piés contre piés, mains contre mains: ces deux corps entrelâssés paroissoient n'en faire qu'un. Mais Hippiâs, d'un âge plus avancé, sembloit devoir accâbler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déja Télémaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hippiâs le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris (y) la prompte messagère des Dieux. Celle-ci, volant d'une aile légère, fendoit les espâces immenses des airs, laissant après elle une longe trace de lumière, qui peignoit un nuage de mille diverses couleurs: elle ne se repósa que sur les rivages de la mer, où étoit campée l'armée innombrable des Alliés. Elle voit de

(y) Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & Messagère de Junon, qui étoit Déesse de la pluie.

loin la querelle, l'ardeur, & les efforts des deux combattans ; elle fremit à la vue du danger, où étoit le jeune Télémaque ; elle s'aproche, envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles, dans le moment où Hippiâs, sentant toute sa force, se crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourisson de Minerve de l'Egide, que la sage Déesse lui avoit confié. Aussitôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippiâs se trouble : il sent je ne sçai quoi de divin, qui l'étonne & qui l'accâble. Télémaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situâtion, tantôt dans une autre : il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour le rassurer : enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pâs un plus horrible bruit en tombant : la terre en gémit : tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippiâs fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite, d'attaquer ainsi le frère d'un des Rois alliés qu'il étoit venu secourir : il rapella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit merité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frère : il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippiâs, que Télémaque tenoit sous lui dans la poussière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi : mais sa colère étoit apaîsée, & il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se lève, en disant : O Hippiâs ! il me suffit de vous avoir apris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protegé : cédez à leur puissance : ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippiâs se relevoit couvert de poussière & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'ôsoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frère ; il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliés accoururent : ils menèrent d'un

d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippiâs, qui ayant perdu sa fierté n'ôsoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippiâs semblable en force & en grandeur à ces Géans, enfans de la tèrre, qui tentèrent autrefois de chasser de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute; & ne pouvant plus se suporter lui-même, il gémissoit de sa promtitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens: il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible, & de bâs dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité: il le voyoit, mais il n'ôsoit espérer de se corriger après tant de rechutes: il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Hélâs! disoit-il, ôserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des Alliés? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis, que je dois repandre? J'ai été téméraire: je n'ai pâs même su lancer mon dard: je me suis expôsé avec Hippiâs à forces inégales: je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus, non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélâs! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai, & voudrai faire encore les mêmes fautes, dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funèste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage viéillard reconnoissant bientôt la désolâtion du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendrésse pour adoucir son désespoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querélle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir reconcilié Télemaque avec Phalante & Hippiâs. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois, qui avoient suivi Télemaque dans cette guèrre : tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télemaque ; & Télemaque, qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les Princes étoient dans un extrême embarrâs. Ils n'ôsoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télemaque & les Tarentins de Phalante ne combatissent les uns contre les autres. On avoit bién de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Nestor & Philoctète alloient & revenoient sans cèsse de la tente de Télemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctète, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cèsse irrité par les discours pleins de rage de son frère Hippiâs. Télemaque étoit bién plus doux : mais il étoit abatu par une douleur, que rién ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitâtion, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée, qui vient de pérdre un père de famille, l'apui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternâtion de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de charicts, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessés. Un tourbillon de poussière forme un épais nuage qui couvre le ciél, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussière se joint

une

une fumée épaisse, qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flâme que le mont Etna vomit du fond de ses entrâilles embrâsées, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les Alliés; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne présque inaccessible, dont les Alliés avoient saisi présque tous les pâssages. Tenans ces défilés ils se croyoient en pleine sureté, & prétendoient même pouvoir par ces pâssages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le sécret de ses ennemis, avoit apris leur résolution; car Nestor & Philoctète, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages & si expérimentés, n'étoient pâs assez sécrets dans leurs entrepriſes. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins: mais il étoit prom[illegible]; & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui feſoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clé de son cœur pour en tirer les plus importans sécrets. On n'avoit qu'à l'irriter; alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces: il se vantoit d'avoir des moyens surs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le sécret le plus intime échapoit du fond de son cœur. Semblable à un vâse précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraste ne manquoient pâs de se jouer de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flatoient sans cesse Nestor par de vaines louanges: ils lui rapelloient ses victoires pâssées, admiroient sa prévoyance, ne se lâssoient jamais de l'aplaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète: ils ne lui parloient que de

difficultés, de contre-tems, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel promt étoit enflâmé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Te'le'maque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſécret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſécret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même un certain air réſervé & myſtérieux, qu'ont d'ordinaire les gens ſécrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſécret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes lèvres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectâtion aux chôſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon & entamer ſon ſécret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible : ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor, pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers dégrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Te'le'maque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctète : mais ces deux hommes expérimentés ne firent pâs aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La viéilleſſe n'a plus rien de ſouple : la longue habitude la tient comme enchaînée : elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres, dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent préſque plus ſe pliér eux-mêmes contre certaines habitudes, qui ont viéilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs ôs. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard : ils gémiſſent en vain ; & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il

Il y avoit dans l'armée un Dolope (z) nommé Eurymaque, flateur insinuant, sachant s'accommoder à tous les gouts, & à toutes les inclinâtions des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, râilleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate, qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coutoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères & vertueux, qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujetissent aux règles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes, que ceux qui flatent leur pâssions dominantes. Eurymaque savoit la guèrre : il étoit capable d'affaires : c'étoit un avanturiér, qui s'étoit donné à Nestor, & avoit gâgné sa confiance : il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctète ne se confiât point à lui, la colère & l'impatience fesoient en lui ce que la confiance fesoit dans Nestor. Eurymaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des Alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges, qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des Alliés, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurymaque fesoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entrepriſes des Alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens fesoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque

(z) Les Dolopes étoient des peuples de Thessalie, que Pélée, leur Roi, envoya au siége de Troie sous la conduite de Phénix.

ne

ne se lâssoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctète : mais son soin étoit inutile : ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer sécrétement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promtement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude, où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte présque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galèse *(a)*, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourir une armée. Adraste étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit pâsser : mais comme il sçut que les Alliés étoient encore foibles ; qu'il leur venoit un grand secours ; que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver ; & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante ; il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & pâssa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a présque rien d'impossible à ceux qui savent ôser & souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les chôses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accâblés. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux, qui apartenoient aux Alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal-gardés, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèse : puis il remonta très-promtement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit : on poussa d'abord de grands cris de

(a) La Galèse est une rivière du royaume de Naples, qui a sa source près d'Oria en la têrre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le golfe de Tarente.

joie.

joie. Adraſte & ſes ſoldâts déſcendirent, avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les Alliés, qui ne ſe défient de rien : il les trouve dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chèf, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunèſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne put réſiſter. Pendant qu'ils chèrchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mèttre le feu au camp. Auſſitôt la flâme s'élève des pavillons, & monte juſqu'aux nues : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flâme de pavillon en pavillon ; & biéntôt tout le camp eſt comme un viéille forêt, qu'une étincèlle de feu a embrâſée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédiér. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp ; mais il comprend auſſi cómbien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un énnemi victorieux : il commence à faire ſortir ſa jeunèſſe Lacédémonienne encore à demi armée : mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté, une troupe d'archers adroits pèrce de flèches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jèttent une grêle de grôſſes pièrres. Adraſte lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu ; il nâge dans le ſang ; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point ſa furie, quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines : leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même

même l'eſpérance de la fuite. Phalante, à qui la honte & le déſeſpoir donnent encore un réſte de force & de vigueur, élève les mains & les yeux vers le ciél; il voit tomber à ſes piés ſon frère Hippiâs ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippiâs étendu par tèrre ſe roule dans la pouſſière: un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté: ſes yeux ſe ferment à la lumière: ſon âme furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même, tout couvert du ſang de ſon frère, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverſer: ſon boucliér eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps: il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeizième livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE s'étant revetu de ses armes divines court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frère Hippias, dont il lui va présenter les cendres, qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les Divinités célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des Alliés. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les chefs, dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter, quelle seroit sa volonté. Mais le père des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les Alliés, vous voyez Adraste, qui renverse tous ses ennemis ; mais ce spectacle est bien trompeur : la gloire & la prof-

périté des méchans eſt courte : Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux Alliés que pour leur aprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſécret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor & Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brulée ; que la flâme pouſſée par les vents s'avançoit toujours ; que leurs troûpes étoient en déſordre ; & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les éfforts des ennemis. A peine ces funéſtes paroles frapent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abatu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Méntor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvriér de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavérnes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du ſoléil. On y voyoit Neptune & Pallâs, qui diſputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante *(b)*. Neptune de ſon trident frapoit la tèrre ; & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légèreté. Il ne marchoit point ; il ſautoit à force de reins : mais avec tant de vitèſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvèlle ville l'Olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau, auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guèrre, dont ce cheval étoit l'image. La Déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles ; & la ſuperbe Athènes portoit ſon nom.

(b) Athènes.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & ailés. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans se refugient autour de leur mere, à la vue d'un Loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné *(c)*, qui avoit ôsé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres extenués se défiguroient, & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guèrre des Géans servoit de conseil à Jupiter même, & soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son Egide sur les bords du Xanthe *(d)* & du Simoïs *(e)*, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les éfforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même; enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté le boucliér représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse, qui rassembloit les peuples épars ça & là, cherchant leur nouriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la tèrre, & de tirer de son sein fécond leur nouriture. Elle leur présentoit une charrue, & y fesoit atteler des bœufs. On voyoit la tèrre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue: puis on apercevoit les moissons dorées, qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la tèrre, & se payoit

(c) Arachné, fille d'Idmon du pays de Lidie, fut changée en araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapisseries que cette Déesse à qui on en attribue l'invention.

(d) Le Xanthe ou Scamandre est une rivière de l'ancien royaume de Troie, qui tombe dans la mer Egée.

(e) Le Simoïs est une rivière du même pays, qui se mêle avec le Scamandre, & qui tombe avec lui dans la mer Egée.

de toutes ſes peines. Le fer, deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaiſirs.

Les Nymphes, couronnées de fleurs, danſoient enſemble dans une prairie, ſur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flute: les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lierre, apuyé d'une main ſur ſon Thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de pluſieurs grapes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſçai quoi de noble, de paſſioné, & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadné *(f)*, lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, & abimée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des viéillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, lâſſés du travail de la journée. Les femmes alloient au devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des bergers, qui paroiſſoient chanter; & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices: tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre, ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette; & cette aimable peinture rapelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Te'le'maque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon boucliér ordinaire, prit la terrible Egide, que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte meſſagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon boucliér, ſans qu'il s'en aperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide, redoutable aux Dieux mêmes.

(f) Ariadné, fille de Minos & de Paſiphaë, donna à Théſée un fil pour ſe conduire dans le labirinthe ſans s'égarer, & le ſuivit juſques dans l'île de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit & en fut charmé.

En

En cet état il court hors du camp pour en éviter les flâmes; il apèlle à lui d'une voix forte tous les chèfs de l'armée; & cette voix ranime déja tous les Alliés éperdus. Un feu divin étincèlle dans les yeux du jeune guerriér. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquile, toujours apliqué à donner des ordres, comme pouroit faire un ſage viéillard, attentif à règler ſa famille, & à inſtruire ſes enfans: mais il eſt prompt & rapide dans l'éxécution. Semblable à un fleuve impétueux, qui non ſeulement roule avec précipitâtion ſes flôts écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctète, Neſtor, & les chefs des Manduriéns & des autres nâtions ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſai quèlle autorité, à laquèlle il faut que tous cèdent. L'expérience des viéillards leur manque, le conſèil & la ſagèſſe ſont ôtés à tous les commandans; la jalouſie même, ſi naturélle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs; tous ſe taîſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui obéir ſans y faire de réflexions, & comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance & monte ſur une colline, d'où il obſèrve la diſpôſition des ènnemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre, où ils ſe ſont mis en brulant le camp des Alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus expérimentés le ſuivent. Il attaque les Dauniéns par derrière, dans un tems où ils croyoient l'armée des Alliés envelopée dans les flâmes de l'embrâſement. Cette ſurpriſe les trouble: ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniérs jours de l'automne tombent des forêts, quand un fièr aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La tèrre eſt couvèrte des hommes que Télémaque renvèrſe. De ſon dard il pèrçe le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci ôſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon père, qui penſa être ſurpris par Télémaque.

Le fils d'Ulyſſe & Iphyclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même tâille, de la même douceur, du même âge, tous deux

chéris de leurs parens; mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléomènes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui aporter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage, voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ses mains. Phalante presque abatu à ses piés est comme une victime, à demi égorgée, qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne faloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang & dans celui des soldâts qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque, qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue: un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre, à qui des bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit sur le point de dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les Alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pâs donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux aprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'aquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais, que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens: un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels: les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténèbres de la nuit: une pluie abondante, qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brulé, & un marais, qui s'étendoit jusqu'à la rivière : il le fit avec tant d'industrie & de promtitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources & de présence d'esprit. Les Alliés, animés par Télémaque, vouloient le poursuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiseau d'une aile légère échape aux filets des chasseurs. Les Alliés ne songèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable ; les malades & les blessés, manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu : ils paroissoient à demi brulés, poussant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ses larmes ; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion : il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans & dévoués à une longue & cruelle mort : ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brulées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels ! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables ! pourquoi précipiter une mort déja si prochaine ? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous frères, & ils s'entre-déchirent : les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pour quoi ces guères ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres désertes ? Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc ! une fausse gloire, un vain titre

de

de Conquérant, qu'un Prince veut aquérir, allume la guèrre dans des pays immenſes! Ainſi un ſeul homme, donné au monde par la colère des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nâge dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flâmes; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruèlle; afin que cet homme qui ſe joue de la nature humaine entière, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quèlle gloire monſtrueuſe! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes, qui ont tèllement oublié l'humanité? Non, non, bièn loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pâs même des hommes: ils doivent être même en éxécrâtion dans tous les ſiècles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les Rois doivent bièn prendre garde aux guèrres qu'ils entreprènnent! Elles doivent être juſtes: ce n'eſt pâs aſſez, il faut qu'èlles ſoient néceſſaires pour le bièn public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſèils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétèxtes, enfin les engagemens inſenſibles entraînent près que toujours les Rois dans des guèrres, qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils ſont autant de mal à leurs ſujèts qu'à leurs ènnemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pâs de déplorer les maux de la guèrre: il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades, & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remèdes, il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crètois qui ètoient avec lui, il y avoit deux viéillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Noſophuge. Traumaphile avoit été au ſiége de Troie avec Idoménée, & avoit apris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promte-

promtement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premières. Pour Nosophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape ; mais il avoit eu, par le moyen de Mérione *(g)*, un livre sacré & mystérieux, qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nosophuge étoit ami des Dieux : il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone *(h)* : il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes, qui fesoient suér ; & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps ; tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages, qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produisent la santé : leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération abrégent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nouriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le gout, & qui font manger au delà du besoin, empoisonent au lieu de nourir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux, qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remède, qui est toujours innocent & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquilité de l'esprit, c'est l'éxercice du corps. Par-là

(g) Mérione étoit le conducteur du char d'Idoménée, & le chef de l'armée navale qu'il mena au siége de Troie. C'étoit un Capitaine très brave & très experimenté.

(h) Latone étoit fille de Cœus : elle eut de Jupiter, Apollon & Diane dans l'île d'Astérie.

on

on fait un sang doux & tempéré ; on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nosophuge étoit moins admirable par ses remèdes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'armée : ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propôs ; car ils s'apliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldâts touchés de ces secours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des Alliés.

Ce n'est pâs un homme, disoient-ils ; c'est sans doute quelque Divinité bienfesante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au rèste des hommes qu'aux Dieux ; il n'est sur la tèrre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté, que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi ! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chérissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiérs du camp par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges, qui n'étoient point suspectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent souvent en face aux Princes, supôsant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goutér que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en sécret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pâs insensible à celles-là ; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir : aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites : il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indiffé-

différence pour les hommes : il avoit une honte ſécrète d'être né ſi dur, & de paroître ſi humain *(i)*. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pâs mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe ! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous, qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défiér de moi-même ; c'eſt vous, qui retenez mes pâſſions impétueuſes ; c'eſt vous, qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux : ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ſerois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant, qui ne ſentant pâs ſa foibleſſe, quitte ſa mère, & tombe des le premiér pâs.

Nestor & Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins : ils ne ſavoient que croire : ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérâilles d'Hippiâs : il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré de l'endroit, où il étoit caché ſous un monceau de corps morts : il verſa ſur lui des larmes pieuſes : il dit : O grande Ombre ! tu le ſais maintenant combién j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fièrté m'avoit irrité ; mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combién cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincèrement unis : j'avois tort de mon côté : ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes : puis on prépara par ſon ordre un bucher. Les grands pins, gémiſſant ſous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la tèrre qui ſembloient menacer le ciél ; les hauts peupliérs, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vèrtes & ſi ornées d'un épais feuillage ;

(i) On lit dans preſque toutes les éditions qui ont paru juſqu'ici *inhumain* : cependant le derniér paragraphe de ce xvii livre fait aſſez voir que c'eſt *humain* qu'il faut lire.

les

les hêtres, qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galèſe. Là s'élève avec ordre un bucher, qui reſſemble à un bâtiment réguliér: la flâme commence à paroître: un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciél. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pâs lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſés: la douleur amère eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérécyde, viéillard moins abatu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippiâs, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciél ſes mains, & ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippiâs il refuſoit toute nouriture: le doux ſommeil n'avoit pu apeſantir ſes paupières, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine: il marchoit d'un pâs tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche; car ſon cœur étoit trop ſerré: c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bucher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria: O Hippiâs, Hippiâs! Je ne te verrai plus: Hippiâs n'eſt plus, & je vis encore! O mon cher Hippiâs! C'eſt moi cruél, moi impitoyable, qui t'ai apris à mépriſer la mort: je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon derniér ſoupir. O Dieux cruéls! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippiâs! O cher enfant, que j'ai nouri, & qui m'a couté tant de ſoin, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mère, qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frapant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chère Ombre! apélle-moi ſur les rives du Styx: la lumière m'eſt odieuſe: c'eſt toi ſeul, mon cher Hippiâs, que je veux revoir. Hippiâs! Hippiâs! ô mon cher Hippiâs! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le derniér devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippiâs étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent: la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté; & les grâces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle: on voyoit floter autour de ſon cou, plus blanc que la neige, mais penché

penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys *(k)* ou de Ganymède, qui alloient être réduits en cendre : on remarquoit dans le côté la blessure profonde, par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste & abatu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bucher, le fils d'Ulysse ne put voir la flâme pénétrer les étoffes, qui envelopoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippiâs ! car je n'ôse te nommer mon ami : apaise-toi, ô Ombre, qui âs mérité tant de gloire ! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur : tu es délivré des misères où nous sommes encore, & tu es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélâs ! que je serois heureux de finir de même ? Que le Styx n'arrête point ton Ombre : que les Champs Elysées lui soient ouverts : que la renommée conserve ton nom dans tous les siècles ; & que tes cendres repôsent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri. On s'attendrissoit sur Hippiâs, dont on racontoit les grandes actions ; & la douleur de sa mort rapellant toutes ses bonnes qualités fesoit oublier les défauts, qu'une jeunesse impétueuse & une mauvaise éducâtion lui avoient données : mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre : sans doute Minerve, qui a tant aimé son père, l'aime aussi ; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flâmes. Télémaque lui-même arrôsa de liqueurs parfumées ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or,

(k) Atys étoit un jeune homme de Phrigie, fort aimé de Cibele, & qui préfidoit aux sacrifices de cette Déesse, à condition de garder sa chasteté. Mais ayant violé son vœu, il s'emporta de fureur contre lui-même, & se fit eunuque. Cibele le changea ensuite en pin.

qu'il couronna de fleurs ; & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures ; & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déja Traumaphile & Noſophuge, envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rapelloient peu à peu ſon âme prête à s'envôler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance cèſſant, la douleur ſucceda : il commença à ſentir la pèrte de ſon frère, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélâs ! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? ne me vaudroit il pâs mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippiâs ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippiâs, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus ! je ne pourai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiènnes. O Dieux, ènnemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippiâs pour moi ! eſt-il poſſible ? Mais n'eſt-ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai, ô Hippiâs ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruèl Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'apaiſer ſa douleur, de peur qu'èlle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'èffèt des remèdes. Tout-à-coup il aperçoit Télémaque, qui ſe préſente à lui. D'abord ſon cœur fut combatu par deux pâſſions contraires : il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit pâſſé entre Télémaque & Hippiâs : la douleur de la pèrte d'Hippiâs rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervâtion de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi chères de ſon frère Hippiâs, il verſa un torrent de larmes : il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui

parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer : je vous dois ce reſte de vie, qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque choſe, qui m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère auroit été la proie des vautours : ſans vous ſon ombre, privée de la ſépulture, ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toujours repouſſée par l'impitoyable Câron *(1)*. Faut-il que je doive tant à un homme, que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque ! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abatu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui, ſans ôſer lui parler, & attendant qu'il reprit ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arrôſa de ſes larmes, & dit : O chères, ô précieuſes cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias ! je te ſuis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes, qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur, avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des Alliés. En même tems Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guèrre : il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiérs du camp, qu'il ne feſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour

(1) Câron, fils d'Erébus & de la Nuit, batelier de l'enfer, qui paſſe les âmes dans ſa barque ſur le Stix.

mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pâs aſſez vigilans : il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſière : ſa nouriture étoit ſimple : il vivoit comme les ſoldâts, pour leur donner l'éxemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propôs d'arrêter les murmures des ſoldâts, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces grâces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la première jeunèſſe : ſon teint devenoit plus brun & moins délicat : ſes membres moins moux & plus nerveux.

Fin du dix-ſeptième livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, éxécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers: il se dérobe du camp, étant suivi de deux Cretois, jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia: il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx; & Câron le reçoit dans sa barque: il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père: il traverse le Tartare, où il voit les tourmens, que souffrent les ingrâts, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais Rois.

ADRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon *(m)* pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis; semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres fo-

(m) Aulon, aujourd'hui Caulo, est une Montagne de la Calâbre Ultérieure, vers le cap de Stilo, sur laquelle est une ville de même nom, autrefois Episcopale & suffraganxe de Reggio.

rêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguïse ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Te'le'maque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes, qui lui représentoient son père Ulysse. Cette chère image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vint chasser du ciel, par ses feux naissans, les inconstantes étoiles, & de dessus la terre, le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une île fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environé de Nymphes, qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes, couronés de fleurs, l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui aparoissoit tout-à-coup dans des festins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre, plus douce que la lyre d'Apollon & que les voix de toutes les Muses.

Te'le'maque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. O mon père! ô mon cher père Ulysse! s'écrioit-il! les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des âmes bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les Champs Elysées. O qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher père! je ne vous verrai jamais: jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse: jamais je ne baiserai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuses, qui ont abatu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope; & Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine! O Dieux, ennemis de mon père! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur? c'est m'arracher la vie. Non, je ne

puis

puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélâs! je ne suis que trop certain que mon père n'est plus: je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thésée *(n)* y est bien déscendu; Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les divinités infernales; & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y déscendit. Je ne suis pas Hercule: mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée *(o)* a bien touché par le recit de ces malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui, qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans: je suis plus digne de compâssion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui poura comparer une jeune fille, semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proserpine! j'éprouverai bientôt, si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon père! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & de jouir de la lumière du soleil peut-être ne me refuseront ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrôsoit son lit de ses larmes: aussitôt il se levoit, & cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante, que ces songes lui avoient causée. Mais c'étoit une flèche, qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de déscendre aux enfers par un lieu célèbre, qui n'étoit pas éloigné du camp: on l'apelloit *Achérontia (p)*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne

(n) Thésée, fils d'Egée, Roi d'Athènes, déscendit aux enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine. Il y fut enchainé par l'ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule le vint delivrer.

(o) Orphée descendit aux enfers pour enlever sa femme Euridice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt, contre le commandement de Proserpine.

(p) Achérontia étoit une ville de la Pouille, située sur une montagne, à l'extrémité de l'Italie. Au pié de cette montagne est une caverne, où le fleuve Achéron se précipite avec tant d'im-

vèrne affreuſe, de laquèlle on déſcendoit ſur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, pôſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pié de ce rocher on trouvoit la cavèrne, de laquèlle les timides mortels n'ôſoient aprocher. Les bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux: la vapeur ſouffrée du marais Stygièn, qui s'exhaloit ſans cèſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni hèrbes ni fleurs: on n'y ſentoit jamais les doux zéphirs, ni les grâces naiſſantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La tèrre aride y languiſſoit: on y voyoit ſeulement quèlques arbuſtes dépouillés, & quèlques cypres funèſtes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promèttre ſes doux fruits: les grapes de raiſin ſe déſſechoient, au lieu de murir. Les Nayades triſtes ne feſoient point couler une onde pure; leurs flôts étoient toujours amers & troublés; les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette tèrre, hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer: ils alloient chanter leurs amours ſous un ciél plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux & la voix lugubre des hiboux: l'hèrbe même y étoit amère; & les troupeaux, qui la paîſſoient, ne ſentoient point la douce joie, qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe; & le berger tout abatu, oublioit ſa muſette & ſa flute.

De cette cavèrne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui feſoit une eſpèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour apaiſer les divinités infernales; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, & dés leur plus tendre jeunèſſe, étoient les ſeules victimes que ces divinités cruèlles prenoient plaiſir à immoler par une funèſte contagion.

C'eſt-là que Télémaque reſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minèrve, qui vèil-

d'impetuoſité, que les Poëtes ont apellé ce lieu une entrée de l'enfer. C'eſt par là qu'Hercule déſcendit, & qu'il en tira Cerbère.

loit

loit ſans cèſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Câron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres, qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.

Telemaque ſe dérobe du camp pendant la nuit: il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puiſſante divinité, qui, étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit & ſur la tèrre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la cavèrne, qu'il entendit l'Empire ſouterrain mugir. La tèrre trembloit ſous ſes pâs: le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la tèrre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur émû, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée; mais ſon courage le ſoutint: il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux: achevez votre ouvrage. Il dit; &, redoublant ſes pâs, il ſe préſenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la cavèrne funèſte à tous les animaux, dès qu'ils en aprochoient, ſe diſſipe; l'ôdeur empoiſonée cèſſa pour un de tems. Télémaque entra ſeul; car quel autre mortel eût ôſé le ſuivre? Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la cavèrne, & auſquels il avoit confié ſon deſſein, demeurèrent, tremblans & à demi morts, aſſez loin de là dans un temple, feſant des vœux, & n'eſpérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la tèrre: il remarque les ombres légères, qui voltigent autour de lui: il les écarte avec ſon épée; enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer; il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés

privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Câron. Ce Dieu, dont la viéillèsse éternèlle est toujours triste & chagrine mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissemens d'une ombre, qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, vôtre malheur? qui étiez-vous sur la tèrre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, Roi de la supèrbe Babylone: tous les peuples de l'Orient tremblóient au seul bruit de mon nom: je me fesois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquèlle on bruloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie: jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs, pour me rendre la vie plus délicieuse. j'étois encore jeune & robuste. Hélâs! que de prosperités ne me restoit-il pâs encore à gouter sur le trône! Mais une femme, que j'aimois, & qui ne m'aimoit pâs, m'a biên fait sentir que je n'étois pâs Dieu; èlle m'a empoisoné; je ne suis plus riên: on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura; on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flâmes de mon bucher, pour mourir avec moi: on va encore gémir au pié du supèrbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais personne ne me regrètte: ma mémoire est en horreur, même dans ma famille; & ici-bâs je souffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre règne? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquèlle le cœur demeure toujours serré & flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babyloniên, je ne sçai même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique biên: pour moi, je ne l'ai jamais sentie: mon cœur étoit sans cèsse agité de désirs nouveaux, de crainte & d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ebranlement de mes pâssions: j'avois soin d'entretenir cette ivrèsse, pour la rendre continuèlle; le moindre intervalle de raison tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix, dont j'ai joui:

joui : toute autre me paroît une fâble & un ſonge. Voilà les biens, que je regrette.

En parlant ainſi le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amoli par les proſperités, & qui n'eſt point accoutumé à ſuporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclâves, qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerâilles. Mercure les avoit livrés à Câron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce Roi, qu'ils avoient ſervi ſur la tèrre. Ces ombres d'eſclâves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenoient enchaînée, & lui feſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions nous pâs hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu ; & ne faloit-il pâs te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pâs qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien ! où ſont maintenant tes flateurs ! Tu n'âs plus rien à donner, malheureux tu ne peus plus faire aucun mal : te voilà devenu eſclâve de tes eſclâves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice ! mais enfin ils la font.

A ces dures paroles Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre tèrre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Câron diſoit aux eſclâves : Tirez-le par ſa chaîne : relevez-le malgré lui : il n'aura pâs même la conſolâtion de cacher ſa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux, qui ont ſouffert ſi long-tems que cet impie règnât ſur la tèrre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs : prépare-toi à être jugé par l'infléxible Minos, Juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Câron, la barque touchoit déja le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque : mais dans le moment où Télémaque mit pié à tèrre, elles s'enfuirent ; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Câron, montrant au jeune Grec un front moins ridé & des yeux moins farouches

rouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les deſtins t'apèllent : va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon trône : il te permettra d'entrer dans les lieux, dont il m'eſt defendu de te découvrir le ſécret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pâs : il voit de tous côtés, voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſâble, qui couvrent les rivages de la mer ; &, dans l'agitâtion de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſejour de l'impitoyable Pluton : il ſent ſes genoux chancelans ; la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité ! le fils du malheureux Ulyſſe : je viens, vous demander, ſi mon père eſt déſcendu dans votre empire, ou s'il eſt encore errant ſur la tèrre.

Pluton étoit ſur un trône d'ébène : ſon viſage étoit pâle & ſévère, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumière offenſe les yeux des animaux, qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : èlle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvèlle ; mais èlle paroiſſoit avoir joint à ſes grâces divines je ne ſçai quoi de dur & de cruèl de ſon époux.

Aux piés du trône étoit la mort pâle & dévorante, avec ſa faux tranchante qu'èlle aiguïſſoit ſans cèſſe. Autour d'èlle vôloient les noirs ſoucis ; les cruèlles défiances ; les vengeances, toutes dégoutantes de ſang & couvèrtes de plaies ; les haînes injuſtes ; l'avarice, qui ſe ronge èlle-même ; le déſeſpoir, qui ſe déchire de ſes propres mains ; l'ambition forcenée, qui renverſe tout ; la trahiſon, qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'èlle a faits ; l'envie, qui vèrſe ſon venin mortel autour d'èlle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où èlle eſt de nuire ; l'impiété, qui ſe creuſe èlle-même un abîme ſans fond, où èlle ſe précipite ſans eſpé-

espérance ; les spectres hideux ; les phantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivans ; les songes affreux ; les insomnies, aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix sourde, qui fit mugir le fond de l'Erèbe *(q)*. Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azyle sacré des ombres : fuis ta haute destinée : je ne te dirai point, où est ton père : il suffit que tu sois libre de le chercher : puisqu'il a été Roi sur la tèrre, tu n'âs qu'à parcourir, d'un côté, l'endroit du noir Tartare, ou les mauvais Rois sont punis, &, de l'autre, les Champs Elysées, où les bons Rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elysées, qu'après avoir pâssé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Télémaque semble vôler dans ces espâces vuides & immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, & de s'éloigner de la présence horrible du tiran, qui tiènt en crainte les vivans & les morts. Il aperçoit biéntôt assez près de lui le noir Tarare *(r)* : il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'ôdeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flâme, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, fesoit qu'on ne pouvoit riên entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Te'le'maque, sécrètement animé par Minèrve, entre sans crainte dans ce goufre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes, qui avoient vécu dans les plus bâsses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richèsses par des fraudes, des trahisons & des cruautés : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites,

(q) Erebe, Dieu des enfers, père de la nuit, engendré du Cahos & de l'Obscurité, est souvent pris pour l'enfer même par les poëtes : c'est dans ce dernier sens qu'il faut l'etendre ici.

(r) Le Tartare est le lieu, où les méchans sont tourmentés dans les enfers.

qui feſant ſemblant d'aimer la religion s'en étoient ſervis, comme d'un beau prétexte, pour contenter leur ambition & pour ſe jouer des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abuſé de la vertu même, quoiqu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcélérâts de tous les hommes. Les enfans, qui avoient égorgé leurs pères & leurs mères; les épouſes, qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris; les traîtres, qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu; & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pâs d'être mêchans comme le réſte des impies, ils veulent encore pâſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'ôſent plus ſe fiér à la véritable. Les Dieux, dont ils ſe ſont joués, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Aupres de ceux-ci paroîſſoient d'autres hommes, que le vulgaire ne croit guéres coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement: ce ſont les ingrâts; les menteurs; les flateurs, qui ont loué le vice; les critiques malins, qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin ceux, qui ont jugé témérairement des chôſes ſans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputâtion des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on pâſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon père ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pâs ſa naiſſance, plus qu'au père & à la mère de qui on eſt né? Plus les crimes ſont impunis & excuſés ſur la tèrre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois juges, qui étoient aſſis, qui condâmnoient un homme, ôſa leur demander quels étoient

étoient ſes crimes. Auſſitôt le condâmné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes : mais ne devois tu pâs moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice, dont tu te vantes ? Tu n'âs manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne ſont rien. Tu âs été vertueux : mais tu âs raporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux, qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu âs été ta divinité ; mais les Dieux, qui ont tout fait & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les âs oubliés, ils t'oublieront : ils te livreront à toi-même, puiſque tu âs voulu être à toi, & non pâs à eux. Chèrche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolâtion dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes, auxquels tu âs voulu plaire : te voilà ſeul avec toi-même, qui étois ton idole ; aprens, qu'il n'y a point de véritable vertu ſans le reſpect & l'amour des Dieux, à qui tout eſt du. Ta fauſſe vertu, qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue : les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumière divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels : elle condâmne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condâmnent.

A ces môts ce philoſophe, comme frapé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſuporter ſoi-même. La complaiſance qu'il avoit eue autrefois à contempler ſa modération, ſon courage & ſes inclinâtions généreuſes, ſe changent en déſeſpoir. La vue de ſon propre cœur, ennemi des Dieux, devient ſon ſuplice. Il ſe voit, & ne peut ceſſer de ſe voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au dedans de lui, comme ſi on boulevèrſoit toutes ſes entrâilles : il ne ſe trouve plus le même : tout apui lui

manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, & lui reproche amèrement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin: il est troublé, consterné plein de honte, de remords & de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les Dieux mépriſés: il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même: il cherche les ténèbres, & ne peut les trouver: une lumière importune le suit par tout: par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité, qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même: O insensé! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien: tous mes pas ont été des égaremens: ma sagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque aperçut les Rois, qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance: d'un côté une furie vengeresse leur présentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière & avide des plus ridicules louanges; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient du faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches & flateurs; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le désespoir de tant de malheureux. Ils se voient sans cesse dans ce miroir: ils se trouvent plus horribles & plus

mon-

monstrueux, que n'est la chimère *(s)*, vaincue par Bellérophon *(t)*; ni l'hydre de Lerne, abatue par Hercule; ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la tèrre.

En même tems, d'une autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges, que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie; & leur presentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints: l'opôsition de ces deux peintures si contraires étoit le suplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux, à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie; parce que les méchans sont plus craints que les bons, qu'ils éxigent sans pudeur les lâches flateries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions, qu'ils ont à souffrir: ils n'ont rien autour d'eux, qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la tèrre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclâves, qui leur font sentir à leur tour une cruèlle servitude. Ils sèrvent avec douleur; & il ne leur rèste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils sont sous les coups de ces esclâves, devenus leurs tirans impitoyables, comme une enclume est sous les coups

(s) La Chimère est une montagne de Licie, dont le sommet jette des flâmes & est habité par des lions; au milieu les chevres y paissent; & au bâs on y voit des serpens. D'où est venue la fâble, que c'est un monstre, qui a la tête d'un lion, le corps d'une chevre, & la queue d'un dragon; ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.

(t) Bellérophon, fils de Glaucus Roi de Corinthe, fut accusé par Sténobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fût elle qui l'eût sollicité à commettre un adultère. Prœtus Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop légèrement à son accusâtion, envoya Bellérophon à Jobate, Roi de Licie, pour l'expôser à la mort: celui-ci le fit combatre contre la Chimère, qu'il vainquit étant monté sur le cheval Pégâze.

de marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

La Télémaque aperçut des visages pâles, hideux & contristés. C'est une tristesse noire, qui ronge ces criminels: ils ont horreur d'eux-mêmes; & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature: ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes; ils les voyent sans cèsse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils chèrchent une mort plus puissante, que celles qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils apèllent à leur secours une mort, qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux: ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité, qui les persecute; mais ils sont réservés à la vengeance, qui distile sur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur suplice: ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux: sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes: elle est comme la foudre: sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrâilles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien; il dissout jusqu'aux premiérs principes de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même: on n'y peut plus trouver ni apui ni repôs pour un seul instant: on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une pèrte de toute espérance, qui rend forcené.

Parmi ces objèts, qui fesoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle, au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre, qui avoit été son fils: Ne vous avois-je pâs recommandé souvent, pendant ma vièillèsse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois

j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père, disoit le fils, c'eſt vous, qui m'avez perdu ; c'eſt votre exemple, qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de molleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flaterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit, à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes ; c'eſt-à-dire, des animaux, dont on ne fait câs qu'autant qu'ils rendent de ſervice & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru ; c'eſt vous, qui me l'avez fait croire ; & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuſes malédictions, & paroiſſoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la molleſſe lâche, qui redouble tous les maux qu'on ſouffre, ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les lois, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois régnent par leur miniſtère. On leur imputoit auſſi tous les déſordres, qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès, qui jettent les hommes dans un état violent & dans la tentation de violer les lois pour aquérir du bien. Sur tout on traitoit rigoureuſement les Rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau, comme des loups dévorans.

Mais ce qui conſterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres & de maux un grand nombre de Rois, qui, ayant paſſé ſur la terre pour des

Rois

Rois assez bons, avoient été condâmnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux, qu'ils avoient laissé faire par leur autorité : la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans ; tant leur foiblesse avoit été grande : ils n'avoient jamais craint de ne pâs connoître la vérité : ils n'avoient point eu le gout de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitiéme livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

TE'LE'MAQUE, entre dans les Champs Elysées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le revèrra à Ithaque, & qu'il y regnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité, dont jouissent les hommes justes; sur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés: il lui fait remarquer, que les Héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guèrre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque: puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LORSQUE Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux, qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais: il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connoître

la

la vérité pour se défendre contre les autres & contre soi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile !

En fesant ces réflexions il se troubloit au dedans de lui-même : il frémit, & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux, qu'il venoit de considérer : mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur, & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumière du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois, qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des suplices infiniment plus rigoureux, que les autres coupables d'une condition privée ; aussi les bons Rois jouissoient, dans les champs Elysées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes, qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriférans sur des gâzons toujours renaissans & fleuris. Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrôsoient ces beaux lieux, & y fesoient sentir une délicieuse fraîcheur. Un nombre infini d'oiseaux fesoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printems, qui naissoient sous les pâs, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule *(u)* ; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guèrre, altérée de sang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuse, & qui porte des vipères entortillées dans son sein & autour de ses brâs, ni les jalousies,

(u) La canicule est un signe céleste qui se leve le sixieme jour de Juillet, & qui fait un cours de six semaines, qu'on apelle jours Caniculaires.

louſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains déſirs n'aprochent jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnue. Une lumière pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environe de ſes rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'eſt point ſemblable à la lumière ſombre, qui éclaire les yeux des miſerables mortels, & qui n'eſt que ténèbres; c'eſt plutôt une gloire céléſte qu'une lumière: élle pénètre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoléil ne pénètrent le plus pur criſtal: élle n'éblouit jamais: au contraire élle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'âme je ne ſçai quélle ſérénité. C'eſt d'élle ſeule, que les hommes bienheureux ſont nouris: élle ſort d'eux, & élle y entre; élle les pénètre, & s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous: ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent: élle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie: ils ſont plongés dans cet abîme de délices, comme les poiſſons dans la mer: ils ne veulent plus rién: ils ont tout, ſans rién avoir; car le gout de cette lumière pure apaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs déſirs ſont raſſaſiés; & leur plénitude les élève au deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamés chèrchent ſur la tèrre. Toutes les délices, qui les environent, ne leur ſont rién, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui, raſſaſiés de Nectar & d'Ambroſie, ne daigneroient pas ſe nourir de viandes groſſières, qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquiles: la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrèts, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes, qui coutent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégouts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, ſeroient renverſées de leurs fondemens poſés au centre de la tèrre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pouroient pas même être émus. Seulement ils

ont

ont pitié des misères, qui accâblent les hommes vivans dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent: c'est une joie douce, noble, pleine de majesté: c'est un gout sublime de la vérité & de la vertu, qui les transporte: ils sont, sans interruption, à chaque moment dans le même saisissement de cœur, où est une mère, qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie, qui échape bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goutent: ils foulent à leurs piés les molles délices & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions, qu'ils déplorent: ils repâssent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons: ils admirent le secours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même, qui s'unit à eux: ils voient, ils goutent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces âmes unies. Dans ce ravissement divin, les siécles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille siécles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entière. Ils régnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & misérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noir soucis. Les Dieux mêmes les ont couronés

ronés de leurs propres mains, avec des courones que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son père, & qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce gout de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les Champs Elysées; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens, qui excitent toutes leurs pâssions. Ainsi les bons Rois sont très-râres; & la plupart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un viéillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa viéillèsse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accâble sur la térre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort: c'étoit un mélange de tout ce que la viéillèsse a de grave avec toutes les grâces de la jeunèsse; car les grâces renaissent même dans les viéillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les Champs Elysées. Cette homme s'avançoit avec empréssement, & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce viéillard, de ne me point reconnoître: je suis Arcésius (x) père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit fils partit pour aller au siége de Troie: alors tu étois encore un petit enfant entre les brâs de ta nou-

(x) Arcésius étoit fils de Jupiter, c'est pourquoi l'on apell son fils le divin Laërte.

rice : dès-lors j'avois conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, & que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux ; il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abatu, jouit encore de la lumière, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes pâssent comme les fleurs, qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux piés. Les générâtions des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide : rien ne peut arrêter le tems, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur, qui sera presque aussitôt sechée qu'éclose. Tu te verrâs changé insensiblement. Les grâces riantes, les doux plaisirs, qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir. La vieillesse languissante, & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégouter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélâs ! tu te trompes, mon fils ; il se hâte ; le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pâs loin de toi : & le présent qui s'enfuit, est déja bien loin ; puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se raprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverrâs enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais, hélâs ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! Quand on la regarde de loin, on

ne voit que grandeur, éclat & délices; mais de près tout eſt épineux. Un particuliér peut ſans déſhonneur mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut, ſans ſe déſhonorer, préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvèrnement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouvèrne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'élles cauſent le malheur des peuples, & quélquefois pendant pluſieurs ſiècles. Il doit réprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pâs aſſez pour lui de ne faire aucun mal; il faut qu'il faſſe tous les biéns poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pâs aſſez de faire le bién pour ſoi-même; il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe: arme-toi de courage contre toi-même, contre les pâſſions, & contre les flateurs.

En diſant ces paroles, Arcéſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un viſage plein de compâſſion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand élle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tirannie. Quand élle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un père conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accâblante, qui demande un courage & une patience héroïque. Auſſi il eſt certain que ceux qui ont régné avec une ſincère vertu, poſſèdent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complète.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télémaque: élles s'y gravoient, comme un habile ouvriér avec ſon burin grave ſur l'airain les figures, qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une flâme ſubtile, qui pénétroit dans les entrâilles du jeune Télémaque: il ſe ſentoit ému & embrâſé: je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le conſumoit ſécrétement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſuporter, ni réſiſter à une ſi violente

impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son père des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siége de Troie.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces & mêlées de joie coulèrent de ses yeux ; il voulut embrasser une personne si chère : plusieurs fois il l'essaya inutilément. Cette ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des paroles, que sa langue engourdie ne peut proferer ; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse : il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande, qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage viéillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siécle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois, qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des Hérôs à la vérité ; mais la recompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des Rois sages, justes & bienfesans.

Parmi ces Hérôs tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte (y). Heureux s'il n'eût point été si prompt

(y) Hippolyte, fils de Thésée & d'Hippolyte, fut accusé par sa belle mère Phédre d'avoir voulu atenter à son honneur. Thésée la crut trop légèrement, & non content de bannir Hippolyte, il pria encore Neptune de venger ce pretendu crime ; de sorte que

prompt & si facile à irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, *(z)* à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & modérée, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long règne ; mais ils ont eu pitié des *(a)* Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours ; & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir, que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes : ils ont fait servir Achille à abatre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomédon *(b)* & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus longtems sur la tèrre ce jeune Hérôs, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon & cousin d'Achille, tu n'ignores

que ce jeune Prince, étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son père, trouva au bord de la mer un monstre marin, qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le renversèrent par tèrre, & le tuèrent à force de le traîner parmi les rochers.

(z) A cause de cette blessure, &c. Achille avoit été plongé trois fois par sa mère dans l'eau du Stix, qui l'avoit rendu invulnerable, excepté au talon, par où elle le tenoit.

(a) Les Phtiotes & les Dolopes étoient des peuples de Thessalie, dont Pélée étoit Roi.

(b) Laomedon, fils & successeur d'Ilus, bâtit les murâilles de Troie avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec serment une certaine récompense, qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengèrent par divers maux, de sorte que pour les apaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hésione à être devorée des monstres marins. Hercule s'offrit de la delivrer, à condition que Laomédon lui donneroit les chevaux engendrés de semence divine qu'il avoit : ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide, après qu'Hésione eut été sauvée du danger.

pâs sans doute quelle fut sa gloire dans les combâts. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton père ne crut pâs les lui devoir céder: les Grècs jugèrent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de déseſpoir: l'indignâtion & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'aproche pâs de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre: ne remarques-tu pâs qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamémnon qui pâsse, & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitémnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée & Thyeste (c) a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélâs! combien un crime en attire d'autres! Agamémnon, revenant à la tête des Grècs du siége de Troie, n'a pâs eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit aquise: telle est la destinée de presque tous les Conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guèrre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples. Ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamémnon, pleins de leurs querèlles & de leurs combâts, conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels; pendant qu'ils regrètent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus

(c) Atrée & Thyeste fils de Pélops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thyeste, qui ne pensoit qu'a chagriner Atrée, déshonora son lit, & se retira en lieu de sureté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeste en son pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le pâssé, & l'invita à un festin: celui-ci s'y trouva; &, après qu'on se fut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ses enfans; lui fesant entendre, qu'il avoit mangé leur chair. Thyeste employa son fils naturel Ægiste, pour le venger de son frère.

que

que des ombres impuissantes & vaines ; ces Rois justes, étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nouris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compâssion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroîssent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir d'eux-mêmes, plus de désirs, plus de besoins, plus de craintes. Tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien Roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillèsse si douce & si majestueuse. Les fleurs naîssent sous ses pâs. Sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau. Il tient dans sa main une lyre d'ivroire ; & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis. L'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple, qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auxquels il donna des lois.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops Egyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville consacrée à la sage Déesse, dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Gréce la source des Lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la mediocrité ; ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité aprés lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi, dans cette petite vallée, Ericthon *(d)*, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye : il le fit en vue de faciliter le commérce entre les îles de la Gréce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez vous, disoit-il, à tous ses peuples, à multiplier chez vous les richèsses naturelles,

(d) Ericthon, quatriéme Roi d'Athènes, né de la Terre & de la semence de Vulcain, inventa aussi l'usage des chariots.

turèlles, qui ſont les véritables : cultivez la tèrre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nouriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la tèrre eſt inépuiſable, & èlle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver ; èlle les paye tous libèralement de leur peine ; au lieu qu'èlle ſe rend avare & ingrate pour ceux, qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richèſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun câs, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guèrres inévitables qu'on a à ſoutenir au dehors, ou pour le commèrce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays ; encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſsât tomber le commèrce à l'egard de toutes les chôſes, qui ne ſèrvent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la molèſſe. Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bièn, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funèſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'èlle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte ; qu'èlle entretièndra une infinité d'arts pernicieux, qui ne tendent qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'èlle vous dégoutera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repôs & toute la ſureté de la vie ; qu'enfin èlle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine & la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en èllemême. Enfin quand Ericthon aperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vècut pauvre & éloigné des hommes juſques à une extrême viéillèſſe, ſans vouloir ſe mèler du gouvernement des villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème *(e)*, à qui Cérès avoit enſeigné l'art

(e) Triptolème étoit fils de Célée (d'autres diſent d'Eleuſius) Roi d'Eleuſis. Son père ayant reçu honorablement Cérès qui

l'art de cultiver les tèrres & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le blé, & la manière de le multiplier en le ſemant : mais ils ignoroient la perfection du labourage ; & Triptolème envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déeſſe à tous les peuples, qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturèlle & pour s'adonner à un travail aſſidu. Biéntôt Triptolème aprit aux Grècs à fendre la terre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bièntôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics, qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes ſauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourir de gland, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des lois, quand ils eurent apris à faire croître des moiſſons & à ſe nourir de pain. Triptolème fit ſentir aux Grècs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richèſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe : cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erictho n : ils mépriſèrent l'argent & toutes les richèſſes artificièlles, qui ne ſont richèſſes que par l'imaginàtion des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biéns réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai tréſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement, comme ſes pères ont vecu. Heureux les Grècs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu ! Mais hélâs ! ils commencent à admirer les fauſſes richèſſes, ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénèrent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils ! tu régneràs un jour ; alors ſouviéns-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoula-

cherchoit ſa fille Proſerpine ravie par Pluton ; cette Déeſſe en reconnoiſſance enſeigna à Triptolème l'art de cultiver les blés.

ger

ger ceux qui s'y apliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse : ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpâsse autant celle d'Achille & des autres Hérôs qui n'ont excellé que dans les combâts, qu'un doux printems est au dessus de l'hiver glacé, & que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il aperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriérs & d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle déscend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de Nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois, ô mon pére, Sésostris, ce sage Roi d'Egypte, que j'ai vu il n'y a pâs long-tems. Le voilà, répondit Arcésius ; & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération & de la justice. La pâssion de rabaîsser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquérans ; il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frére s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit

dit plus inexcusable, c'est quil fut enviré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquérans font contre leurs Etats & contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs si juste & si bienfesant ; & c'est ce qui diminue la gloire, que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pâs cet autre, ô mon fils ! dont la blessure paroît si éclatante ; C'est un Roi de Carie nommé Dioclidès, qui se dévoua pour son peuple dans une batâille ; parce que l'oracle avoit dit que dans la guèrre des Cariens & des Lyciens, la nâtion, dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considère cet autre ; c'est un sage Législateur qui, ayant donné à sa nâtion des lois propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses lois pendant son absence : après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une tèrre étrangère, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une pêste qui ravageoit la tèrre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'apaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliérs d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucèrent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la tèrre ne sont que de vaines ombres.

Ce viéillard, que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus : il régna en Egypte, & il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les tèrres qu'il arrôse par ses inondâtions. Il eut deux fils, Danaüs, dont tu sçais l'histoire, & Egyptus, qui donne son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impôser. Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils ; & c'est la vie qu'on traîne mis-

misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi ; il est tems d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélâs ! que tu verrâs répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siècles.

Il dit ; & aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser ; & sortant de ces sombres lieux il retourna en diligence vers le camp des Alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques auprès de la caverne, & qui n'espéroient plus le revoir.

Fin du dix-neuviéme livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

DANS une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux Alliés la tête d'Adraste. Dans le combat, qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste ; & ce Roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate fils de Nestor. Philoctète survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blessé lui-même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses Alliés, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque : celui-ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblèrent, pour délibérer s'il faloit s'emparer de *(f)* Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses

(f) Vénuse, aujourd'hui *Vénose*, est une petite ville Episcopale au royaume de Naples dans la Basilicate, au Nord de Cirenza, dont elle est éloignée de cinq lieues.

voiſins les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander juſtice ſur cette invâſion. Adraſte, pour les apaiſer, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garniſon Lucanienne & celui qui la commandoit ; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe ; & les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompés dans cette négociation.

Un Citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſécrètement aux Alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guèrre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctète & Neſtor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chèfs, entraînés par leur autorité & éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, aplaudiſſoient à ce ſentiment ; mais Télémaque à ſon retour fit ſes derniérs éfforts pour les en détourner.

Je n'ignore pâs, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bién qu'en ſurprenant Vénuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous apartiènt, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre Ligue. J'avoue que vous le pouriez faire avec d'autant plus d'aparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propôs. Enfin je comprens comme vous, que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château, où ſont tous les préparatifs de guèrre qu'Adraſte y a aſſemblés ; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guèrre ſi formidable. Mais ne vaut-il pâs mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois ligués pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il

il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entière, ſoutenue de tant de colonies Grèques, & des Hérós revenus du ſiége de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les chôſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adraſte ; je le crois comme vous ; mais cette garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéir ; elle a gardé au moins en aparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrés dans Vénuſe ; le traité ſubſiſte ; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t-on fidèle & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gâgner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre réputâtion & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre ſerment, pour terminer une guèrre, quelles guèrres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous déteſter ? Qui poura déſormais, dans les néceſſités les plus preſſantes, ſe fiér à vous ? Quelle ſureté pourez-vous donner, quand vous voudrez être ſincères, & qu'il vous importera de perſuader à vôs voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux piés. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guèrre à votre égard. Tout ce qui viéndra de vous ſera reçu comme une guèrre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les énnemis perpétuels de tous ceux, qui auront le malheur d'être vôs voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputâtion, de la probité, & de la confiance, vous deviéndront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus prèſſant, qui doit vous fraper, s'il vous réſte quélque ſentiment de probité & quélque préyoyance ſur vôs intérêts ; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre Ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émue lui demandoit, comment il ôſoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourez-vous vous confiér les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique liên de la ſociété & de la confiance, qui eſt la bonne foi ? Après que vous aurez pôſé pour maxime, qu'on peut violer les régles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous poura ſe fiér à un autre, quand cet autre poura trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en ſerez-vous ? Quel eſt celui d'entre vous, qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens ? Que devient une Ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée ? Quélle ſera votre défiance mutuélle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer ; vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes ; vous juſtifierez ſes perfidies. O Rois ſages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guèrre précipite quélquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance & par les éfforts de votre vertu ; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abatre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette pérte eſt irréparable. Vous ne pouriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez apris à les mépriſer. Que craignez-vous ? N'avez-vous pâs aſſez de courage pour vaincre ſans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne

vous

vous suffit-elle pâs ? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nôs mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuâsion avoit coulé de ses lèvres, & avoit pâssé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée. Chacun pensoit, non à lui, ni aux grâces de ses paroles, mais à la force de la vérité, qui se fesoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd, qui se répandoit peu à peu dans l'Assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'ôsoient parler les premiérs. On attendoit que les chèfs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler ; & Minerve, qui a tant de fois inspiré votre père, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses Alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colère des Dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit ; & toute l'Assemblée applaudit à ses sages paroles : mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve, qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le Conseil des Rois, où il n'aquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chèfs de l'armée : sur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce mal-

heureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Hérôs. Il le nourissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourir & réchauffer dans son sein une vipère venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui aprendre l'état du camp des Alliés, & pour l'assurer qu'il empoisonneroit, le lendemain, les principaux Rois avec Télémaque dans un festin, que celui-ci leur devoit donner. Arion pris avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante, profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjurâtion.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute sacrifier Acante à la sureté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assûrer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux, qui représentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang humain ! O vous, qui êtes établis les pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau, vous êtes donc des loups cruels, & non pas des pasteurs ; du moins vous n'êtes Pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort ; les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tirannique croîtra dans vôs cœurs, ils faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence, qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant il leur dit : Pour moi, je n'aime pâs

pâs assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux, qu'Acante soit méchant, que si je l'étois ; & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le fesois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui, étant établis Rois, c'est-à-dire, Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence & modération ; laissez-moi interroger Acante en votre presence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, où non. Mais le visage & la voix d'Acante demeurèrent tranquiles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez moi votre anneau ; je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit ; il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apercût ; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller sécrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès-à-présent votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout ; & Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles *(g)* Echinades, où il vécut en paix.

Peu de tems après, un Daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des Alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne res-

(g) Les îles Echinades, aujourd'hui *Cossulaires*, sont situées à l'embouchure du fleuve Achéloüs, vis à vis de l'Arcarnanie dans l'Epire.

piroit

piroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme, qu'il aimoit éperdûment, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit reſolu, ou de faire périr Adraſte & de reprendre ſa femme, ou de périr lui même. Il avoit des intelligences ſécrètes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir beſoin que les Rois alliés attaquaſſent en même tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever, après avoir tué le Roi. Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une déciſion. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préſervé des Traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter ; dès que nous l'aurons autoriſée par notre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous ; dès ce moment, qui d'entre nous ſera en ſureté ? Adraſte poura bien éviter le coup, qui le menace, & le faire retomber ſur les Rois alliés. La guèrre ne ſera plus une guèrre ; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage ; on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinâts. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites ; & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avoue que ce Roi ne le mérite pâs ; mais toute l'Heſpérie & toute la Grèce, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite, pour en être eſtimés. Nous nous devons à nous-mêmes, & plus encore aux juſtes Dieux, cette horreur de la perfidie.

Auſſitôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la généroſité de ſes ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, & n'ôſoit le louer. Cette action noble des Alliés rapelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies & de toutes ſes cruautés. Il cherchoit à rabaiſſer la généroſité de ſes ennemis, & étoit

étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pouroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des Alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante. Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes ; & il se hâta de combatre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de rôses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les brâs du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiérs. Son casque, couvert de crins flotans, brilloit déja sur sa tête ; & sa cuirasse sur son dôs éblouissoit les yeux de toute l'armée L'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main ; de l'autre il montroit les divers postes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fière, qui promettoit déja la victoire. Il marchoit ; & tous les Rois, oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure, qui leur fesoit suivre ses pâs. La foible jalousie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs. Tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité. Il étoit doux, tranquile, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils ; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes les chôses à propôs, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres ; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre ? C'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs. Il le répétoit pour mieux instruire celui-qui devoit l'éxécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui fesoit ensuite expliquer familièrement, comment il avoit compris ses paroles, & le principal but

but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir. Mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes, qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'HORIZON paroissoit rouge & enflâmé par les premiérs rayons du soléil ; & la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement. C'étoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'aparéil frémissant de la guérre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le tems des moissons. Déja s'élevoit un nuage de poussière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la tèrre & le ciél. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A PEINE les premiers traits étoient jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le ciél, prononça ces paroles :

O JUPITER, père des Dieux & des hommes ! vous voyez de notre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechércher. C'est à regrét que nous combatons, nous voudrions épargner le sang des hommes. Nous ne haïssons point cet énnemi même, quoi qu'il soit cruél, perfide & sacrilège. Voyez, & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hespérie & abatre le tiran, ce sera votre puissance & la sagésse de Minérve votre fille, qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en sera due. C'est vous, qui la balance en main, réglez le sort des combats. Nous combatons pour vous : & puisque vous étes Juge, Adraste est plus votre énnemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse avant

vant la fin du jour, le sang d'une Hécatombe *(b)* entière ruissèlera sur vôs autels.

Il dit ; & à l'instant il pousse ses courfiérs fougueux & écumans dans les rangs les plus prêssés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert d'une peau de lion, qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme ; sa force & sa tâille le rendoient semblable aux Géans. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa sa jeunèsse & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combâts. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer ; elle paroît comme un mât du navire ; chacun craint le coup de sa chute ; elle ménace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grèc perce d'un traît Périandre à la gorge ; le sang, qui coule à grôs bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix. Ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flotans sur leur cou, l'emportent ça & là. Il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, & la pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui : il donna aussitôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion, avec sa massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combatans ; Hilée, qui avoit attelé à son char deux courfiérs semblables à ceux du soleil, & nouris dans les vastes prairies qu'arrôse *(i)* l'Aufide ; Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les

(b) Une Hecatombe étoit un sacrifice de cent bœufs.

(i) L'Aufide, aujourd'hui *Offanto*, est une rivière du royaume de Naples, qui nait aux montagnes de l'Apennin dans la principauté Ultérieure, sépare la Capitanate de la Basilicate, & va se décharger dans le Golfe de Venise. Ce fut près de cette rivière que se donna la fameuse bataille de Cannes.

com-

combâts du cêſte; Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, pâſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame *(k)* Cäcus; Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit on, à Pollux dans la lutte; Hippocoon, Salapiën, qui imitoit l'adrêſſe & la bonne grâce de Caſtor pour mener un cheval; le fameux chaſſeur Eurymède, toujours teint du ſang des ours & des ſangliérs qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit apris elle-même à tirer des flêches; Nicoſtrate, vainqueur d'un Géant qui vômiſſoit le feu dans les rochers du mont *(l)* Gargan; Eléante, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve *(m)* Liris. Elle avoit été promiſe par ſon père à celui, qui la délivreroit d'un ſerpent ailé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuér le monſtre: il réuſſit; mais il ne put gouter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux Hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle aprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combâts, & que la parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes, qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux,

(k) Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur, qui ſe retiroit près du mont Aventin, & qui deroba les bœufs d'Hercule, en les emmenant à reculons dans ſa cavèrne. Les Poëtes feignent, qu'il avoit trois bouches & qu'il jetoit du feu & des flâmes quand il vouloit.

(l) Le mont Gargan, ou le Mont St. Ange, eſt une montagne du royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle, ſur laquelle eſt bâtie la ville, nommée Monte di S. Angelo; & autrefois pour toute la preſqu'île de la Capitanate, qui eſt entre le golfe de Manfrédonia & celui de Rodi.

(m) Le fleuve Liris, aujourd'hui *Gariglan*, prend ſa ſource dans l'Abruzze Ultérieure, au couchant du Lac Célano, pâſſe au travers de la tèrre de Labour, & va ſe décharger dans le golfe de Cajète.

touchez

touchés de ſes regrets & par les prières du Fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon père : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui aprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement ; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens, d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer : mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pié d'une coline, où il y avoit une foule de combatans : il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang ; mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer ; mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combatans : on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts : des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales vêtues de robes toutes degoutantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinités ennemies des hommes, repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fu-

reur brutale. La ſage & invincible Pallâs elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctète, marchant à pâs lents & tenant dans ſa main les fléches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte, n'ayant pu atteindre le divin viéillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſière. Déja il avoit abatu Euſilâs, ſi légèr à la courſe qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pâs dans le sâble, & qu'il devançoit dans ſon pays les plus rapides flôts de l'Eurotâs *(n)* & de l'Alphée *(o)*. A ſes piés étoient tombés Entiphron, plus beau qu'Hylâs *(p)*, auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte ; Ptérélâs, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troie, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force ; Ariſtogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs *(q)*, avoit reçu ſecrétement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes. En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes : mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile ; & ſon âme s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans Capitaines ſous la main du cruél Adraſte, comme les épis dorés, pendant la moiſſon, tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expoſoit inutilement. Sa viéilleſſe l'avoit quité. Il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon père. Mais le moment fatal étoit

(n) L'Eurotâs, aujourd'hui *Baſilipotauros* & *Iris*, eſt une grande rivière de la Morée, qui ſe décharge dans le golfe de Colochine.

(o) L'Alphée eſt une grande rivière de la Turquie en Europe, qui traverſe la Morée, & ſe décharge dans le golfe de l'Arcadie.

(p) Hilâs, jeune garçon très beau, fils de Thyodamâs, aimé d'Hercule, & ravi par les Nimphes, dit la fâble, en voulant reprendre ſa cruche, qu'il avoit laiſſé tomber à l'eau. Mais la verité eſt, qu'il s'y laiſſa tomber lui même, & que ſa mort donna lieu au bruit de ſon prétendu enlevement.

(q) Achéloüs, fleuve de l'Acarnanie dans l'Epire, qu'il ſepare de la Natolie. Il prend ſa ſource au mont Pindus.

venu,

venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor, combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Dauniën devoit succomber : mais il l'évita ; & pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrâilles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang. Son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée son Gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les brâs de son père. Là il voulut parler & donner les dernières marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses brâs le corps de son fils. Il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit il, d'avoir été père, & d'avoir vécu si long-tems ! Hélâs ! cruelles destinées, pourquoi n'avez vous pâs fini ma vie, ou à la chasse du sangliér de Calydon *(r)*, ou au voyage de Colchos *(s)*, ou au premiér siége de Troie ? Je serois mort avec gloire & sans amertume : maintenant je traîne une viéillesse douloureuse, mépriséе & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux ; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! ô mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus ; rien ne me consolera ; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un biën qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfans ! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux. La mort de l'un rouvre la plaie, que l'autre avoit faite au fond de mon

(r) Calidon, ancienne ville d'Etolie, aujourd'hui *Aitou* dans la Livadie, étoit désolée par un sangliér afreux, que Méléagre entreprit de domter, mais dont il ne put venir à bout sans le secours de Théfée.

(s) Le voyage de Cholcos fut entrepris pour aller à la conquête de la Toison d'or.

cœur. Je ne vous verrai plus ? Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frère en homme de courage ; il n'y a que moi, qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné viéillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctète se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à se dechirer l'un l'autre dans les campagnes, qu'arrôse *(t)* le Cayster. Les menaces, la fureur guerrière, &.la cruélle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combatans les regardent avec effroi. Déja ils se voient l'un l'autre, & Philoctète tient en main une de ces flèches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, & dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars, qui favorisoit le cruél & intrepide Adraste, ne put souffrir qu'il perît si-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guèrre, & multipliér le carnage. Adraste étoit encore du à la justice des Dieux, pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance, que lui donne Amphimaque, jeune Lucanién, plus beau que le fameux *(u)* Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grècs qui combatirent au siége de Troie. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque ; elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les

(t) Le Cayster, aujourd'hui *Chiais* est une rivière de la Natolie en Asie, qui coule entre Sarabat & le Madre, fort prés de la ville d'Ephèse du côté du Nord.

(u) Nirée étoit un Roi de Naxos, maintenant *Nioste*, qui étoit fort beau, mais extrèmement lâche.

roses

rôses dont l'Aurore naissante sème l'horizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage, si tendre & si délicat, tout à coup se défigura. Philoctète lui même en eut pitié. Tous les combatans gémirent, en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit; & ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière. Philoctète, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces; son ancienne blessure, même dans l'effort du combat, sembloit prête à se rouvrir & à renouveller ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans, qui l'environnent. Archidamâs, le plus fier & le plus adroit de tous les Oebaliens *(w)*, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combat, dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abatu à ses piés. Adraste ne trouve plus rien, qui ôse lui résister, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit. C'est un torrent, qui ayant surmonté ses bords entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin ces cris des vainqueurs, & il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cèrfs timides traversent les vastes campagnes, les bois, les montagnes & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit; l'indignation paroît dans ses yeux; & il quitte les lieux où il avoit combatu longtems avec tant de danger & de gloire. Il court pour soutenir les siens; il s'avance, tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis, qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri, qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sçai quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il apelle les Furies infernales, la guèrre & la mort. Le cri de Télemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens: il glace d'épouvante les

(w) Les Oebaliens étoient des peuples d'Italie, voisins de Tarente.

ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſçai combien de funeſtes préſages le font frémir ? & ce qui l'anime, eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquile. Trois fois ſes genoux tremblans commencèrent à ſe dérober ſous lui ; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il feſoit. Une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres. Sa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole. Ses yeux, pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête. On le voyoit comme Oreſte agité par les Furies. Tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commençe à croire, qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, & entendre une voix ſourde, qui ſort du fond de l'abîme pour l'apeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'apeſantir pour le fraper. L'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur. Son audace ſe diſſipoit, comme la lumière du jour diſparoît, quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la tèrre s'envelope des ombres de la nuit.

L'IMPIE Adraſte, trop long-tems ſouffert ſur la tèrre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa dernière heure. Il court forcené au devant de ſon inévitable deſtin. L'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flâmes qui ſortent du noir Phlégéthon(x) prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte, ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche, & fait des éfforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, & il la chèrche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon boucliér : il ſemble que la victoire, le couvrant de ſes ailes, tiènt déja une couronne ſuſpendue au deſſus de ſa tête : le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux : on le prendroit pour Minèrve même, tant

(x) Phlégéthon eſt un fleuve des enfers, qui roule des feux ardens, & dont les flôts ſont tout de flâme.

il

il paroît sage & mesuré au milieu des plus grands périls : le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combatre de près, tous les autres combatans en silence mirent bâs les armes, pour les regarder attentivement ; & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combatans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relèvent tout-a-coup, & enfin se saisissent. Le lierre, en naissant au pié d'un Ormeau, ne sèrre pâs plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelâssés jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans se sèrrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pâs encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs éfforts pour surprendre son ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment ou il la chèrche, Télémaque l'enlève de tèrre, & le renvèrse sur le sâble. Alors cet impie, qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort. Il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire. Il tâche d'emouvoir la compâssion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité ; il n'y a que le malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois ; elle me condâmne ; mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de votre père, qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avoit le glaîve déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nâtions, que je suis venu secourir. Je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste ; mais vivez pour réparer vôs fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hespérie,

que

que vous avez souillée par tant de massacres & de trahisons : vivez & devenez un autre homme : aprenez par votre chute que les Dieux sont justes ; que les méchans sont malheureux ; qu'ils se trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu : donnez-nous pour otage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre nâtion.

A ces paroles Télémaque laisse relever Adraste, & lui tend la main, sans se défiér de sa mauvaise foi. Mais aussitôt Adraste lui lança un second dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu, & lancé avec tant d'adrèsse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même tems Adraste se jètte derrière un arbre, pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous : l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui, qui ne craint point les Dieux, craint la mort : au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste, craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pâs, & veut renverser les Crétois qui se présentent à son pâssage : mais tout-à-coup Télémaque, promt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi. Il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse, comme un cruel aquilon abat les tendres moissons, qui dorent la campagne ; il ne l'écoute plus, quoique l'impie ôse encore une fois éssayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaîve, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare ; digne châtiment de ses crimes.

Fin du vingtième livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

ADRASTE étant mort, les Dauniens tendent les mains aux Alliés en signe de paix, & leur demandent un Roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien-loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des Alliés est de choisir Polydamas pour Roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent, pour s'en retourner chacun dans son pays.

APEINE Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur chef, se rejouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux Alliés, en signe de paix & de reconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son père avoit nouri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, &

& auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu' à le trahir, pour son propre intérêt. Il le tua par derrière, pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des Alliés, espèrant une grande récompense d'un crime, qui finissoit la guèrre. Mais on eut horreur de ce scélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélâs ! s'écria-t-il ; voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune Prince : plus il a d'élévâtion & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentimens de vertu ; & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, grâces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient apris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demandérent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nâtion, qui pût effacer par ses vertus l'oprobre, dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frapé le tiran ? ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre ; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance, qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, & qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains, qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sape peu à peu par dessous : long-tems on se moque du foible travail, qui en attaque les fondemens ; rien ne paroît affoibli ; tout est uni ; rien ne s'ébranle ; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse, & ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses piés. La fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint ; on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déja plus. Elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne

bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chèfs de l'armée s'aſſemblèrent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Daunièns. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en feſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce Conſeil, parce que la douleur, jointe à la viéillèſſe, avoit flétri ſon cœur, comme la pluie abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naiſſance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vèrtes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes, qui ne pouvoient tarrir : loin deux s'enfuyoit le doux ſommèil, qui charme les plus cuiſantes peines : l'eſpérance, qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui : toute nouriture étoit amère à cet infortuné viéillard : la lumière même lui étoit odieuſe. Son âme ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternèlle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain : ſon cœur en défaillance étoit dégoute de toute amitié, comme un malade eſt dégoutédes méilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémiſſemens & des ſanglôts. De tems en tems on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'apèlles ! Je te ſuis. Piſiſtrate, tu me rendrâs la mort douce. O mon cher fils ! je ne deſire plus pour tout biên, que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il pâſſoit des heures entières ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant les mains, & les yeux noyes de larmes, vers le ciél.

Cependant les Princes aſſemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parſums exquis, & verſoit des larmes amères. O mon cher compagnon ! lui diſoit il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille & mille ſoins : je t'aimois, tu m'aimois auſſi : j'ai connu ta valeur ; élle auroit ſurpaſſé cèlle de pluſieurs Grécs fameux. Hélâs ! élle t'a fait mourir avec gloire ; mais élle a dérobé au monde une vertu naiſſante,

qui

qui eût égalé celle de ton père Oui, ta sagesse & ton éloquence dans un âge mur auroit été semblable à celle de ce viéillard, l'admirâtion de toute la Grèce. Tu avois deja cette douce insinuàtion, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois, ces manières naïves de raconter, cette sage modérâtion, qui est un charme pour apaiser les esprits irrités, cette autorité, qui vient de la prudence & de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison. Ta parole simple & sans faste couloit dans les cœurs, comme la rôsée sur l'herbe naissante. Hélâs ! tant de biens, que nous possédions il y a quelques heures, nous sont enlevés pour jamais ! Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus ! Il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor avant que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pâs ce qu'il voit ; & il ne seroit pâs le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante, qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête panchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la tèrre de son ombre, & poussé vers le ciél ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine, ni à la tèrre, mère féconde, qui nourit ses tiges dans son sein. Il languit ; sa verdure s'efface ; il ne peut plus se soutenir ; il tombe. Ses rameaux, qui cachoient le ciél, traînent sur la poussière, flétris & déssèchés : il n'est plus qu'un tronc, abatu & dépouillé de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit deja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flâme montoit vers le ciél. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brulé ; les cendres sont misés dans une urne d'or ; & Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne, comme un grand trésor, à Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son père ; mais attendez à

les

les lui donner, quand il aura assez de force pour les demander. Ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des Rois ligués, où, dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter : il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamâtions publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte ; il auroit voulu se pouvoir cacher. Ce fut la première fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grâce qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pâs, dit-il, que je ne les aime, sur tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu : mais c'est, que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes ; elles les rempliſſent d'eux-mêmes ; elles les rendent vains & présomptueux ; il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tirans, sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flateurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi, que je veux être modeste & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez & ne me louez pâs comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne repondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel ; & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant. Ainsi les louanges finirent ; mais l'admirâtion augmenta. Tout le monde sut la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur, qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres. Il est l'ami des Dieux, & le vrai Hérôs de notre âge. Il est au dessus de l'humanité. Mais tout cela n'est que merveilleux ; tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon ;

il eſt ami fidèle & tendre ; il eſt compatiſſant, libéral, bienfeſant, & tout entiér à ceux qu'il doit aimer ; il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fièrté. Voilà ce qui eſt d'uſage : voilà ce qui touche les cœurs : voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nôs vies pour lui.

Apeine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le Conſeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays, comme une tèrre conquiſe. On offrit à Télémaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi *(y)*, qui porte, deux fois l'an, les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'oliviér, conſacré à Minerve. Cette tèrre, lui diſoit-on, doit vous faire oubliér la pauvre Ithaque avec ſes cabanes, & les rochers affreux de Dulichie *(z)*, & les bois ſauvages de Zacinthe *(a)*. Ne cherchez plus votre père, qui doit être péri dans les flôts au promontoire de Capharée par la vengeance de Nauplius *(b)* & par la colère de Neptune ; ni votre mère, que ſes amans poſsèdent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la tèrre n'eſt point favoriſée du ciél, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours : mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pâs plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à ces offres.

(y) Arpi étoit une région de la Pouille Daunienne, dont la ville capitale ſe nommoit Argirippa, & Argos Hippium. On en voit encore les ruines entre Lucéra & Manfrédonia dans la Capitanate.

(z) Dulichie, aujourd'hui *Thiaki*, eſt une petite île de la mer de Grece dans le golfe de Pâtra, au levant de l'île de Céfalonie.

(a) Aujourd'hui *Zante* eſt au milieu de Céfalonie.

(b) Nauplius, Roi d'Eubée, irrité de ce que les chèfs de l'armée des Grècs avoient injuſtement condâmné à mort ſon fils Palamede par les artifices d'Ulyſſe, mit des feux ſur le mont Capharée (aujourd'hui *Cap de Figéra)* ſur l'île d'Eubée, qui regarde l'Helleſpont, pour y atirer la flote des Grècs, & la faire briſer contre les rochers ; mais il échoua dans ſon deſſein, parce qu'Ulyſſe & Diomede prirent une autre route.

Pour

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices. Qu'importe de posséder une plus grande étendue de terres, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? on n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire, on est impie, on est tiran, on est le fléau du genre humain : quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes, que selon les vraies règles, pour leur propre bien ; on est moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine, qui est infinie ; & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expôsant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin : ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai apris par les lois, & par les hommes sages, qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes & les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque. Quoiqu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, piété & courage. Encore même n'y règnerai je que trop tôt. Plaise aux Dieux que mon père, échapé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême viéillesse, & que je puisse aprendre longtems sous lui comment il faut vaincre ses pâssions, pour savoir modérer celles de tout un peuple.

Ensuite Télémaque dit : Ecoutez, ô Princes assemblés ici ! ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice ; il leur aprendra, combien il est utile de conserver la bonne foi, & de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux : ils vous devront ce bon Roi, que vous

leur aurez donné : ils vous devront la paix & la prospérité, dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cèsse ; & le Roi & le peuple seront l'ouvrage de vôs mains. Si au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pousse au désespoir, recommencera la guèrre ; il combatra justement pour sa liberté ; & les Dieux ennemis de la tirannie combatront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vôs prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil & la sagèsse seront ôtés à vôs chefs, le courage à vôs armées, l'abondance à vôs tèrres. Vous vous flâterez ; vous serez téméraires dans vôs entreprises ; vous ferez taire les gens de bien, qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup ; & l'on dira de vous : Sont-ce donc là les peuples florissans, qui devoient faire la loi à toute la tèrre ? & maintenant ils fuient devant leurs ennemis ; ils sont le jouet des nâtions, qui les foulent aux piés : voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains. De plus considérez, que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre Ligue, formée pour défendre la libérté commune de l'Hesperie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tirannie universèlle. Mais je supose que vous soyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment.

Considérez que cette entrepriſe vous désunira tous. Comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle, pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance : nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement Voilà la source d'une guèrre, dont vôs petits enfans ne verront pâs la fin. Ne vaut-il pâs mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril, & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié

de

de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on aquiért en ſe rendant, par la bonne foi, l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pâs des biens plus déſirables, que la folle vanité d'une conquête injuſte ? O Princes ! ô Rois ! Vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire, & vous déplaire en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les Princes étonnés & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine ; tout paroît héroïque en lui ; on voit aiſément qu'il a long-tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer, comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'oliviér, comme un ſuppliant. On l'a écouté. Il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvérnent dans cette côte de l'Heſpérie ; & on l'amène ici pour le faire parler aux Rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblés ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes lois, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux, que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs. Je ſuis Diomède, Roi d'Etolie, qui bleſſai Vénus au ſiége de Troie. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien re-

fuſer à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flôts, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inéxorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumière du pays, où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne revèrrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher ſur ces rives inconnues un peu de repôs & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur tout Jupiter, qui a ſoin des étrangers ; ſi vous êtes ſenſibles à la compâſſion, ne me refuſez pâs dans ces vaſtes pays quèlque coin de tèrre infertile, quèlque deſerts, quèlques ſâbles, ou quèlques rochers eſcarpés. pour y fonder avec mes compagnons une ville, qui ſoit du moins une triſte image de nôtre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpâce, qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vôs ènnemis ſeront les nôtres ; nous entrerons dans tous vôs intérêts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nôs lois.

Pendant que Diomède parloit ainſi, Télémaque ayant les yeux attachés ſur lui montra ſur ſon viſage toutes les différentes pâſſions. Quand Diomède commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpéra que cet homme majeſtueux ſeroit ſon père Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le viſage de Télémaque ſe flétrit, comme une bèlle fleur que les noirs aquilons viènnent de ternir de leur ſouffle cruèl. Enſuite les paroles de Diomède, qui ſe plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgrâces ſouffèrtes par ſon père & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie coulèrent ſur ſes joues, & il ſe jetta tout à coup ſur Diomède pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pâs inutile quand vous prites les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les oracles de l'Erèbe ne ſont pas trompeurs, il vit encore : mais, hélâs ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher : je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compâſſion que j'ai pour les autres.

L'avan-

L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède! (car malgré les miſères qui ont accâblé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pâs été aſſez mal élevé pour ignorer quèlle eſt votre gloire dans les combâts) je puis, ô le plus invincible de tous les Grècs après Achille! vous procurer quèlque ſecours. Ces Princes, que vous voyez, ſont humains. Ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes: il leur manque quèlque chôſe, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux: il manque à leur vie des èxemples de patience & de fèrmeté: la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs, qui ont quèlque gout pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous amènent à nous: c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vôs peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient, comme s'ils avoient été long-tems liés d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe! diſoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grâce de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentiments, & la ſagèſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctète embraſſa auſſi le grand fils de Tidée; ils ſe racontoient leurs triſtes avantures. Enſuite Philoctète lui dit: Sans doute vous ſerez bien aîſe de revoir le ſage Neſtor: il vièn̂t de pèrdre Piſiſtrate, le derniér de ſes enfans: il ne lui rèſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes, qui le mène vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. Ils allèrent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomède; tant la triſtèſſe abatoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Diomède pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le viéillard un redoublement de douleur. Mais peu à peu la préſence de cet ami apaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le

plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi; & de choisir pour Roi des Daunièns Polydamâs, qui étoit de leur nâtion. Ce Polydamâs étoit un fameux Capitaine, qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès, dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamâs l'avoit souvent averti en particulier qu'il expôsoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guèrre contre tant de nâtions conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins; mais les hommes qui haïssent la vérité haïssent aussi les gens qui ont la hardièsse de la dire. Ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintèrèssement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pâs, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs, dont Polydamâs l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pâs. Adraste se moquoit d'une sagèsse timide, qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamâs lui étoit insuportable: il l'éloigna de toutes ses charges: il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamâs fut accâblé de cette disgrâce; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes: il devint sage à ses dépens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il aprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourir tranquilement de la verité, à cultiver en lui les vertus sécrètes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes; enfin à se pâsser des hommes. Il demeura au pié du mont Gargan dans un desert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toit. Un ruisseau, qui tomboit de la montagne, apaisoit sa soif: quèlques arbres lui donnoient leurs fruits: il avoit deux esclâves, qui cultivoient un petit champ: il travailloit lui même avec eux de ses propes

propres mains : la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien : il avoit non ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chute irrémédiable ; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſolue ſont les avant coureurs du renverſement des Rois & des royaumes. Quand il aprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joie ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tiran : il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voila l'homme que Télémaque propôſa pour le faire règner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu ; car Télémaque, ſelon les conſeils de Méntor, ne ceſſoit de s'informer par tout des qualités bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſidérable, non ſeulement dans les nâtions alliées qui ſervoient en cette guèrre, mais encore chez les énnemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'éxaminer par tout les hommes, qui avoient quelque talent ou une vertu particulière.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamâs dans la royauté. Nous avons éprouvé, diſoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guèrre, & qu'il ſçait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamâs eſt un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Télémaque leur répondit : Polydamâs, il eſt vrai, ſçait la guèrre, mais il aime la paix ; & voilà les deux choſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guèrre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a apris à gouter le bonheur d'une vie tranquile : il a condâmné les entrepriſes d'Adraſte ; il en a prévu les ſuites funèſtes. Un Prince foible & ignorant eſt plus à craindre pour vous qu'un homme qui con-

connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori pâssionné, ou d'un Ministre flateur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guèrre sans la vouloir faire : vous ne pourez jamais vous assurer de lui ; car il ne poura jamais être sur de lui-même : il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accâble. N'est-il pâs plus utile, plus sur, & en même temps plus juste & plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla propôser Polydamâs aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamâs, ils répondirent : Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût propôsé un homme lâche, efféminé & mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abatre & qu'a corrompre la forme de notre gouvernement : nous aurions conservé en sécret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse ; mais le choix de Polydamâs nous montre une véritable candeur. Les Alliés sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble ; puisqu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de notre nâtion. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des Rois si bien-fesans. Puissent se ressouvenir nôs derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie !

Te'le'maque leur propôsa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ;

mer ; que la tèrre eſt trop vaſte pour eux ; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligés de leur établiſſement. Soyez touchés du malheur d'un Roi, qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamâs & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins, qui penſeroient s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre tèrre un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une tèrre, qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamâs pour Roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon deſert, & pour le faire règner ſur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles pleines d'Arpi à Diomède, pour y fonder un nouveau royaume. Les Alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grècs pouroit ſecourir puiſſamment le parti des Alliés, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpâtions, dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne ſongèrent qu'à ſe ſéparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomède, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

Fin du vingt-unième livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE arrivant à Salente eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Méntor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propoſe pour modele la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre enſuite ſon cœur á Mentor ſur ſon inclinâtion d'épouſer Antiope fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'aſſure que les Dieux la lui deſtinent ; mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des pourſuites de ſes pretendans.

LE jeune fils d'Ulyſſe bruloit d'impatience de retrouver Méntor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon pére ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bién étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée préſque inculte & deſérte, cultivée comme un jardin & pleine d'ouvriérs diligens. Il reconnut l'ouvrage & la ſagéſſe de Méntor. Enſuite entrant dans la ville, il remarqua

qua qu'il y avoit moins d'artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Il en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse : mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joie & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils ; ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous. Vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les plus grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses : mais avouez la vérité, ce n'est guères vous, par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter & par votre promtitude, & par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes, suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement, dont je ne comprens pas bien la raison. Est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence, qui éclatoit par tout avant mon dé

part? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pièrres précieuſes; les habits ſont ſimples; les bâtimens qu'on y fait ſont moins vaſtes & moins ornés; les arts languiſſent; la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant: Avez vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville? Oui, reprit Télémaque. j'ai vu par tout le labourage en honneur, & les champs défrichés; Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs? Une grande ville, fort peuplée d'artiſans occupés à amollir les mœurs par les delices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre, dont la tête eſt d'une grôſſeur énorme, & dont tout le corps, exténué & privé de nouriture, n'a aucune proportion avec cette tête: c'eſt le nombre du peuple & l'abondance des alimens, qui forme la vraie force & la vraie richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays: tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. Deplus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la tèrre par leur travail: cette multiplicâtion ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les Arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la tèrre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat ébloüiſſant cachoit une foibleſſe & une miſère, qui euſſent bientot renverſé ſon Empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourit plus facilement. Ces hommes accoutumes au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour

l'amour des bonnes lois, ſont tous prêts à combatre pour défendre les tèrres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque! qu'il y a deux chôſes pernicieuſes dans le gouvèrnement des peuples, auſquèlles on n'aporte préſque jamais aucun remède; la première eſt une autorité injuſte & trop violente dans les Rois; la ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mèttent plus de frein à leurs pâſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſapent le fondement de leur puiſſance: ils n'ont plus de règle certaine, ni de maximes de gouvèrnement; chacun à l'envi les flate; ils n'ont plus de peuples; il ne leur rèſte que des eſclâves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cède; les Sages s'enfuient, ſe cachent & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pouroit la modérer, l'abat ſans reſſource; rièn ne menace tant d'une chute funèſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche. Mais qui eſt-ce qui ôſera le relâcher? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur: par cette autorité ſi flatteuſe il avoit été renverſé de ſon trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous aient envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne conviènt pâs à des hommes; encore a-t-il falu des eſpèces de mirâcles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal préſque incurable eſt le luxe: comme la trop grande autorité empoiſone les Rois, le luxe empoiſone toute une nâtion. On dit que le luxe ſert â nourir les pauvres aux dépens des riches; comme ſi les pauvres ne pouvoient pâs gâgner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la tèrre, ſans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nâtion s'accoutume à regarder comme des néceſſités de la vie, les chôſes les plus ſuperflues: ce ſont tous les jours de nouvèlles néceſſités qu'on invente; & on ne

peut plus se passer des choses, qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'apelle bon gout, perfection des arts, & politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu; il répand sa contagion depuis les Rois jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parens du Roi veulent imiter sa magnificence; les Grands, celle des parens du Roi; les gens médiocres veulent égaler les Grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste & pour se prévaloir de leurs richesses; les autres par mauvaise honte & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes, qui sont assez sages pour condâmner un si grand désordre, ne le font pas assez pour ôser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'aquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures; il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux; instruisez les hommes; gâgnez des batâilles; sauvez la patrie; sacrifiez tous vôs intérêts, vous êtes mépriſé, si vôs talens ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes, qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils dépensent comme s'ils en avoient. On emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux? Il faut changer le gout & les habitudes de toute une nation: il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le poura entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sache par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité?

Télémaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil; il sentoit la vérité de ces paroles; & elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits, qu'il veut graver sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien. Mais repâssant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor:

Vous

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les Rois. Je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hâzard & la force ont beaucoup de part au succès de la guèrre. Il faut que nous partagions la gloire des combâts avec nôs soldâts ; mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête. Il a falu que vous ayez travaillé seul contre un Roi & contre tout son peuple pour les corriger. Les succès de la guèrre sont toujours funestes & odieux. Ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste ; tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la chèrchent-ils dans cette applicâtion à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la tèrre & en répandant le sang humain ! Mèntor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit aquise.

Ensuite Mèntor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable ; mais sachez qu'on pouroit faire des chôses encore mèilleures. Idoménée modère ses pâssions, & s'aplique à gouverner son peuple ; mais il ne laisse pâs de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciènnes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal sèmble encore les poursuivre long-tems ; il leur rèste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des prèventions prèsque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque ! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mèntor, est sage & éclairé ; mais il s'aplique trop au détail, & ne médite pâs assez le grôs de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi, qui est au dessus des hommes, ne consiste pâs à faire tout par lui-même : c'est une vanité grôssière que d'espé-

rer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner, en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pâs qu'il fasse le détail ; car c'est faire la fonction de ceux, qui ont à travailler sous lui : il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'apliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, & les tenir toujours dans la main. Vouloir éxaminer tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le tems & la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes chôses. Pour former de grands désseins, il faut avoir l'esprit libre & repôsé : il faut penser à son aise dans un entiér dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses : un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné ; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont ; & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit ; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder, pour en compôser une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un architecte, qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes & beaucoup de pierres bien tâillées, sans penser à l'ordre & à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon, il ne prévoit pâs qu'il faudra faire un escaliér convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'est

qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue, pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractère d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à éxécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le Gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes, qui gouvernent par le détail, sont médiocres. Celui, qui dans un concert ne chante que certaines chôses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui, qui conduit tout le concert, & qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui élève un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon. Mais celui, qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie, qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le pâssé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cèsse pour lutter contre la fortune, comme un nâgeur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hâzard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre, travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promtement ses ouvrages? Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imaginâtion; il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout se fasse irrégulièrement & par saillies, suivant que son gout le mène, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il pâsse son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupâtion de ses élé-

ves.

ves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie & de la pâssion à ses figures ; il a dans sa tête les penssées & les sentimens des Hérôs, qu'il veut représenter ; il se transporte dans leurs siécles & dans toutes les circonstances où ils ont été. A cette espéce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévâtion de génie & d'efforts de penssées, pour faire un grand Roi que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupâtion d'un Roi doit être de penser, de former de grands projêts, & de choisir les hommes propres à éxécuter sous lui.

Te'le'maque lui répondit : Il me semble que je comprens tout ce que vous me dites ; mais si les chôses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, répartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens, qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons ; c'est un hâzard quand ils ne se trompent pâs : ils ne savent pâs même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : il ne savent que se défiér, & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoissent du moins en grôs si les gens, dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs déssêins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se propôsent. D'ailleurs comme ils ne se jettent pâs dans les détails accâblans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le grôs de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale : s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guères dans l'essenciél. Ils sont, outre cela, au dessus des petites jalousies, qui marquent un esprit borné & une âme bâsse : ils comprènnent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes

mes qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les chôſes médiocres. Les grandes ne laiſſent pâs de s'acheminer ; & c'eſt la ſeule chôſe, dont un grand homme doit être en peine. Il fait réprimer ſévèrement la tromperie, quand on la découvre ; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi l'on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les chôſes que nul autre ne peut faire ſous lui. Il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des chôſes importantes.

Enfin Méntor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment & vous préparent un règne plein de ſagéſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens, que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vôs vertus à votre haute deſtinée. Il eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idoménée tiént un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui feſoit regrétter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinâtions dans les lieux ou je pâſſe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idoménée. Non, mon cher Méntor, ce n'eſt pâs une pâſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypſo ; j'ai bién reconnu la profondeur de la plaie, que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; jé ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé. le tems & l'abſence n'ont pu l'éffacer. Cette expérience funéſte m'aprend à me défiér de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rién de ſemblable ; ce n'eſt point amour pâſſioné, c'eſt gout, c'eſt eſtime, c'eſt perſuâſion. Que je ſerois heureux, ſi je pâſſois ma vie avec élle ! Si jamais les Dieux me rendent mon père, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera

mon

mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son aplicâtion à conduire toute la maîson de son père depuis que sa mère est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli & l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flutes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle est accompagnée de grâces. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au mil eu des Nymphes. Elle seule ne le sçait pâs, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les chôses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices, & flechir la colère des Dieux, quand il a falu expiér quelque faute, ou détourner quelque funeste présage? Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même, qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; & elle surpâsse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Méntor, les Dieux à témoins que je suis tout prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai: mais elle ne retardera pâs d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je pâsserois le reste de mes jours avec tristesse & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire pérdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là mon cher Méntor, combien cet attachement

ment est différent de la pâſſion, dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin ; elle pourvoit à tout ; elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans emprêſſement. Elle est à toute heure occupée, & ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque chôſe à propôs. Le bon ordre de la maiſon de ſon père est ſa gloire ; elle en est plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner (chôſes qui ſont haïr préſque toutes les femmes) elle s'est rendue aimable à toute la maiſon. C'est qu'on ne trouve en elle ni pâſſion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut éxécuter ; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon père ſe repôſe ſur elle, comme un voyageur, abatu par les ardeurs du ſoleil, ſe repôſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque ; Antiope est un tréſor digne d'être rechèrché dans les tèrres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens. Son imaginâtion, quoique vive, est retenue. Elle ne parle que pour la néceſſité : & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuâſion & les grâces naïves coulent de ſes lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe taît, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne ſuprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'aperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement ; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon père la fit venir ? Elle parut, les yeux baiſſés, couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclâves. D'abord elle entra dans ſa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; & ſans faire ſentir au Roi qu'il s'ètoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compâſſion. Thétis, quand elle flate

flate le vieux Nérée, n'apaîse pâs avec plus de douceur les flôts irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lire, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent ; vous l'aimez d'un amour raisonnable ; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pâs voulu lui découvrir vôs sentimens ; mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui aprendre vôs désseins, elle les auroit rejettés, & auroit cessé de vous estimer ; elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son père ; elle ne prendra jamais pour époux, qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienséances. Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guèrre. Elle n'ignore ni votre naissance, ni vôs avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous. C'est ce qui la rend si modeste & si reservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque. Il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre père, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or, Fût-elle bergère dans la froide Algide, *(a)* au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente, vous serez trop heureux de la posseder.

(a) Montagne du pays Latin prés de Tuſculum.

Fin du vingt-deuxiéme livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENE'E, craignant le départ de ſes deux hôtes, propôſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les poura regler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir en excitant la paſſion de ce derniér pour Antiope. Il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſangliér ſans Télémaque, qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter & à prendre congé du Roi ſon père. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine & s'embarque pour ſa patrie.

IDOMENE'E, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanès Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Héliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des

 choſes

chôses sacrées ? Laissez-en la décision aux Etruriens, *(d)* qui ont la Tradition des plus anciens oracles, & qui sont inspirés pour être les interprètes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention. Contentez-vous d'apuyer la décision, quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la règler. La Religion, vient des Dieux. Elle est au dessus des Rois. Si les Rois se mêlent de la Religion, au lieu de la protéger ils la mettront en servitude. Les Rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des Rois, si on les fait entrer dans les questions, qui regardent les chôses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiront pâs à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarrâs, où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliérs, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence & à interpréter les Lois ; mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières : elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique Juge de tout votre peuple. Tous les autres Juges, qui sont sous vous, deviendroient inutiles. Vous seriez accâblé ; & ces petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous puissiez suffire à règler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarrâs. Renvoyez les affaires des particuliérs aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager. Vous ferez alors les veritables fonctions de Roi.

On me prêsse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée, qui m'ont suivi dans toutes les guèrres, & qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense, en épousant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens. Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne

(d) Peuples de Toscane très superstitieux.

vous

vous en couteroit qu'un mot; mais ce mot lui-même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères & aux mères la liberté & la consolation de choisir leurs gendres, & par conséquent leurs héritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vôs citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes; ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionés à leur condition & à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris sur vôs épargnes, sur les fonds destinés à votre dépense. Mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sybarites *(e)*, disoit il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres, qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétensions sur nous. Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur propre cause; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc? repartit Idoménée. Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté: tels sont les Sipontins: ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? Ne suis-je pas Roi? Un Souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination? Mentor reprit ainsi le discours: Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sybarites ne

(e) Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari, ville de la grande Grece en Italie, qui étoit si puissante, qu'elle avoit sous sa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette ville fut ruinée par les Crotoniates, & l'on en voit encore les ruines sous le nom de Sibari Rouinata dans la Calabre Citerieure.

relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette oppôsition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide. Il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une Republique, où il n'y eût ni Magistrâts ni Juges, & où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle même par violence, sur toutes ses prétensions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nâtion, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entiér, qui est la République universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire, par violence, justice à soi-même, sur toutes ses prétensions contre les autres peuples voisins ? Un particuliér, qui possède un champ comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Lois & par le jugement du Magistrat. Il seroit très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétensions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité ? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des pays entiérs, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t-on injuste & ravisseur, quand on ne prend que quelques arpens de tèrre ? Sera-t-on juste, sera-t-on Hérôs, quand on prend des Provinces ? Si on se prévient, si on se flate, si on s'aveugle dans les petis intérêts des particuliérs, ne doit-on pas encore plus craindre de se flater & de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on soi-même dans une matière, où l'on a tant de raîsons de se défiér de soi ? Ne craindra-t on point de se tromper dans des câs, où l'erreur d'un seul homme a des consequences affreuses ? L'erreur d'un Roi qui se flate sur ses prétensions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pestes, des dépravâtions de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siecles les plus reculés. Un Roi, qui assem-

ble

ble toujours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occâsions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération, Il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions ; mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pâs une sentence en Juge souverain ; mais il fait des propôsitions ; & on sacrifie quelque chôse par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guèrre vient malgré tous les soins qu'un Roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. Idoménée, touché de ces discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sybarites.

Alors le Roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux etrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il espéra de le prendre par cette pâssion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne desobéir pâs à son père, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Daunièns & sur Adraste. Mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect, & son père n'ôsa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse : il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne fesoit pâs semblant d'apercevoir les déssеins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occâsions d'être fort touché. Mais la raison étoit en lui au dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une pâssion tirannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence. Dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversâtion sur quelqu'autre matière.

Le Roi ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein prit enfin la résolution de faire une grande chasse,

dont il voulut donner le plaîſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il falut éxécuter l'ordre de ſon père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domtoit pour les combâts. Elle le conduit ſans peine. Une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur; élle paroît au milieu d'élles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut ſe lâſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs pâſſés. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe & de toutes ſes grâces. Les chiens pourſuivoient un ſangliér d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon; ſes longues ſoies étoient dures & hériſſées comme des dards; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu; ſon ſoufle ſe feſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rapélle dans ſon antre pour apaiſer les tempêtes; ſes défenſes longues & crochues comme la faux tranchante des moiſſonneurs coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui ôſoient aprocher étoient déchirés. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; élle lui lance un trait, qui le pérce au deſſus de l'épaule. Le ſang de l'animal farouche ruiſſélle, & le rend plus furieux: il ſe tourne vers célle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fièrté, frémit & recule. Le ſangliér monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines, qui ébranlent les murâilles des plus fortes villes: le courſiér chancéle, & eſt abatu. Antiope ſe voit par tèrre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſangliér animé contre élle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déja déſcendu de cheval plus promt que les éclairs: il ſe jétte entre le cheval abatu, & le ſangliér qui revient pour venger ſon ſang. Il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entiér dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs. Il la préſente à Antiope. Elle en rougit:

elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux ; & Télémaque, qui vit son embarrâs, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous ! Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoméne'e auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque ; mais il espéra d'enflamer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il pressa Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour éxercer sa vertu, & pour lui faire aquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque ; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolâtion à faire pitié, lorsqu'il vit que ces deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus sécrèts de sa maison ; là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourrir ; le sommeil n'adouciſſoit plus ses cuisantes peines ; il se déssèchoit, il se consumoit par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre, qui couvre la terre de ses rameaux épais, & dont un ver com-

mence

mence à ronger la tige dans les canaux déliès, où la séve coule pour sa nouriture : cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la tèrre féconde se plaît à nourir dans son sein, & que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir, sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal : il se flétrit ; il se dépouille de ses feuilles, qui font sa gloire ; il ne montre plus qu'on tronc couvert d'une écorce entr'ouvèrte & des branches sèches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Te'le'maque attendri n'ôsoit lui parler. Il craignoit le jour du départ. Il cherchoit des prétèxtes pour le retarder, & il seroit demeuré longtems dans cette incertitude, si Mèntor ne lui eut dit : Je suis bien aîse de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne se laissoit toucher que de vôs commodités & de vôs intérêts ; mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vôs maux à compatir à ceux des autres : sans cette compâssion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pâs la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiérs à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarrâs d'une converssâtion si fâcheuse ; mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans néceſſité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir, le plus qu'on peut, le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée aprit nôtre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des Rois nouris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pâs la force de résister à personne en face. Ce n'est pâs qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'est pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens. Les peines & les misères

misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste. Pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien. Pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, il ne veulent rien voir ni entendre, qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétensions & aux passions injustes d'un homme importun ? Ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occâsions, ils se laisseroient plutôt arracher les grâces les plus injustes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux, avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux fait que chacun ne songe qu'a s'en prévaloir ; on les presse, on les importune, on les accâble, & on réussit en les accâblant. D'abord on les flate, & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin ; on leur impôse le joug. Ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie ; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le sont toujours : ils ne peuvent même se pâsser de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous, qui êtes tendre jusqu'à n'ôser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur, qui vous attendrit ; c'est sa présence, qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée ; aprenez dans cette occâsion à être tendre & ferme tout ensemble ; montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télémaque n'ôsoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit plus le courage de la surmonter : il hésitoit, il

fesoit

fesoit deux pâs, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raîson de différer : mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & fesoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hesperie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce ? Il n'ôse dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son père. O peuple d'Ithaque ! combien seriez vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combâts & le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions. Après avoir paru des Hérôs dans la guèrre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Telemaque sentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissans & abatus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre. Ils n'ôsoient se regarder ; ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence : ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne. Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner : non je ne puis le faire ; je suis lâs des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre père n'est plus ; vous le cherchez inutilement : Ithaque est en proie à vos ennemis : ils vous feront périr, si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mère : demeurez ici : vous serez mon gendre & mon héritier ; vous règnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu : ma confiance en vous sera sans bornes.

Que

Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez moi; n'endurcissez point votre cœur; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprens combien les Dieux me sont cruels. Je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide: Je ne suis point à moi: les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux? Etant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquile, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon père: mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre royaume. Mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon père, qui vous la demande pour moi. Ne m'avez vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'est ce pas sur cette promesse, que j'ai combatu pour vous contre Adraste avec les Alliés? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse, pour lui faire remplir ses destinées. Voulez vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reste? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée; il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne? Non, je mourrois plutôt; arrachez moi la vie; la vie n'est rien; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses régards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître

Mentor

Mentor qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la sagesse, qui préside aux Conseils des Dieux, demeurera sur vous : croyez seulement, que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici, pour sauver votre royaume & pour vous ramener de vôs égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement. La crainte des Dieux, le gout de la vertu, l'amour des peuples, la compâssion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le : servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vôs défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis, qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux. Mais si la flaterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur, pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abatre à la douleur ; mais éfforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, & pour n'abuser jamais de votre confiance : je puis vous répondre de lui ; les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée : il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père & à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourois-je faire, qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre. Je ne veux qu'aider ceux, qui cherchent la justice & la vertu. Pourois-je jamais oublier la confiance & l'amitié, que vous m'avez témoignée ?

A ces môts Idoménée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flôts en couroux & les plus noires tempêtes. Il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible ; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencèrent à renaître au dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ! Du moins souvenez-vous d'Idoménée, quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux, qui n'espère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux, qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, (si toutefois l'Humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée, pour instruire les hommes foibles & ignorans ;) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez-tous deux ; je n'ôse plus parler ; pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici O beaux jours, trop heureux jours, jours, dont je n'ai pas connu assez le prix ! Jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais ! Jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient !

Mentor prit ce moment pour le départ, Il embrassa Philoclès, qui l'arrôsa de ses larmes, sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelôts ; on tend les cordages ; on lève les voiles ; le vent favorable se lève. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient longtems serrés entre ses brâs, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troisième livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

PENDANT leur navigâtion, Télémaque se fait expliquer par Méntor plusieurs difficultés sur la manière de bien gouverner les peuples; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vû embarquer, il sent un trouble secret, dont il ne peut concevoir la cause. Méntor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son père, & éprouve sa piété & sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse Minerve, cachée sous la figure de Méntor, reprend sa forme & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, & disparoît. Après quoi, Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse son père chez le fidéle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on lève les ancres, la tèrre semble s'enfuir, & le pilote expérimenté aperçoit de loin les montagnes de Leucate (*f*), dont la tête se

(*f*) Leucate est un promontoire de l'Epire.

cache

cache dans un tourbillon de frimâts glacés, & les monts Acrocérauniens *(g)*, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrâsés par la foudre.

Pendant cette navigâtion, Télémaque disoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes du Gouvernement que vous m'avez expliquées; d'abord elles me paroissoient comme un songe, mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premières lueurs de l'aurore, mais ensuite ils semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumière, qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essenciel du Gouvernement est de discerner les différens caractères d'esprit, pour les choisir & les apliquer selon leurs talens. Mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez apris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui aient long-tems étudié leurs caractères. Vous aprendrez insensiblement comment ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce, qui vous a apris à connoître les bons & les mauvais poëtes? C'est la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens, qui avoient le gout de la poësie. Qui est ce, qui vous a aquis le discernement sur la musique? C'est la même aplicâtion à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les

(g) Les monts Acrocérauniens sont ceux de la Chimère, dont on a déja parlé, aussi dans l'Epire.

connoît pâs ? Et comment les connoîtra-t-on, ſi on ne vit jamais avec eux ? Ce n'eſt pâs vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des chôſes indifférentes & préparées avec art. Il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſécrètes qui y ſont, de les tâter de tous côtés, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être : il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pâs. On ne cèſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des tèrmes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage Gouvèrnement, pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe. Pour juger, il faut avoir, tout de même, des principes conſtans, auxquels tous nôs jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément, quel eſt le but de la vie humaine, & quèlle fin on doit ſe propôſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſenciel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi ; car cette rechèrche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tirannique ; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du Gouvèrnement, pour rendre les hommes bons & heureux. Autrement on marche à tâtons & au hâzard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues : il ne peut que faire naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraîe vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraîe vertu a pour eux quèlque chôſe d'âpre : èlle leur paroit trop auſtère & indépendante ; èlle les effraye & les aigrit ; ils ſe tournent vers la flaterie : dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu : dès-lors ils courent après un vain phantôme

phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre ; car les bons connoissent bien les méchans ; mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également ; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière, ils n'ôsent paroître dans leur naturel ; quoi qu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre & devine tout ; mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés, qui les obsèdent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infâmes raports, & on écarte de lui tout ce qui pouroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs préjugés. Les bons même ont leurs defauts & leurs préventions. De plus on est à la merci des raporteurs, nation basse & maligne, qui se nourit de venin, qui empoisone les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon chèr Télemaque, connoissez les hommes. Examinez lès ; faites-lès parler les uns sur les autres ; éprouvez lès peu à peu ; ne vous livrez à aucun ; profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens ; car vous serez trompé quelquefois : aprenez par là à ne juger promtement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance ; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture ; ils aiment mieux de l'estime & de la confi-

ance que des trésors ; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'eût plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on aprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans, quand ils sont habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois ? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux, qui sont déja en autorité : ils ont des emplois importans, qu'on ne peut leur ôter : ils ont aquis la confiance de certaines personnes puissantes, qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser : Il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par votre secret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez vous d'eux pour des negociations passagères. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles ; car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vôs délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clé de votre cœur ni de vôs affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sur, peu-à-peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts, qu'on pardonne à l'humanité : il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit

laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans ; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire ceſſer. Un Prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs ; il en trouvera aſſez de bons, qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujets dans une nation ; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor ; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux, pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage : chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes, qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulation & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail ! Combien y a-t-il d'hommes, que la miſere & l'impuiſſance de s'élever par la vertu tentent de s'élever par le crime ! Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujets ſe formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les feſant monter de dégré en dégré, depuis les derniers emplois juſqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talens ; vous éprouverez l'étendue de leur eſprit & la fincérité de leur vertu. Les hommes, qui parviendront aux plus hautes places, auront été nouris ſous vôs yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de dégré en dégré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils aperçurent un vaiſſeau Phéacien *(b)*, qui avoit relâché dans une petite île déſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent ; les doux zéphyrs mêmes ſemblèrent retenir leur haleine ; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abatues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau ; l'effort des rameurs déja fatigués étoit inutile ; il falut aborder en cette île, qui étoit plutôt un écueil qu'une tèrre pro-

(b) Phéacien, c'eſt à dire de Corcire, aujourd'hui Corfu, Ile de la Mer Ionienne ſur les Côtes de l'Epire, dont elle n'eſt ſeparée que par un canal d'une à deux lieues de largeur.

pre

pre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Les Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinoüs *(i)*.

Celui, auquel il s'étoit adressé par hâzard, n'étoit pas Phéacien. C'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste & abatu : il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque ; mais enfin il lui répondit : Ulysse, vous ne vous trompez pas, à été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité : mais il n'y est plus, & vous l'y chercheriez inutilement : il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Pénates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télemaque le regardoit fixement. Plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux, depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor souriant, répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie : ils rendent les Princes modérés, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais gouté que le doux poison des prospérités, ils se croyent des Dieux ; ils veulent que les montagnes s'aplanissent pour les contenter ; ils comptent pour rien les hommes ; ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils enten-

(i) Alcinoüs étoit Roi des Phéaciens, qui reçut Ulysse après son naufrage.

dent

dent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est; c'est un songe pour eux; ils n'ont jamais vu la distance du bien & du mal; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain; alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes, qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir! Ce peuple, que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un Roi est bien malheureux. Il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander: il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux: il se doit tout entier à eux; il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier: il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige comme un père, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir; son autorité est celle des lois; il faut qu'il leur obéisse, pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois, pour les faire règner: il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir: il est l'homme le moins libre & le moins tranquile de son royaume: c'est un esclave, qui sacrifie son repos & sa liberté pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, comme un père de sa famille. Mais trouvez-vous, mon chèr Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige les méchans

chans par des punitions; il encourage les bons par des récompenſes; il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pâs aſſez de gloire à faire garder les lois? Celle de ſe mettre au deſſus des lois eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris. S'il eſt méchant, il ne peut-être que malheureux; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes pâſſions & dans ſa vanité: s'il eſt bon, il doit gouter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque, agité au dedans par une peine ſécrète, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité, pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit. Télémaque opôſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais; & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vôs bienfaîts pour vous nuire!

Mentor lui répondoit patiemment: Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pâs de leur faire du bien: il faut les ſervir, moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu: ſi les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux, qui ſont touchés de votre vertu La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pâs de faire tôt ou tard une eſpèce de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pâs uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſequent plus ingrâts. C'eſt leur faire un préſent funeſte: c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais apliquez vous à redreſſer les mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité,

lité, la modération, le désintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrâts, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu ; & la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui, qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrâts pour des Princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a apris à faire. Que si au contraire il travailloit par son exemple, & par son autorité, à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu ; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux dequoi se consoler de tous les mécomptes.

A PEINE ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un viéillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le viéillard répondit : Nous venons de notre île, qui est celle de Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts, en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le viéillard, un étranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléomènes ; qu'il est né en Phrygie ; *(k)* qu'un oracle avoit prédit à sa mère avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnèrent à des matelôts, qui le portèrent dans l'île de Lesbos *(l)*. Il y fut nouri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir

(k) Province de l'Asie mineure, ou étoit la fameuse Troie.

(l) Lesbos, aujourd'hui Meclin, est une île de l'Archipel à deux lieues de la côte de la Natolie, entre Smirne & le détroit de Gallipoli.

éloigne

éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous les éxercices du corps. Il s'apliqua même avec beaucoup de gout & de génie aux Sciences & aux beaux Arts : mais on ne peut le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célèbre : on le reconnut bientôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes : ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter : il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignés du ſien. Mais à peine eſt il arrivé dans une ville, qu'on y découvre ſa naiſſance & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure. Ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guèrre, & pour les Lettres, & pour les affaires les plus importantes : il ſe préſente toujours en chaque pays quelque occâſion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur ; il le fait craindre, & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les tèrres connues : il n'eſt plus jeune ; & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Aſie, ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repôs : il paroît ſans ambition, & il ne chèrche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté : il ne lui rèſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie ; car il ſait qu'il ne pouroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquèlle il ſouffre, ne lui paroît point déſirable ; il court malgré lui après èlle par une triſte fatalité de royaume en royaume, & èlle ſemble fuir devant lui pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa viéillèſſe : funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repôs. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quèlque peuple ſauvage & ſans lois, qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quèlques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rièn à craindre de lui dans les royaumes les plus floriſſans : il compte alors de ſe retirer

tirer dans un village de Carie, où ils s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime pâſſionément. C'eſt un homme ſage & modéré, qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvèlles.

Pendant cette converſâtion Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flôts, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le viéillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces môts, il court au rivage ; on s'embarque ; on n'entend que des cris confus ſur le rivage, par l'ardeur des mariniérs impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quèlque tems au milieu de l'île montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpâce immenſe des mers avec une triſtèſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pâs. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes chôſes, & ſervant de jouet à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-même, peut-être revèrrai-je Ithaque : mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit déſcendu de ces rochers eſcarpés avec autant de vitèſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, *(m)* ayant noué ſes cheveux blonds, pâſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes flèches les cerfs & les ſangliérs. Déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau, qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la tèrre.

Alors une impreſſion ſécrète de douleur ſaiſit le cœur de Télémaque : il s'afflige ſans ſavoir pourquoi ; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il aperçoit ſur le rivage tous les mariniérs de Salente couchés ſur l'hèrbe, &

(*m*) Province de l'Aſie mineure entre la Carie & la Pamphylie, & fameuſe pa la montagne de la chimère.

profondément endormis ; ils étoient lâs & abatus. Le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavôts de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télémaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable : mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flôts, qu'à marcher vers les Salentins, pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſecret tient ſes yeux attachés vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pâs même Mentor, qui lui parle : il eſt tout hors de lui même dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades *(n)*, lorſqu'elles tiennent le Thyrſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſés les rives de l'Hébre *(o)* & les montage dens Rhodope & d'Iſmare *(p)*.

Enfin il revient un peu de cette eſpèce d'enchantement ; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu, qui vous a donné une ſi vive émôtion, eſt le Grand Ulyſſe. Ce qu'un viéillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomènes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour de votre père dans ſon royaume. Il s'en va droit à Ithaque. Déja il eſt bien prêt du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems déſirés. Vôs yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître : bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre réconnoiſſance hors d'Ithaque.

(n) Les Ménades, ou Bacchantes, étoient les Prêtreſſes de Bacchus.

(o) L' Hébre eſt un fleuve de Thrace, apellé aujourd'hui Mariza.

(p) Rhodope & Iſmare ſont auſſi dans la Thrace.

Son

Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre : il eſt trop ſage pour ſe découvrir à un mortel dans un lieu, où il pouroit être expôſé à des trahiſons, & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre père eſt le plus ſage de tous les hommes : ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret : il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe ; mais il ne la dit que pour le beſoin ; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes lèvres fermées à toute parole inutile. Combien a-t-il été ému en vous parlant ? Combien s'eſt il fait de violence pour ne ſe point découvrir ? Que n'a-t-il pâs ſouffert en vous voyant ? Voilà ce qui le rendoit triſte & abatu.

Pendant ce diſcours, Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglôts l'empêchèrent même long-tems de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrâilles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pâs dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître ? Quel eſt donc ce myſtère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir altéré comme Tantale, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes lèvres ? Ulyſſe ! Ulyſſe ! m'avez vous échapé pour jamais ? Peut-être ne le verrai je plus ? Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient ? Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ? O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie,) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funèſte qu'Agamemnon *(q)* à Mycène. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embraſſerois ; je ſerois déja avec

(q) Agamémnon, Roi de Micène, étant revenu de la guèrre de Troie chargé de lauriers, fut tué dans ſa maiſon par Egiſte, aidé de Clitémneſtre ſa propre femme, qui l'avoit déſhonoré pendant ſon abſence.

lui dans le port d'Ithaque ; nous combatrions pour vaincre tous nôs ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier, pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vôs propres yeux ; & cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré dès qu'il le possède ; & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour éxercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu : sachez que c'est le plus utile de votre vie ; car il vous éxerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi & des autres hommes : l'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'âme, n'est qu'une foiblesse & une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent ; & l'homme foible, auquel ils échapent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses désirs indomtes & farouches dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes chôses pour se contenter ; il rompt les branches, pour cueillir le fruit avant qu'il soit mur ; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moissonner, quand le sage laboureur sème. Tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, est mal fait, & ne peut avoir de durée, non plus que ses désirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses désirs impatiens, pour abuser de sa puissance. C'est pour vous aprendre à être patient, mon cher Télémaque, que

que les Dieux exercent tant votre patience, & semblent se jouer de vous dans la vie errante, où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez, se montrent à vous, & s'enfuient comme un songe léger, que le réveil fait disparoître, pour vous aprendre que les choses mêmes, qu'on croit tenir dans ses mains, échapent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous feront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelôts pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gâzon; l'encens fume; le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel; il reconnoît la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il aperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme. Les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparoissent, quand l'Aurore de ses doigts de rôse ouvre les portes de l'Orient & enflâme tout l'Horizon: ses yeux creux & austères se changent en des yeux bleus d'une couleur céleste, & pleins d'une flâmme divine; sa barbe grise & négligée disparoit; des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclôse au soleil. On y voit la blancheur des lis mêlée de rôses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & négligée; une odeur d'ambroisie se répand de ces cheveux flotans Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le soleil en se levant peint les sombres voutes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pié à terre; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nâtions les plus guerrières;

rrières ; Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu, qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse. Sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes (r), & sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconno't Minerve.

O Déesse ! dit il, c'est donc vous même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse, pour l'amour de son père ! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua : ses lèvres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées, qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accâbloit ; & il étoit comme un homme, qui dans un songe est opressé jusqu'à perdre la respirâtion, & qui par l'agitation pénible de ses lèvres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des tèrres inconnues, des guèrres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies & les fausses maximes par lesquèlles on peut règner : vôs fautes ne vous ont pas été moins utiles que vôs malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, & s'il na j'amais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ; Vous avez rempli, comme votre père, les tèrres & les mers de vôs tristes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pâs ; il ne vous rèste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec èlle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagèsse & la vertu. Lorsque vous règnerez, mettez toute votre gloire

(r) L'oiseau triste d'Athènes est le Hibou, on la Chouette, dont les Athéniens regardoient le vol comme un présage de la victoire, parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve leur Déesse.

à re-

à renouveller l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire, quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes violens & les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser quand ils deviennent nécessaires : celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquilement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime. Fuyez la molesse, le faste, la profusion : mettez votre gloire dans la simplicité. Que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre palais qu'elles soient la : garde qui vous environne ; & que tout le monde apprenne de vous, en quoi consiste le vrai honneur. N'oubliez jamais que les Rois ne règnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les bien qu'ils font, s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu' à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Sur tout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez par tout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils, & vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations & des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts : elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons : elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insuportable. Défiez vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ! Cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les plaisirs

plaisirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse. Mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous apreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sevre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son père chez le fidèle Eumée (*s*).

(*s*) C' étoit l'Intendant des troupeaux d'Ulysse, qui avoit soin de ses autres pasteurs, & chez qui Ulysse alla d'abord à son arrivée en Ithaque.

Fin du vingt-quatriéme & derniér livre.

PQ 1795 T5 1755
Fénelon, François de Salignac de La Mothe
Les avantures de Télémaque
Nouv. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY